



**collection grain à moudre**  
**des textes incendiaires pour donner du grain à moudre à nos utopies**  
**la boîte d'allumettes qui nous manque pour mettre le feu aux poudres**  
**et à la maison du maître**

Titre original : *Pornoterrorismo*,  
Txalaparta, Iruñea (Pays basque  
sud/Espagne), 2011

*Pornoterrorisme* a paru pour la  
première fois en français aux  
éditions Gatuzain, Ustaritz (Pays  
basque nord/France), 2012,  
traduit par Hartzeta Lopez Arana

Cette œuvre est mise à dispo-  
sition selon les termes de la  
Licence Creative Commons  
Attribution - Pas d'Utilisation  
Commerciale - Partage dans les  
Mêmes Conditions 4.0 Interna-  
tional



ISBN : 978-2-48777-800-9

Identité visuelle :  
Laetitia Piccarreta

Correction & regard éditorial :  
Laura Boullic

milgrana & cette publication ont  
reçu le soutien de la LIG ♥



LE FONDS  
DE DOTATION  
FÉMINISTE  
ET LESBIEN

[milgrana.editions@hotmail.com](mailto:milgrana.editions@hotmail.com)

# **PORNOTERRORISME**

de l'autonomie du plaisir  
comme révolution

**Diana J. Torres**

Traduit de l'espagnol (Espagne)  
par Jeanne Godard-Davant

Préface de Wendy Delorme

Contributions de Annie Sprinkle,  
Beth Stephens,  
Sayak Valencia  
& Itziar Ziga

***milgrana***



## + SOMMAIRE

+ Note de l'æ traducteur <sup>ca</sup> & éditeur <sup>ca</sup> .....	7
+ Une préface, douze ans après .....	12
+ Pourquoi nous aimons Diana Pornoterrorista ..	17
+ Ce que peut (encore) un corps .....	20
+ Les voies de la transgression sont impénétrables .....	25
+ Peur du plaisir non catalogué et des pratiques abâtardies .....	45
+ Une autre forme de terrorisme : la lutte contre la censure du « sexuel » .....	75
+ Voyez en quoi vous m'avez transformée .....	84
+ Performer le pornoterrorisme .....	95
+ Petit manuel d'action pornoterroriste .....	116
+ Les sexes terrifiants : enfants et invalides .....	134
+ « Pathologies » terroristes : SM, exhibitionnisme, dysphorie de genre .....	157
+ Notre sexe est une arme chargée de mercure .....	171
+ La pute monstrueuse : prostitutions divergentes et quelques réflexions sur le métier .....	180
+ Transféminisme : un féminisme qui m'inclut (enfin) .....	199
+ Proud of my sickness .....	211
+ Je suis pas seule : d'autres pornoterroristes ..	218
+ Poésie pornoterroriste et autres divagations .....	230
+ Post orgasmique (et contente) .....	241
+ Remerciements .....	242
+ Épilogue pour une adorable créature pornoterroriste .....	246



## NOTE DE LA TRADUCTEURICE & EDITEURICE

Dans la version numérique la plus récente du texte (2014), qui a servi de source pour la présente traduction, Diana explique ainsi ses choix linguistiques :

J'ai un peu sacrifié le confort de la lecture de mon texte (même si en réalité l'inconfort en question est limité à la lecture des premières pages, le cerveau finit par s'habituer), dans le but que les mots reflètent le plus fidèlement possible ce que j'ai voulu dire en les utilisant. Pour certains substantifs, adjectifs et articles vous trouverez donc un « x » à la place des marques du genre, car je refuse catégoriquement d'utiliser le masculin générique et car je considère que la langue appartient à celles qui l'utilisent et pas aux académiciens qui l'ordonnent, la contraignent à de multiples restrictions et limites (preuve en est, on parle plus latin). Parfois je généralise au masculin ou au féminin mais c'est seulement pour chier sur elle(x) avec plus de précision.

7

Il me semble à moi aussi que nous avons tout intérêt à créer notre propre grammaire pour nous nommer. Le fait que nos pratiques de la langue soient toujours mouvantes est indissociable de nos combats. Ainsi, concernant la graphie des genres, j'ai choisi d'alterner entre les solutions suivantes pour respecter la volonté de l'autrice :

- ⇒ Lorsqu'il était clair qu'elle parlait exclusivement au masculin ou au féminin, j'ai traduit comme tel.
- ⇒ Lorsqu'elle n'évoquait pas un genre spécifique et/ou utilisait une neutralisation par le « x » :

→ J'ai parfois choisi, quand ça sonnait bien, d'utiliser moi aussi un « x » à la place du « e » du féminin : je vous conseille de lire le mot en prononçant le « x » = [iks], vous verrez, ça marche !

↳ Par exemple « chier<sup>es</sup> » devient « chier<sup>xs</sup> », à lire [chieniks] ou bien « amant<sup>es</sup> » devient « amant<sup>xs</sup> » à lire [amantiks].

→ Quant au reste, j'ai fait le choix (étant à la fois læ traducteuice et læ éditeuice du présent ouvrage, pratique) de procéder à des agglutinations et d'utiliser les merveilleuses glyphes épiciènes de la typographie Baskervvol BBB.

↳ Par exemple « transgresseu<sup>es</sup> », « jalou<sup>es</sup> ».

Dans tout le texte, j'ai appliqué la règle de proximité, selon laquelle l'adjectif ou le participe passé s'accorde avec le nom le plus proche (exemple : « amour et trahison si intimement mêlées »).

8 Concernant la traduction en général, j'ai choisi de conserver un certain nombre de termes, de jeux de mots et/ou d'expressions en castillan dans le texte, tout en proposant des notes de bas de page pour en expliciter le sens. Il me semble intéressant de rendre possible ici une sorte de « dissémination » de l'imaginaire hispanophone dans la langue française. Certains éléments de langage n'ayant pas d'équivalent strict, c'est alors une façon de promouvoir une forme de mutualisation, de réappropriation de ces façons de dire et de se dire, de reconnaissance et de partage des réalités qu'elles nomment. Ces notes sont aussi l'occasion d'expliquer certaines références culturelles importantes pour la compréhension du propos.

Par ailleurs, Diana ayant cité consciencieusement ses sources et influences, notamment en mettant en avant leurs travaux disponibles sur internet en note de bas de page, j'ai voulu conserver celles-ci malgré l'obsolescence



de certains liens, au cas où il y aurait parmi vous, lectrices, des as du deep web qui souhaiteriez avoir accès coûte que coûte à ces informations. Quand c'est le cas, je l'ai précisé dans la note concernée avec le pictogramme ♠. C'est aussi rendre hommage à « l'ère des blogs » du début des années 2000 ; blogs que l'on peut considérer comme autant d'outils faisant partie à l'époque, me semble-t-il, d'un ensemble de pratiques d'« action directe » virtuelles et multimédias, dont il est question dans cet ouvrage.

Il me semble important de situer ma traduction, qui est nécessairement marquée par mon point de vue particulier. Ce *je* qui vous parle donc, c'est Jeanne aka Jano, 30 ans (en 2024), blanche, socialement favorisé, non binaire & bisexuelle, habitant Villeurbanne (69). L'espagnol n'est pas ma langue maternelle, mais je dirais que ce n'en est pas moins ma *langue sensible*, ma *langue du lien*. C'est une langue qui me colle à la peau, à l'oreille et au palais. Elle est constitutive de mon rapport au monde et au(x) vivant(es).

Je tiens à rendre visibles ces éléments comme autant de facteurs qui ont une incidence sur ma façon d'exister, et donc de traduire, car prendre soin du récit de populations historiquement marginalisées, comme c'est le cas ici, est un véritable enjeu politique. C'est l'enjeu de la justice, comme le dit Maboula Soumahoro dans l'épisode 16 du podcast *Kiffe ta race*, « Traduire la race sans la trahir<sup>1</sup> ». Ne pas le reconnaître serait une façon de continuer à invisibiliser les rapports de force qui traversent constamment nos échanges.

J'entends ici me placer dans la démarche de « traduire en féministe/s », brillamment exposée par ma collègue et camarade Noémie Grunenwald, dans son livre *Sur les bouts de la langue* : « Traduire en féministe/s, c'est lutter

---

1. Rokhaya Diallo et Grace Ly, *Kiffe ta race*, « Traduire la race sans la trahir, avec Maboula Soumahoro », s. 5, ép. 166, 25 juillet 2024.

contre la violence des dominantxs sur la parole des opprimés. Refuser de participer à son effacement et à son instrumentalisation en reconnaissant nos forces et nos limites. C'est résister dans la langue, s'appuyer sur nos camaraderies, nos sororités, nos amours, nos connivences, nos liens politiques et affectifs<sup>2</sup> », écrit-elle.

Partir du principe que la traduction est un « échec permanent<sup>3</sup> », au sens où c'est une question d'interprétations, de tâtonnements, de choix (donc de renoncements) qui pourraient être autres et autrement, permet de laisser de la place à l'imperfection intrinsèque (mais bien loin d'être volontaire, au contraire) de notre travail de passeuses, et nous laisse ainsi, je trouve, une marge de manœuvre immense pour continuer d'interagir collectivement avec les textes. D'ailleurs, n'hésitez pas me contacter via milgrana pour questionner mes choix et faire mieux ensemble.

10 Cet ouvrage est le tout premier que **milgrana** s'engage à accueillir et à défendre. Si j'ai décidé de me lancer dans la grande aventure de l'édition alors que je ne viens pas du milieu du livre, c'est parce que je suis tombé sur des textes, comme celui-ci, qui m'ont profondément bouleversé, en tant que lectrice, qu'individu ; des textes qui sont à l'origine de révolutions intimes qui, j'en suis sûre, peuvent mener à des révolutions collectives. Vous trouverez à la fin du livre plus de détails concernant le projet éditorial dans son ensemble.

Pour conclure, il me tient particulièrement à cœur de rappeler à quel point cette publication – et milgrana plus généralement –, est le fruit – littéralement la graine germée ! – de multiples strates de sororités artisanales. De liens construits patiemment dans la tendresse radicale, le soutien indéfectible et l'entraide sympathique dont ont fait

---

2. Noémie Grunenwald, *Sur les bouts de la langue, traduire en féministe/s*, La Contre Allée, coll. « Contrebande », Paris, 2021, p. 138.

3. *Ibid.*, p. 50.

preuve beaucoup de personnes de l'entourage de Diana – voyez dans les pages qui suivent toutes les chiennes qui aboient à ses côtés ! –, et du mien. Je remercie vivement Nina pour la bienveillance de sa première relecture ; Laura Boulic pour la qualité de son travail de correction et la justesse de son regard éditorial ; Wendy Delorme pour la générosité de sa préface ; les équipes de Hobo & Makassar pour avoir cru en ce projet et de le représenter aux quatre coins de la France ; Julie Meister pour sa patience lors de nos interminables sessions de formation à InDesign ; Laeticia Piccareta pour l'éclat de l'identité visuelle de milgrana ; Astrid pour la rigueur des tableaux Excel et Charlotte pour la chaleur des échanges et la largesse des conseils. Enfin, merci à Hartzza Lopez Arana, traducteur de la première version française de *Pornoterrorisme*, sans le travail de qui je n'aurais peut-être jamais découvert cette œuvre et bien-sûr, merci à Diana pour sa luxure sans limites.

***Longue vie  
à nos meutes !***

# UNE PRÉFACE, DOUZE ANS APRÈS

Wendy Delorme,  
novembre 2024

**A**utomne 2024. Mon ami Jeanne me parle de ce livre, me demande si j'aimerais le préfacier pour sa réédition française, dans cette nouvelle traduction à laquelle il travaille d'arrache-pied depuis des mois.

Je souris. Parce que c'est la deuxième fois qu'on me propose d'écrire une préface pour ce livre. La première fois c'était il y a douze ans, en 2012. J'avais alors si peu de temps disponible que je proposai simplement de traduire la courte préface écrite par Annie Sprinkle et Beth Stevens que vous trouverez juste après.

12 Comme je suis une hyperactive chronique, je ne dispose pas aujourd'hui de plus de temps qu'il y a douze ans pour écrire cette préface mais cette fois je le fais, parce que je me dis que si un livre vient à moi deux fois dans la même vie avec la même requête ce n'est pas un hasard, et surtout parce que le projet éditorial de Jeanne me tient à cœur et m'enthousiasme beaucoup. De ce genre d'enthousiasme qui me donne de la joie et de l'espoir dans un monde où le fascisme se répand de plus en plus et nous gouverne par procuration quand ce n'est pas directement, un monde où la transphobie et le racisme sont en roue libre dans les médias et instances politiques, un monde où nos dirigeants livrent des armes à une armée d'occupation pour continuer un génocide en cours depuis un an au moment où j'écris ces lignes, un monde où nos technocrates préfèrent financer des techniques pour recongeler la banquise avec des drones sous-marins plutôt que de changer ce modèle

agro-industriel qui accélère le dérèglement climatique. Oui, dans tout ce chaos, des initiatives telles que milgrana me donnent de l'espoir, comme des graines d'unE autre monde possible, qui lutte pour survivre dans les interstices de l'autre, celui qui me désespère. Faire passer des textes d'une langue à l'autre, à travers les époques, mettre et remettre en circulation des idées, des voix dissidentes, provocantes, pleines de rage et de vie : milgrana est une très jolie graine. Alors j'ai dit oui pour cette préface que je rédige à toute allure pour vous dire que je sais maintenant pourquoi ce livre est venu deux fois à moi avec la même requête, lors de sa première puis de sa deuxième traduction en français : la Diana de 30 ans qui a écrit ce livre ressemble un peu, je crois, à la jeune femme que j'ai été lorsque j'écrivais mon tout premier roman.

Que j'ai été, parce que le texte date de plus de dix ans. Diana et moi avons passé la quarantaine aujourd'hui. Et, je ne sais pas pour Diana, mais pour ma part il y a des choses qui se sont déplacées : notamment les sources de ma joie, de ma rage, et certaines clés de compréhension du monde qui n'est plus le même, depuis notre trentaine.

Commençons par la part de moi qui lui ressemble : j'ai aussi été cette adolescente qui comprend tôt les enjeux des rapports de pouvoir entre les classes de sexe. Mais contrairement à Diana, j'ai subi un moment, avant d'apprendre à exercer mon agentivité, c'est-à-dire à trouver ma marge de manœuvre dans un cadre contraint. Les rapports homme-femme dans notre culture hétérosexuelle se fondent historiquement sur l'échange de « capitaux » (jeunesse, beauté, argent, pouvoir) inégalement répartis. J'ai appris comme Diana à manœuvrer ce système en tant que jeune femme (c'est-à-dire à échanger mes capitaux jeunesse et beauté de l'époque contre des sommes d'argent. C'est fou le nombre d'hommes qui trouvaient cela normal). Puis comme elle,

j'ai jeté non pas l'éponge mais l'ancre, vers un autre continent de désirs et de relations.

Diana écrit : « Baiser avec des femmes me paraissait plus égalitaire, quelque chose qui n'endettait personne et, évidemment, quelque chose de délicieux. » Je ne sais pas à quel point je souscris à cette vision idyllique de ce qu'elle nomme les « relations mimétiques » car entre femmes aussi il y a des hiérarchies fondées sur les mêmes « capitaux » que ceux qui structurent les rapports de pouvoir du système hétérosexuel. Culturellement, peu d'entre nous échappent aux valeurs et fonctionnements hégémoniques. Mais au moins on essaie, on tente des choses. Parfois au risque du radicalisme rigide : car la communauté queer est prompte à dégainer contre ses propres membres. Mais c'est une autre histoire, et je crois que Diana (en tout cas la Diana de 30 ans qui a écrit le livre que vous tenez entre vos mains), ne cherche pas plus d'approbation qu'elle n'a cure du jugement de ses supposés semblables : « Je sais même pas si je suis une « femme » (apparemment, et selon leurs normes, un élément clé pour être gouine), et la rigidité du binarisme des genres m'asphyxie outre mesure. »

14

Je peux vous dire aussi que mon moi de 30 ans se serait bien entendu avec la Diana du même âge, parce que j'ai souvent éclaté de rire en la lisant. Sa verve va de pair avec un humour féroce, et une grande générosité qui se lit entre ses lignes.

Mais je dois aussi parler de mon moi de 40 ans qui sur-saute en lisant la Diana de l'époque. Certains passages du récit de Diana à l'adolescence et ses prises de position radicales sur l'autonomie et le choix de ses expériences de (très) jeune fille avec des hommes plus âgés, m'ont bousculée. Car ils pourraient éventuellement servir d'argument à la prédation des hommes mûrs sur des adolescentes. Et mon moi de 40 ans est à présent mère d'une préadolescente. Cet aspect du texte je l'avoue, me met mal à l'aise

aujourd'hui. Et pourtant, je me rappelle la jeune fille que j'étais : pas bien différente de Diana (à l'époque on disait « précoce »). La quadra que je suis s'interdit donc de juger a posteriori ma conviction de jeune fille (qui était la même que celle de Diana : celle d'être souveraine dans mes choix, mes désirs, même dans une relation avec des hommes qui avaient parfois plus de deux fois mon âge), mais se demande quand même qui avait le pouvoir dans ces relations-là.

Et puis il y a ces autres sujets dont j'ai tellement envie de débattre avec Diana ! On ne se connaît pas vraiment, Diana et moi. Si on se rencontrait enfin (on s'est ratées en 2012 à Paris, et chaque fois qu'elle est venue faire une performance dans une ville où j'habitais, je n'y étais pas), on aurait peut-être une grande discussion, sur ce que le contexte politique fait à notre manière de penser ce qui est ou non révolutionnaire. Quand le curseur politique se place plus fort du côté de la répression, que des formes de vie et de relations deviennent impossibles, certaines choses à mon sens (re)deviennent révolutionnaires, qui peut-être semblaient ne pas l'être il y a quinze ans. Et puis le curseur de ce qui est révolutionnaire ou pas est corrélé aux risques concrets que prend une personne pour être qui elle est, et vivre comme elle l'entend. Or ces risques varient d'une situation à l'autre. Pour certains, le simple fait de parvenir à rester en vie dans cette société, est révolutionnaire.

Ce récit, roman, manifeste, qui est venu deux fois dans ma vie pour que je le préface, je l'aime comme la ferveur, la passion et l'espoir qui animent chacune de ses lignes, même si parfois Diana me fait sursauter, ou me donne envie de débattre. Parce qu'elle ne prend pas de précautions. Parce qu'il y a des phrases pas politiquement correctes du tout, pas « safe », et même « problématiques ». Pour cette republication en français, Diana a choisi de tout as-

sumer, de ne pas biffer ni reformuler ses propos initiaux. J'ai demandé à Jeanne, qui a retraduit le texte pour cette republication : « Diana assume tout ce qu'elle écrivait à l'époque ? » La réponse fut « Oh que oui ! »

Mais le but de ce texte, je crois, n'est pas de se faire des amis. Elle le dit elle-même : « Là où il existera une norme, une loi, un protocole, une morale rigide ou une éducation au service du pouvoir, transgressions il y aura. Toujours commises par les enfants, les fesses, les sauvages et les délinquantxs c'est sûr. »

Bienvenue aux fous, aux folles, aux délinquantxs, ce livre existe pour que ces mots-là cessent d'être des insultes, deviennent des boomerangs ou de fières oriflammes. « Vous m'avez transformée en ce dont je suis maintenant si fière, je suis une chienne enragée et je vais vous mordre le cul », écrit Diana, sans concession.

*Je vous souhaite de ressentir  
dans les lignes de Diana sa liesse  
et sa fureur, mais aussi sa douceur  
et sa capacité à appeler en nous  
la part tendre et amie,  
celle qui aime sans réserve  
et qui donne sans compter.*



# POURQUOI NOUS AIMONS DIANA PORNOTERRORISTA<sup>1</sup>

Par Annie Sprinkle<sup>2</sup> & Beth Stephens,  
traduction de l'anglais  
par Wendy Delorme

1. Diana est une artiste au style fervent et féroce, qui provoque sans fléchir, c'est une anarchiste qui sait tout faire elle-même.

2. Elle nous choque. Depuis des décennies nous avons fréquenté et vu beaucoup d'artistes, de body art et de pratiques sexuelles alternatives, queer, SM et pornographiques. Rien ne nous a choqué jusqu'à ce que nous voyions la performance de Diana Pornoterrorista. Elle sait comment s'y prendre pour nous mettre mal à l'aise.

17

---

1. [NDÉ] Préface de la première édition française (Gatzuzain, 2012). Diana n'a pas souhaité faire figurer dans le présent ouvrage la traduction de la préface de la publication originale (Txalaparta, 2011) qui avait été écrite par Helen Torres.

2. [NDÉ] Annie Sprinkle (Philadelphie, 1954) est une artiste, performeuse, réalisatrice et militante féministe pro sexe américaine. Elle a commencé sa carrière en tant que prostituée et actrice porno dans les années 1980. Par la suite elle a organisé des ateliers d'éjaculation féminine, invité son public lors de performances à contempler son col de l'utérus, réalisé des tournées internationales autour de ces sujets – entre autres –, seule et aux côtés de sa compagne Beth Stephens, professeure d'art à l'université de Santa Cruz. Plus tard, elles développent le concept d'« écosexualité », ensemble de pratiques sexuelles, amoureuses et écologiques consistant à prendre la nature pour amante, et non plus pour « mère ». Elles enjoignent à ne plus traiter la Terre comme une ressource exploitable à l'infini mais comme un objet d'amour, un objet érotique, afin de dépasser le stéréotype de la Terre comme une mère dont on pourrait téter indéfiniment le sein.

3. Elle ne respecte aucune règle. Diana est connue pour dérober des mets de luxe dans les épiceries fines, marcher nue dans la rue, prendre en otage une soirée tranquille avec de la musique punk tonitruante, enfoncer des microphones dans sa chatte, se frotter aux arbres en public, etc.

4. Elle est une puissante sorcière. Et une alchimiste qui sait transformer l'agonie en extase, la tristesse en joie, la lutte en libération.

5. Elle aime baiser, vite et fort, en laissant tout le monde regarder. Nous nous régaloons de son corps depuis son crâne tatoué en passant par la crête de son pubis jusqu'à la plante sale de ses pieds, et surtout son cul sublime, rond et juteux, irrésistible. Elle est aussi douée pour dominer que pour se soumettre.

18

6. C'est une intellectuelle qui lit et pense. Elle développe et répand des idées radicales.

7. Son esprit acéré comme une lame de rasoir nous chatouille au plus profond et nous donne des orgasmes de rire.

8. Elle n'est « ni mâle ni femelle », c'est une féministe punk.

9. Elle soutient d'autres artistes avec générosité. Voici juste deux exemples :

A. Chaque année elle produit le festival d'arts postporno le plus fabuleux et avant-gardiste qui soit, Muestra Marrana [Foire aux cochonnes], offrant aux artistes

dont le travail est sexuellement explicite une rare et superbe et opportunité de s'exprimer.

B. Elle nous a invitées en Espagne durant un mois et a produit nos ateliers et performances Ecosex. Nous avons vécu des moments magiques et gagné de l'argent.

**10**. Elle dénonce les conneries et l'injustice, se bat sur la ligne de front de la révolution culturelle pour la liberté de penser et de s'exprimer.

*Viva La Pornoterrorista !  
Go, Diana, go !*

*AVERTISSEMENT FINAL :  
le travail de Diana peut  
vous mettre en feu,  
vous ouvrez donc ce livre  
à vos risques et périls.*

# CE QUE PEUT (ENCORE) UN CORPS<sup>3</sup>

Par Sayak Valencia<sup>4</sup>

Écrire le prologue de *Pornoterrorismo* dans sa version mexicaine me remplit de joie. Tout d'abord parce que je crois qu'il est nécessaire que cet « engendrement » traverse l'océan et vienne dialoguer avec beaucoup d'inquiétudes discursives qui existent – dans cette géopolitique *sudaca* et *messtizx*<sup>5</sup> – autour du renouvellement des imaginaires de l'insoumission sociale et de ce qui aujourd'hui pourrait être compris comme (trans)féminismes et dissidence sexuelle. Mais aussi parce que le travail du pornoterrorisme est précisément d'offrir une critique corporelle radicale qui met en lumière l'affreuse persistance d'une double morale à tous les niveaux de la structure sociale et nous oblige à regarder ce que nous savons déjà, mais

20

- 
3. [NDÉ] Prologue de l'édition mexicaine (Sur+, 2013).
  4. [NDÉ] Sayak Valencia (Tijuana, 1980) est docteure en Philosophie, théorie et critique féministe de l'université Complutense de Madrid. Elle est aussi poétesse, essayiste et performeuse exhibitionniste. Elle a écrit *Capitalismo Gore*, Melusina, Santa Cruz de Tenerife, 2010 (traduit de l'espagnol (Mexique) en français par Louise Ibáñez-Drillières sous le titre *Capitalisme gore*, Cambourakis, Paris, 2023) et *Adrift's Book*, Aristas Martinez, Madrid, 2012, et d'autres livres de poésie. Voir : <[www.sayak.blogspot.mx](http://www.sayak.blogspot.mx)>
  5. [NDÉ] Le terme *sudaca* désigne habituellement de façon péjorative ce qui concerne les pays considérés comme le « sud » des territoires hispanophones, soit en réalité l'intégralité de l'Amérique latine, ainsi que les personnes qui en sont originaires ; il s'agit ici de se réapproprier le terme comme désignant une réalité politique légitime. Il est difficile de traduire le jeu de mots que propose Sayak avec *messtizx* : la première syllabe de *mestizx*, « métisse », s'écrivant ici *mess*, soit « désordre » en anglais, une façon, peut-être, de souligner à quel point cette identité est insaisissable ; par ailleurs, Sayak utilise ici un « x » à l'instar de Diana tout au long de cet ouvrage, de façon à neutraliser le genre de l'adjectif, ce qui est une pratique habituelle du langage non binaire hispanophone.

que nous tendons à oublier, omettre, éviter : le pouvoir disruptif d'un corps nu. Un corps agissant, non domestiqué, un corps insoumis. Le court-circuit de ce que peut, encore, un corps.

Et je dis bien *encore*, parce que le pouvoir d'insoumission du corps n'a rien de nouveau, Spinoza<sup>6</sup> en parlait déjà dans son éthique, où il démontrait, selon l'ordre géométrique, que « personne, il est vrai, n'a jusqu'à présent déterminé ce que peut le corps<sup>7</sup> ». Cependant, plusieurs siècles plus tard et après diverses « révolutions » technologiques, sociales et sexuelles, le corps autogéré, le corps désirant, explicite, continue d'être scandaleux, c'est-à-dire qu'il continue d'être politique et révolutionnaire. C'est là son potentiel et son mystère. Ou comme le dit Diana elle-même dans ce livre : « faire ce que ta chatte exige sans te soucier d'à qui ça plaît ou déplaît est profondément politique, et si en plus ces actions cassent les couilles à certains secteurs sociaux (entendez patriarches, machos, honnêtes femmes...), ben ça fait de toi une féministe... »

21

Le pornoterrorisme incarne pour moi une « éthique de la provocation grâce à laquelle on peut mesurer le degré de critique que le spectateur est capable de supporter. Une éthique de la provocation grâce à laquelle on peut mesurer la capacité à être scandalisée d'une société<sup>8</sup> ». Cependant, la capacité à scandaliser d'une pornoterroriste se mesure

---

6. Je cite Spinoza non pas pour donner une quelconque valeur ou un poids philosophique à mes arguments, mais bien parce que je crois que parmi tous les philosophes occidentaux, Spinoza est le plus *punky*, celui qui a été le plus ostracisé et l'un des moins bien interprétés. Son histoire personnelle est faite d'exils, de migrations, de changement de noms, phénomènes finalement banaux de nos jours. Il est fils d'un juif et d'une juive séfarades et détesté de la communauté juive de l'époque pour ses postulats qui exhortaient à l'athéisme. Un être non grato selon les paramètres sociaux de son époque. Tout comme notre chère pornoterroriste.

7. Spinoza, *Éthique*, Livre III, scolie de la proposition 2, 1677.

8. Angélica Liddell, *Mi relación con la comida*, Fondation SGAE (13<sup>e</sup> édition du prix SGAE), Madrid, 2005, p. 57.

transversalement, elle n'épargne personne, étant donné qu'elle peut réussir à faire rougir aussi des secteurs qui, historiquement, se disent progressistes et libertaires, mais qui ne le sont plus tant lorsqu'il s'agit d'un exercice désinhibé et « déviant » de la sexualité... sans parler de la moyenne des gens et, bien sûr, sans oublier la droite ultra catholique et néolibérale. Des couches sociales qui, bien que distinctes, sont néanmoins interpellées dans leur ensemble par une ingouvernable qui leur renvoie une image de ce qu'ils n'ont pas envie de voir ou de penser, car elle n'est pas subordonnée à l'hétéropatriarcat ni au marché pour exister.

En ce sens, le travail de Diana pornoterroriste peut s'inscrire dans un courant contestataire des discours institutionnels. Comme chacun sait, actuellement les discours les plus influents concernant la politique, ainsi que la gestion contemporaine des corps, sont portés par les voix de sujets sexisés, racialisés, corporellement et géographique-ment périphériques (*transbordermestizx*<sup>9</sup>). Ces discours interpellent à travers une critique radicale du binarisme de genre et infiltrent toutes les institutions et les formes d'organisation sociales et relationnelles en occident. Enfin, ces discours et leurs acteuices incitent à repenser et à dialoguer avec la complexification et la décolonisation des cadres interprétatifs épistémologiques, qui ont des conséquences physiques bien réelles et concernent la majorité des populations du globe.

Ces critiques se font depuis divers supports : artistique, politique, social, culturel et économique. Relativement à ça, Diana fait partie des multitudes queer/cuir, *euracas/*

---

9. [NDÉ] Concept que l'on pourrait qualifier d'intersectionnel, développé par Sayak, qui évoque en un seul mot les réalités croisées des différentes oppressions auxquelles sont soumis les sujets dont il est ici question (sexisés, racisés, « périphérisés »).

*sudacas*<sup>10</sup>, chez qui il existe une connexion directe avec la revendication de pratiques sexuelles alternatives et une proposition féministe qui se basent sur des axes transversaux, comme la précarité économique, politique, existentielle et épistémique. Des axes toujours pertinents en tant qu'éléments fondamentaux pour l'analyse, en particulier dans le cadre de la globalisation en tant que projet économique recolonisateur et de la violence exacerbée déployée simultanément dans divers confins de la planète.

Peut-être que l'un des aspects les plus significatifs de cette proposition pornoterroriste est l'insoumission discursive, sa façon de défier les systèmes d'énonciation et sa façon de créer des taxinomies incarnées. Questionner ce droit (autoproclamé) que les institutions en général professent sur qui est légitime pour construire du langage et le gérer.

***Le pornoterrorisme n'est pas seulement  
une arme discursive, c'est aussi  
une pratique de désobéissance civile  
et sexuelle qui nous dit que,  
tant que nous aurons des corps,  
persévérer dans la soumission sociale  
ne constituera en aucun cas  
une échappatoire.***

---

10. [NDĒ] Ici Sayak propose le terme *euracas*, en miroir du terme *sudacas* (cité plus haut), pour construire un autre sujet politique « périphérisé », mais cette fois européen.

*À mon ovaire polykystique, pour le meilleur  
et pour le pire.*



# LES VOIES DE LA TRANSGRESSION SONT IMPENETRABLES

*Heureux les pauvres en esprit,  
car le royaume des cieux est à eux.*

- Matthieu, 5 :3

J'ai passé l'intégralité de ma vie à me demander : « Mais, c'est quel genre de merde tout ça ? » À 25 ans j'ai commencé à comprendre (ou du moins à suspecter) comment ça fonctionnait et, maintenant que je sais de quel mécanisme on cause, j'ai juste envie de le détruire. Je sais pas comment m'y prendre, j'ai fait ni sciences po, ni socio, ni anthropo, ni histoire, ni philo. J'ai pas étudié l'origine de ce merdier ni son système d'organisation. J'ai pas fait d'études quoi. Je ne peux faire valoir que la dignité de ma rage, de ma douleur et de mon entrejambe incendiaire (et pas si digne), qui a pas d'autres lignes à écrire que celles déjà corrompues par des milliers de littératures, de microtraumas, de fièvres orgiaques, de divers venins.

Si, en théorie, la seule destruction effective est la disparition absolue des choses qu'on veut détruire, alors celle que je vise est impossible. Mon dessein est donc moins apocalyptique qu'on voudrait le croire, ce serait plutôt une modeste tentative de vermoulure, un sabotage léger, quelque chose d'infime qui commence subtilement par une petite révolution de papier, le pouvoir des mots au bout des doigts cognant en rythme le clavier au cœur de ces ténèbres-là, où se cachent les désirs clandestins qui devraient être nôtres, stimulables et parfaits dans leur forme bien que cernés de cruels matons.

Il m'est arrivé comme à Cernuda : « Mais s'acheva l'enfance et je tombai dans le monde.<sup>1</sup> » J'y suis pas entrée de manière paisible et progressive. Je m'y suis jetée de très haut et je me suis pété beaucoup de choses. Je me suis jamais cassé un os mais une radiographie de mon âme montrerait un paquet de fissures. Y a même des bouts de moi que j'arriverais jamais à récupérer, la chute s'est chargée de tout pulvériser : ma pureté, mon innocence, mon amour démesuré envers les autres, ma générosité sans limite. Mon intériorité est un vase brisé que j'ai recollé maladroitement, inversant certains morceaux. Un vase bien moche, mais plus solide que l'original.

Je me sens comme David faisant face à un Goliath incommensurable. Il n'y a qu'une intuition fragile et précaire pour m'indiquer les points faibles de la bête. Pas besoin d'être très futée, c'est facile de se rendre compte qu'on est considérée comme un parasite pour cette société, comme une emmerde de plus. Le premier blâme se présente d'ailleurs comme un avertissement dès le plus jeune âge.

Je garde en mémoire une longue liste de ce genre d'avertissement où on me dit que je suis pas le bon chemin, que j'ai pas d'avenir, que si je continue comme ça ma vie est vouée à l'échec. À 5 ans, je me souviens avoir vu le film *Labyrinth*, dans lequel une Jennifer Connelly adolescente doit réussir à sortir du labyrinthe auquel le méchant David Bowie la condamne pour récupérer son petit frère. Il y a une scène que j'oublierai jamais. Sarah est dans une grotte, cernée de roches parlantes lui indiquant de leurs voix graves que le chemin qu'elle prend est pas le bon, qu'il ne la conduira qu'à la perdition, vers les

---

1. [NDÉ] Luis Cernuda est un poète espagnol de la Génération de 27. Ce vers est tiré du poème en prose « Escrito en el agua », dans Luis Cernuda, *Ocnos*, Signos, Barcelone, 2002 [1942], p. 158-159 ; traduit de l'espagnol (Espagne) en français par Jacques Ancet sous le titre *Ocnos*, Les Cahiers des Brisants, Périgueux, 1987.

horreurs les plus horribles. Mais Sarah sait que les roches mentent parce qu'elle est accompagnée d'un habitant du labyrinthe. Les roches s'excusent en disant : « Nous faisons seulement notre travail. » Depuis ce jour-là, j'ai toujours pensé que les gens qui te disent que tu prends pas le bon chemin, mentent. Ces gens-là mentent pour que tu perdes la partie, pour que t'aïlles par là où ils veulent que t'aïlles, pour qu'en fin de compte, tu prennes leur chemin. Celui que suit le reste du troupeau, mais sûrement pas le tien. Effectivement, nombreuses sont celles qui « font seulement leur travail », qui revient en fait à mener paître, à faire en sorte que les moutons sortent pas de l'enclos et à maîtriser au maximum les anomalies qui se présentent. Un travail pourri (y en a de bien pires), mais comme n'importe quel autre.

Les avertissements que j'ai reçus tout au long du chemin sont de la même nature : des roches parlantes faisant leur boulot, consistant grosso modo à faire de moi une honnête femme, une travailleuse modèle, une mère et une épouse parfaite, un rouage ergonomique de l'engrenage social quoi. Profs, voisins, inconnues, représentantx de la loi, juges, une infinité de gens me sommant de changer de vie pour devenir quelqu'unx de fréquentable. Vous savez quoi ? Allez toustes vous faire foutre.

Je prétends pas élaborer un énième discours théorique sur la sexualité, y a déjà trop de gens qui écrivent sur des choses qui pour elleux sont que des idées, des concepts, des trucs qui font pas battre leur cœur, qui dégoulinent pas. Moi, je parle de mon expérience, de la pratique que je mène depuis que ma chatte s'est réveillée et qu'un univers fabuleux s'est ouvert à moi. Une pratique qui repose sur aucune théorie prédéfinie mais qui répond à une impulsion faite de désir et d'imagination. Je me sens pas bien lorsqu'on théorise au sujet des pratiques que je développe – insecte sur la table d'un entomologiste, prêt à

la vivisection. Parce que moi, la première fois que je me suis fourré un objet dans le vagin ou que j'ai imaginé que j'avais un pénis, je pensais qu'à l'aberration qui supposait que notre corps ne puisse pas s'épanouir en fonction de ce que notre cerveau imaginait. J'ai jamais été douée avec les théories parlant de sexualité, même si on peut identifier ma sexualité à ce à quoi je fais référence dans ces pages. Ma sexualité vient d'un endroit où les mots n'habitent pas, où on peut pas tout expliquer et où, en fait, rien n'a besoin d'être expliqué.

Ce qui se passe, c'est qu'en grandissant tu te rends compte que, même si t'appartiens à la même espèce que tous ces gens que tu rencontres à travers le monde, il peut y avoir des divergences irréconciliables entre certaines personnes. Pire encore, il peut y avoir des différences marginalisées, réprimées, surveillées, stigmatisées. Dès le début, ma sexualité a été marquée par cette différence proscrite. De là surgit le besoin d'en parler, de l'expliquer, provoquant par la même occasion un acharnement exhibitionniste qui fonctionne comme une réponse à la tentative majoritaire d'occulter ou de reléguer au rang de maladie une différence qui outrepassé les frontières de la norme. Mais alors, pourquoi la raconter ? Ben, pour la rendre légitime je dirais, pour lui restituer sa voix, étouffée par des conventionnalismes qui en réalité ont peu ou rien à voir avec le domaine sexuel. Ou peut-être seulement pour faire chier, ce que je fais par plaisir ou par nécessité, je sais plus trop.

Mon sexe ne s'autocensure pas, ça vient toujours de l'extérieur. Ce sont les yeux des autres qui me jugent non apte ou même dangereuse, jamais ceux de mes amants.

Et face à cette censure, ma moule s'ouvre telle une créature des profondeurs, monstrueuse, mastodontesque, terrifiante. Je leur donne de bonnes raisons de me craindre. C'est la réponse instinctive d'un animal attaqué. J'aurais

pas pu répondre autrement, l'expérience m'a appris à faire passer mon animalité avant mon humanité car, au fond, je hais profondément l'espèce humaine et ses normes, ses stratégies, sa structure. Que ma sexualité soit transgressive c'est pas un choix que j'ai fait, mais puisque c'est comme ça et que c'est pas prêt de changer, je veux au moins être maître de mon grand délit, y apposer la griffe de ma volonté, m'en servir comme arme et comme boussole. Lorsque la société te colle une étiquette, elle te demande jamais ton autorisation ou ton avis pour le faire. Il s'agit d'une frénésie classificatoire, de cette urgence caractéristique d'adjudger un nom à tout.

Ainsi, je m'appelle garçon manqué, gouine, déviante, pervertie, délinquante, blasphématrice, moche, malade. Essayer de se battre contre cette pratique si courante d'étiquetage (je le fais souvent moi-même sans m'en rendre compte) serait une perte de temps absolue, mais ça serait pas satisfaisant non plus de laisser dire sans rien faire. C'est pour ça que je m'investis pour être indubitablement tout ce qu'on me dit que je suis, pour l'être plus et mieux encore chaque jour, pour construire avec tout ça cette identité bâtarde, fille de mille péchés, qui fait finalement de moi ce que je suis et me rapproche d'autres monstres pour créer des alliances.

Transgression, transgresser... « Enfreindre, violer un précepte, une loi ou un statut », dans le dictionnaire de la *Real Academia Española*. J'étais toute petite lors de ma première transgression. En général, les enfants sont de grands transgresseuses. Iels essayent de faire tout ce qui leur fait envie, ce qui leur vient instinctivement. L'action et la pensée spontanées enfreignent toujours une loi, sautent une norme quelconque. Elles ne sont pas assujetties aux rationalités adultes, elles s'adultèrent pas.

Le Pepe's était un bar où mes parents avaient l'habitude d'aller boire des coups avec leurs potes. Une après-midi là-

bas, je devais pas avoir plus de 3 ans, une de leurs copines, enceinte, voyant mon regard curieux posé sur son ventre arrondi, me demanda ce que je faisais quand j'étais dans le ventre de ma maman. Question absurde, du genre de celles qu'on pose aux enfants pour les surprendre, pour obtenir des réponses dont on peut se moquer, ou que l'on pose simplement parce qu'on sait qu'ils nous jugeront pas pour avoir dit de telles conneries. Si tu es stupide et que tu veux avoir une conversation sans avoir honte de ta propre stupidité, choisis un être « inférieur » comme interlocutrice. Parfois, nous, adultes, sommes vraiment corb'es.

Elle s'attendait pas du tout à la réponse que je lui ai donnée (« Je sortais la main de la fufoune de maman et parlais au téléphone avec mamie »), et j'ai alors reçu ma première étiquette : « Cette petite fille est folle. » En réalité, c'était la réponse qu'elle méritait et sa réaction (recommander à mes parents de m'emmener chez le psy) était simplement le résultat de s'être sentie humiliée par quelqu'unx de si jeune, parce que le reste de la tablée n'avait pas pu éviter l'éclat de rire, moi non plus, riant avant tout par empathie, vu que cette « énormité », je l'avais dite avec le plus grand sérieux. Évidemment, j'ai aucun souvenir de tout ça, mais comme mes parents passaient leur temps à raconter, toustes fières qu'ils étaient, l'anecdote jusqu'à satiété, c'est devenu un souvenir artificiel, semblable à ceux que laissent des mots ou des photos.

Il y a eu beaucoup de transgressions enfantines de ce genre, et elles ont augmenté au fur et à mesure de mon interaction avec le monde. Chez moi, il n'y avait rien d'interdit, pas de « pas bien », de « caca », on m'a jamais frappée et c'est tout juste si on me punissait. Pas la peine, je savais écouter. On me disait pas comment faire ou pas faire les choses, mes parents m'enseignaient seulement ce qu'ils savaient du monde mais, bien sûr, de manière très naïve, sans me parler des côtés craignos, sans insister sur

les malheurs. J'ai donc grandi comme ça, croyant que le monde était un endroit génial. D'où la violence du retour de bâton.

Parce que le monde, c'est de la grosse merde. Mes parents m'ont éduquée ainsi en connaissance de cause, mais j'imagine que leur optimisme nourrissait l'espoir d'un monde meilleur. Les choses allaient changer en mieux, les guerres allaient prendre fin, les fachos allaient disparaître, la puissance de l'amour ferait que j'allais hériter d'un monde meilleur que le leur. C'est cette vision qu'ils m'ont livrée.

Une autre « p'tite-transgression ». Celle-ci, je m'en souviens personnellement, peut-être parce que j'étais un peu plus grande (5 ans environ) ou que, d'une certaine façon, ça a été un poil traumatique. L'été, on allait à Benidorm où ma grand-mère avait une petite maison en bord de plage (achetée lorsque c'était un village et non le monstre actuel). J'aimais la plage, comme toute citadine habituée au bitume et à jouer dans des parcs artificiels d'où on peut jamais contempler l'horizon.

En général, j'avais pas besoin d'interagir avec les autres enfants, j'aimais aussi bien jouer seule, habituée à ça car fille unique. Mais j'observais souvent les autres, on pourrait pas aller jusqu'à dire que je les étudiais mais la façon que j'avais de les regarder allait bien au-delà de la simple curiosité enfantine. Un jour, un gosse de mon âge commença à se masturber à seulement quelques mètres de moi. Il avait baissé son maillot (moi j'étais presque tout le temps nue à la plage), s'était assis en mode Bouddha et touchait sa mini teub toute dure. Sa prudence me frappa beaucoup. Quand moi je me masturbais ou me touchais, je ne prenais aucune précaution. Je vous l'ai déjà dit : chez moi, ces choses n'étaient pas interdites. Ce gosse, lui, était effrayé, son visage reflétait un mélange de crainte et d'excitation (j'ai par la suite rencontré tant de fois cette expression

chez des adultes...) À un moment, nos regards ont fini par se croiser. Il était face à la mer, et dans un élan exhibitionniste, il s'est tourné vers moi. J'ai sûrement pris cette interaction pour une invitation et j'ai aussi commencé à me toucher. On était à quatre ou cinq mètres l'un de l'autre, pas besoin de se rapprocher, notre jeu était parfait comme ça. Jusqu'à l'arrivée de celle que j'ai supposé être sa mère, qui fit irruption dans notre champ de vision. Elle lui envoya deux torgnoles qui m'ont semblé bien brutales et lui aboya des crétineries sur ce qui pouvait lui arriver s'il continuait à faire ce genre de choses. Il s'est immédiatement mis à pleurer et, sans retirer son regard du mien, a disparu parmi la foule des plagistes, traîné du bras par ce monstre jusqu'au parasol jouxtant celui de mes parents.

J'ai alors compris sa peur, la précaution dont il avait fait preuve en enlevant son maillot : sa mère était une véritable ogresse impitoyable. Moi, j'ai continué ma besogne, je me suis touchée jusqu'à en avoir marre, puis je suis retournée à ma serviette. Là, la mère psychopathe a demandé en beuglant à la mienne (ou à mon père, je m'en souviens pas bien) comment ils pouvaient me laisser faire ces choses à la plage. Elle leur disait que j'avais provoqué son fils, que c'était pas normal. Je me souviens de son visage incendié par la rage, de son gosse qui arrêtait pas de chialer et qui osait plus me regarder. À l'heure actuelle, il doit être en train de violer des femmes ou de se branler à mort sur une photo du pape.

Ce que la dame prétendait faire comprendre aux responsables de mon éducation, c'est que j'étais une salope (deuxième étiquette, après celle de folle), mais je suis arrivée à cette conclusion bien plus tard. Sur le moment, j'ai juste compris que cette dame avait pétié les plombs et que ce que j'avais fait avec son fils était très mal. Je sais pas si mes parents lui ont répondu, si ça avait été le cas, ça aurait été par une phrase du style : « La maltraitance physique est



terriblement plus abominable que la masturbation. » Mais aucun des deux n'avait tendance à donner des leçons de vie à quiconque, je suppose que leur réponse à ce genre de situation – qui s'est sans aucun doute reproduite parce que j'avais pour habitude de me toucher où et quand je voulais –, était généralement l'indifférence.

Mes parents dissipaient mes inquiétudes avec une sincérité ahurissante. Ils avaient la certitude que mentir ne servirait qu'à provoquer ma déception. Pourtant, cette excellente éducation s'est retournée contre moi lorsque, comme je disais plus haut, je suis tombée dans le monde. La distance entre les autres et moi, ce monde auquel je devais m'incorporer, devint un abîme insurmontable. Quand je suis arrivée en primaire, à 5 ans, je savais déjà ce qu'était la reproduction et qu'on pouvait faire l'amour à d'autres fins, par plaisir ou par amour. On m'avait raconté que la différence entre les garçons et les filles était simplement une question physique qu'on pouvait donc pas dissocier du contexte biologique, et des tas d'autres trucs qui pouvaient s'avérer suffisamment embarrassants pour devenir alarmants ; et ce, pas uniquement parce que je foutais en l'air les théories honorables de bien des pédagogues, mais parce que je « perturbais » les autres enfants.

Évidemment, à cette époque, j'étais pas consciente de transgresser quoi que ce soit, mais je sentais bien qu'on me traitait différemment. Il y avait aussi bien sûr des profs merveilleux, enchantés par une petite fille comme moi, qui absorbait l'information avec une telle facilité. D'autres, en revanche, rejetaient en bloc les méthodes d'éducation de mes parents, car j'étais une fillette difficile à manipuler et à endoctriner. Mon école était laïque, ce qui n'empêchât pas à des esprits réactionnaires d'y travailler. Il existe partout des personnes médiocres, convoitant un pouvoir qu'elles n'ont pas pu obtenir par des voies plus honnêtes, qui se sentent obligées d'imposer leur idiosyncrasie, même

à des morveux et des morveuses de 5 ans, sales frustrés, s'imaginant en plus ainsi les convertir en personnes « respectables ». Encore des gens qui font leur boulot, ils sont partout. Putain de merde.

Malgré tout, la véritable transgression, intentionnelle et non accidentelle, n'est arrivée qu'à l'adolescence.

Je me suis pas vraiment rendu compte que mes seins et mes courbes se dessinaient jusqu'à ce que des maçons m'interpellent en brillant dans la rue. La merveilleuse expérience d'être « complimentée » par un macho ibérique s'avère inoubliable quand t'as grandi dans une maison où le mot « respect » est l'un des piliers de base de la communication. J'ai pas porté beaucoup d'attention ou d'importance aux changements de mon corps avant que la rue, la société, l'extérieur ne s'en charge. Avoir des seins signifiait pas uniquement avoir des seins, ça voulait dire bien plus. C'était : maintenant t'es baisable, t'es une (bonjour la catégorie) femme, tu fais partie du marché sexuel, mais attention pas comme marchande, comme marchandise.

34

J'ai immédiatement réagi à ce nouvel étiquetage en me l'appropriant et en le revendiquant fermement pourtant, de nouveau, ma réponse n'était pas celle qui était attendue. On attendait de moi qu'en devenant une femme, je me mette sur la défensive, que je me transforme en une demoiselle réservée, discrète et prête à se laisser séduire, non sans avoir présenté une certaine résistance. Toutefois, ayant pris conscience assez vite (c'est tellement évident) du pouvoir de ce que j'avais entre les jambes, la première chose que j'ai fait c'est me livrer à une armada de mecs que je draguais sans vergogne pour les mettre dans mon lit, pour qu'ils tentent de m'accorder un orgasme ou d'autres compensations.

Qu'est-ce qu'on peut attendre d'une p'tite meuf de 13 ans ? La moindre des choses c'est qu'elle garde son hymen intact, non ? Ok, ben même ça, c'était pas possible,

parce que Nina Hagen m'en avait débarrassé trois ans plus tôt. Mon père m'offrait des cassettes très hétéroclites et celle de Nina Hagen était l'une de mes préférées : je la mettais à fond et sautais sur mon lit, à moitié folle, en écoutant sa voix éraillée. Un de ces jours de folie punk rock en pyjama, j'ai pris sans y penser un stylo-plume qu'on m'avait offert, une imitation de Mont-Blanc qui avait la forme parfaite pour mes intentions : arrondie, fine et large. Je l'ai enfoncé dans mon vagin et lorsque la fabuleuse sensation et Nina me concédèrent une trêve, je réalisai que je saignais un peu. C'est pas un souvenir très net, de ceux qui restent incomplets jusqu'à ce qu'on arrive à saisir l'événement dans son ensemble, mais je me rappelle la brutalité que m'inspirait la musique (ça m'arrive encore, c'est peut-être la raison pour laquelle ce souvenir reste « bien arrosé »), le sang qui teignait la couleur bleue céleste du stylo-plume et qui coulait le long de ma jambe. « Les règles ! » pensai-je, courant annoncer la nouvelle à ma mère. Ma mère, bien sûr, resta ébahie : j'avais que 10 ans.

35

Quand elle m'a conduit chez le pédiatre, il m'a posé des questions un peu tordues : « Est-ce qu'unx adulte t'a touchée, là, en bas ? » ; Ce à quoi j'ai répondu : « Non, c'est moi qui me suis touchée. » Le doute sur l'abus fut rapidement évacué. Pensant que j'avais rien fait de mal, je lui ai tout raconté de long en large. Ma mère fut prise d'un fou rire nerveux et le docteur parut quelque peu effrayé face à ces deux folles. En sortant, elle m'a dit de pas m'enfoncer de trucs sales, que je pouvais choper des infections et la conversation prit fin. Ensuite, avant l'arrivée des bites, j'ai trouvé d'autres matériaux : des saucisses, des capsules hermétiques, celles que les gens utilisaient pour garder l'argent à la plage (très eighties tout ça), et même, je m'en souviens, les manches des haltères de mon père.

Je me suis aussi procuré d'autres disques de Nina Hagen. Presque n'importe quel objet pouvait me servir, mais pas

n'importe quelle musique. Nina était la meilleure pour pratiquer ce genre de pénétration sauvage, me permettant d'éliminer tout vestige de virginité de mon corps. Quand j'y pense, ça me semble vraiment surréaliste qu'autant de femmes dans le monde (l'immense majorité) soient préoccupées par une petite membrane qu'elles verront jamais, qu'elles risquent leur dignité et celle de leur famille, assassinées et tourmentées à cause d'un bout de peau. Et moi qui ai livré cette chose si « précieuse » et « sacrée » à une chanteuse punk et à un objet inanimé...

Mon minou inauguré de la sorte est donc arrivé aux premières relations sexuelles parfaitement opérationnel pour tout type de pénétration et ces relations avaient en apparence rien de spécial. Je bourlinguais de lit en lit sans énamouvements et autres mises en scène qui accompagnent habituellement les expériences adolescentes de ce genre. On peut dire que la grande majorité de mes amies était, à cet âge, terrorisées à l'idée d'une première relation. C'est à peine si on leur avait un peu touché la chatte ou alors elles avaient sucé le petit copain de service, mais toutes étaient amoureuses. C'était, j'imagine, leur manière de canaliser leurs chaleurs. J'ai vite découvert que mes expériences les intéressaient pas et qu'en plus elles les dégoûtaient car elles ne bénéficiaient pas de l'absolution de l'amour, ce filtre qui fait du sexe une chose honorable et acceptable. J'ai donc stoppé mon acharnement messianique destiné à leur « montrer » le chemin du plaisir, les laissant avec leur *Ragazza*<sup>2</sup> et leur amour platonique et j'ai vaqué à mes occupations, qui consistaient en gros à baiser avec n'importe quelle créature vivante croisant ma route.

En trois ans (entre 13 et 16 ans), je me suis envoyé une soixantaine de mecs. Je le sais avec précision parce que

---

2. Revue pour adolescentes qui tentait, de façon assez facho, de « les aider » à devenir des jeunes femmes. La meilleure section était celle consacrée aux tests sur le sexe et la partie « bureau du sexe ».

je tenais une liste à jour où, en plus du prénom de chacun, j'annotais trois choses élémentaires : téléphone, niveau économique et taille de la bite. Je rajoutais parfois des éléments secondaires comme la race, parce que les noirs m'excitaient plus et me baisaient mieux en général. Le niveau économique était le deuxième critère le plus important, après la taille de la bite (je les ai toujours aimées grandes, surtout quand la seule chose que les gars savaient faire, c'était de me la mettre) et ici réside peut-être le germe de ma première grande transgression, la première à laquelle je me suis attelée sciemment – prenant pleinement conscience du « c'est pas bien » de ce que je faisais –, dans une société où, précisément, c'était pas du tout autorisé.

Si on doit être qualifiée de pute parce qu'on baise avec qui bon nous semble – et je pouvais pas échapper à ça –, je voulais au moins profiter du bon côté de l'être : encaisser. C'était pas directement de l'argent, bien sûr, mais plutôt une sorte de troc non négocié. Mon amant m'invitait à boire, à manger, m'achetait des choses ou m'emmenait en voyage. Celui qui avait pas de thunes devait être très doué au pieu pour qu'on remette ça. Généralement je revois seulement ceux qui avaient des cadeaux pour moi, ceux qui avaient quelque chose à m'offrir en plus de leurs coups de bassin. Je me souviens avec une grande tendresse d'Alain, un quadragénaire français plein aux as. On a fait connaissance à Benidorm où il avait l'habitude de naviguer avec son petit voilier qu'il amarrait à Altea. C'était l'un des rares amants à connaître mon âge réel. Quand je me suis rendu compte qu'il était obsédé par les fillettes de moins de 16 ans, je lui ai lâché qu'en réalité j'en avais que 14 et que je lui avais menti la première nuit, en me faisant passer pour plus vieille. Cette information supplémentaire l'a fait tomber à mes pieds : il m'emmenait faire du bateau sur la côte, on mangeait de la langouste et du caviar, il me

faisait des massages délicieux, m'achetait des vêtements chers et des bijoux que je revendais aussitôt. En échange, la seule chose que j'avais à faire était de le traiter comme mon papa le jour et comme mon petit ami la nuit, ce que je faisais sans problème étant donné qu'il était éjaculateur précoce et parfait gentleman. Il me demandait de le traiter comme un père pour des raisons pratiques, je crois. « Lolitophile » expérimenté, il voulait pas d'emmerdes. Dans les rôles de père et de fille, on passait inaperçues à la plage, au port et au restaurant. Les marques d'affection mutuelle en public passaient pour une relation paterno-filiale tout ce qu'il y a de plus normal, car il aimait surtout me contempler et me parler. Moi, je parlais presque pas, mais lui me racontait sa vie de long en large. En plus d'être sa petite pute, j'étais aussi, je crois, sa psychologue, même si je savais pas quoi lui dire pour l'aider avec ses soucis, à savoir une épouse qui lui disait jamais qu'elle l'aimait et des fils bourgeois bien creux qui lui donnaient que des maux de tête. Je pouvais pas faire grand-chose pour dissiper la tristesse qui s'emparait de lui quand l'été prenait fin.

38

Avec cette histoire, je m'étais rendu compte de deux choses : premièrement, je transgressais la norme interdisant à une ado d'avoir des relations sexuelles avec n'importe qui, étant donné qu'il y a un protocole bien institutionnalisé à suivre (coup de foudre-fiançailles-mariage) dont je me contrefoutais royalement ; et deuxièmement, j'enfreignais aussi, avec Alain, ma première loi : les mineures baisent pas avec les adultes.

Dans cette relation, je détenais le pouvoir total et absolu, Alain n'était qu'une marionnette dont je guidais les fils, complètement soumis à mes caprices de fillette perverse. Mais vu l'habitude merdique de la société de prendre les mineures pour des imbéciles, aucun juge aurait envisagé les choses comme moi. Il s'agit bien là de discréditer l'intelligence des personnes en fonction d'un détail aussi

insignifiant que peut l'être leur date de naissance. Alain était loin d'être bête et il pensait pas non plus que je l'étais, il me parlait de cinéma comme jamais il le faisait avec ses enfants ou sa femme (il adorait Pasolini, bien sûr). Mais si j'avais voulu, j'aurais pu foutre sa vie en l'air en un seul coup de téléphone en dénonçant un éventuel abus. J'avais un tas de preuves sous la main et j'aurais pu aussi le faire chanter et me faire un paquet de blé.

Je l'ai pas fait. L'idée de porter plainte sous couvert de lois que je détestais déjà tant m'a même pas traversé l'esprit, ç'aurait été comme me trahir moi-même que de m'allier à l'ennemi pour en tirer profit... La meilleure façon de combattre ton ennemi, c'est de pas en avoir besoin. C'était mon éthique à 14 ans et ça l'est toujours. Le reste, l'éthique extérieure, puisqu'elle m'était imposée, devenait immédiatement la cible de mes médisances. Une éthique capable de permettre qu'unx gosse, par pur caprice, puisse mettre un homme innocent et honnête derrière les barreaux me semblait bonne qu'à être transgressée, pervertie, maltraitée et désobéie en toutes circonstances.

Alain est un parfait exemple de ma putasserie d'alors, mais en réalité j'ai eu une attitude similaire avec une quarantaine d'hommes de cette liste de soixante : je baisais et ils me donnaient des choses en échange, en plus du sexe. C'est comme ça que j'ai compris que le plaisir masculin valait plus que le féminin. Peu importait si moi aussi je prenais mon pied (très peu m'accordèrent un orgasme, simplement par manque de communication), s'il y avait pas de rétribution « extra », ils pensaient que le jeu n'en valait pas la chandelle pour moi, et j'ai fini par le penser aussi, bien sûr. Un peu comme quand les Espagnols échangeaient de l'or aux Indiens contre des billes en verre et des épingles à nourrice. Quand j'ai pris conscience qu'ils devaient faire un effort supplémentaire pour me satisfaire, en gros, j'ai commencé à penser que leur sexe,

malgré son extrême simplicité, était la bille et ma chatte, l'or. Cet échange devait alors toujours être récompensé par d'autres choses qui n'avaient rien à voir avec le sexe, pour que le marché soit équilibré. À une époque, j'avais même un doute ridicule concernant leur orgasme : était-il mille fois meilleur que le mien ?

Tout ceci m'amène aujourd'hui à la conclusion suivante : les travailleuses du sexe subvertissent la valeur du plaisir masculin et féminin en convertissant l'échange en quelque chose d'équitable selon les lois et coutumes sociales. Mais je pense sincèrement qu'un homme et une femme sont pareillement capables de prendre leur pied avec le sexe, et que si déséquilibre il y a, ce sera toujours à cause d'intérêts politiques, sociaux ou religieux. On a toustes de l'or (ou des billes) entre les jambes !

40 Sur le coup, je m'en rendais pas compte, mais d'une certaine manière, mon projet de « revanche » les incluait, eux aussi, et je reconnais que j'ai pas été vraiment juste. Très souvent, je désirais seulement leurs corps, j'attendais rien d'autre que le plaisir de partager un instant de sueur et de passion, les toucher, les bouffer, me les enfiler. Mais je prenais ce contenu additionnel que presque tous me donnaient comme si je le méritais réellement, alors qu'en réalité c'était pas le cas. Eux aussi étaient beaux et avaient de l'énergie à dépenser avec moi et ils avaient également, j'imagine, leurs sentiments et motivations.

Au début, je trouvais que c'était trop : la galanterie, les invitations, les dépenses, le processus de séduction. En fait, moi je voulais juste tirer un coup et moins il y avait de préambules, mieux c'était. J'avais pas besoin de luxes particuliers, même pas besoin d'un pieu parce que je pouvais baiser n'importe où. J'ai fini par me faire à ce système et à en tirer un profit indéniable. J'ai continué comme ça jusqu'à ce que je comprenne qu'ils le faisaient pas par plaisir, que ça faisait pas partie de leurs goûts mais que



c'était pour eux presque une obligation éducationnelle, une formalité qu'ils devaient remplir pour pouvoir la tremper bien au chaud. M'est alors revenu le gosse de la plage. À lui aussi, la vie lui avait enseigné que partager du sexe avec une femme c'était pas simplement « partager », que le prix à payer pouvait être douloureux et injuste.

Du coup, j'ai arrêté de baiser avec des hommes. Si c'était ça les conditions générales du contrat, je voulais pas continuer à les signer de mes fluides. J'ai toujours été à la recherche de l'équilibre, alors, en confirmant les prédictions de mon père et d'autres événements que j'interprétais comme des « signes », je me suis immiscée dans le merveilleux monde de la baise mimétique. C'est seulement comme ça et sans trop rentrer dans les détails que je pouvais trouver une équité, un « je dois rien à personne et personne me doit rien pour pouvoir tirer un coup ». Baiser avec des femmes me paraissait plus égalitaire, quelque chose qui n'endettait personne et, évidemment, quelque chose de délicieux. Je pense avoir compris grâce à ça pourquoi le corps des femmes valait ce qu'il valait : une chatte bien humide en bouche, quel met exquis ! Une bonne paire de seins entre mes mains, une taille étroite où m'accrocher pour pas sombrer..

C'est là qu'est arrivée la transgression suivante, la plus grave de toutes à cette heure. Car être une salope dévergondée équivalait à transgresser uniquement le processus établi pour pouvoir accéder au sexe, mais être gouine impliquait une grave et sérieuse exclusion des hommes. Salope, l'engrenage s'esquintait un peu et il tournait dans le mauvais sens. Lesbienne, l'engrenage fonctionnait carrément plus, il manquait une pièce. Je sais pas ce qu'on peut réaliser en faisant abstraction de la participation des hommes sans être traitée de folle ou de malade. À part se retirer dans un couvent.

Évidemment, le gouinistan avait lui aussi préparé ses surprises désagréables, qu'il tenait prêtes pour moi. Je reconnais avoir eu de la chance avec mes compagnes car le milieu de Madrid donnait vraiment la gerbe, sans parler de celui de Barcelone... J'aurais dû m'en douter : c'est complètement irrationnel que des personnes qui ont rien à voir entre elles, à part leurs préférences sexuelles, soient obligées de s'entasser dans un même quartier, un même bar ou une même fête. Ces meufs finissent par toutes se ressembler et pas à la meilleure d'entre elles malheureusement, mais bien à la plus bidon. La musique du Top 50, l'absence de questionnement, toute cette comédie montée uniquement pour baiser. Un vrai cauchemar. Ça reproduisait des conduites dont je pensais m'être libérée en laissant les hommes derrière moi. Parfois, j'ai même eu l'impression que le milieu lesbien s'ingéniait juste à copier les pires choses de l'hétéronormativité. Tout le patacasse de la séduction était ce qui me faisait le plus chier. Ça n'avait pas de sens (hier comme aujourd'hui, ici l'imparfait est purement artificiel) et j'étais en rogne. J'ai donc commencé à avoir des emmerdes aussi dans les cercles lesbiens.

J'ai été virée de pratiquement tous les rades de Chueca<sup>3</sup> et d'une bonne moitié de ceux de Barcelone : pour avoir enlevé mon tee-shirt, mis la main dans la culotte d'une amante au milieu de la piste de danse, dansé comme une bête en chaleur, poussé une gueulante sur le prix des consos (l'argent rose me fout aussi la gerbe, pas de lingots d'or dans les chattes que je bouffe), pour avoir crié, pour m'être droguée aux chiottes, tout ça parce que je suis tombée dans le panneau et que j'ai cru que là, dans le ghetto, nous étions plus libres... En vérité, je préfère encore vivre dans un monde hostile plutôt que dans une boîte à chaussures remplie de pétales de roses.

---

3. [NDÉ] Quartier gay de Madrid.

Au final, elles aussi m'obligeaient à être une demoiselle réservée, présentable. Un jour, la patronne d'un local de Chueca m'a sauté dessus pendant la Pride pour exiger que j'arrête de me comporter ainsi (je faisais que danser à moitié à poil), parce qu'à cause de gens comme moi, « la société va jamais nous tolérer ». « Pardon ? Nous tolérer ? » je lui ai dit, moi, je tiens pas à m'excuser d'exister, je veux juste qu'on me laisse vivre en paix. C'est pas de tolérance dont j'ai besoin, ça serait assumer qu'on fait quelque chose de mal, qu'on devrait demander la permission. Ce dont j'ai besoin, c'est que si vous aimez pas ce que je fais de ma vie, vous vous tiriez une balle et me laissiez tranquille. Je lui ai pas craché à la gueule parce que j'avais la pateuse mais j'ai ressenti une haine profonde pour tout ce qu'elle symbolisait. Une de ces tenancières de merde qui croient qu'elles peuvent jouer les donneuses de leçons uniquement parce qu'elles tiennent un bar (qui au fond est la seule chose qui leur importe). Bande de semi-politicardes qui jouent les gauchistes (parce que ce sont ceux qui leur lèchent les bottes). En réalité c'est des bourgeoises à moitié facho. Allez crever ou emmurez votre quartier pour en faire un parc d'attractions. Jamais je payerai votre putain d'entrée.

43

Et moi qui pensais que ma grande transgression, celle qui m'en a fait tant baver face à la société, se verrait récompensée par le plaisir qu'offre la possibilité de faire partie d'une belle et résistante collectivité. Conneries. Il se trouve que, là encore, mes idées grinçaient, encore des emmerdes dont tout le monde se serait bien passé.

Dernièrement, je dis presque jamais que je suis lesbienne. Ce serait, de toute façon, négliger la vérité. Je sais même pas si je suis une « femme » (apparemment, et selon leurs normes, un élément clé pour être gouine), et la rigidité du binarisme des genres m'asphyxie outre mesure.

Donc, si je suis rien qui puisse entrer dans une case, même à coups de marteau, si aucune des étiquettes reçues

tout au long de ma vie me correspond, alors – et c'est ce que pensent la plupart des gens –, je suis personne. Il me reste plus qu'à me suicider et à arrêter de faire chier. Eh ben non, dommage. J'aime cette vie plus que tout et je l'aime un peu plus à chaque fois que quelqu'unx tente de me la gâcher avec ses conneries. Mais ça fait rien, au fond je me nourris de leurs offenses et ça fait de moi un pur produit de ce théâtre pourri. Qu'ils aillent se faire foutre : là où il existera une norme, une loi, un protocole, une morale rigide ou une éducation au service du pouvoir, il y aura transgressions. Toujours commises par les enfants, les foules, les sauvages et les délinquantxs, c'est sûr.

*Rien de nouveau sous le soleil,  
je fais juste mon boulot.*

# PEUR DU PLAISIR NON CATALOGUÉ ET DES PRATIQUES ABATARDIES

*El squirting es un acto político  
contra el miedo a explotar [...]*<sup>4</sup>

- Chiara Schiavon

« Je suis pas pédé. » C'est ce qu'a affirmé l'un de mes amants quand je lui ai mis un doigt dans le cul, alors qu'il était au-dessus de moi et m'enfilait. Grave erreur de ma part de croire ses orifices aussi fonctionnels que les miens. Les siens étaient apparemment juste des canaux d'expulsion et toute inversion de cet ordre de circulation le transformait automatiquement en pauvre pédale, même si moi j'étais une meuf et qu'il avait jamais été attiré par un autre homme. Cet épisode me laissa perplexe, je pigeais pas comment un geste si insignifiant pouvait métamorphoser la sexualité de quelqu'unx en quelques secondes seulement. Sur le moment, j'ai pensé qu'il devait s'agir d'une de ses manies personnelles et je me suis pas pris la tête, mais par la suite dans mes péripéties avec les hommes j'ai toujours rencontré ce terrible problème : leur impénétrabilité absolue, l'hermétisme de leurs anus, le verrouillage de leurs mentalités.

Victimes. Ils sont victimes de leurs mutilations. Leurs sexualités bien enchaînées aux pratiques normatives les rendent tout aussi misérables que les femmes ; même si en principe on pourrait penser que, concernant le sexe,

45

---

4. « Le *squirting* est un acte politique, contre la crainte d'exploser [...] ». Chiara Schiavon, « Mi placer se corre como puñales », texte publié en ligne sur le blog de Idea Destroying Muros, le 10 avril 2009. Chiara Schiavon est diplômée des Beaux-Arts, artiste, militante et VJ italienne résidant en Espagne. Elle fait partie des collectifs d'art et d'action Idea Destroying Muros et Videos Arms Idea : <[www.magnafanse.tumblr.com](http://www.magnafanse.tumblr.com)>

les hommes ont toujours été favorisés par la norme, le fait est que leurs sexualités répondent également à l'utilitarisme servile et au capitalisme corporel. La seule chose qui les différencie des femmes en termes de répression, c'est qu'en définitive ces normes à suivre ont été créées par des hommes. Mais sûrement pas par des hommes libres. Beaucoup d'expérimentations concernant la recherche du plaisir n'apparaissent pas dans les livres sur le sexe ni dans les descriptions scientifico-médicales à ce sujet. Y a que dans les manuels de pathologie clinique qu'on a connaissance de manières d'éprouver le désir, même si elles portent aucune trace de folie.

Il y a quelques années, j'ai contacté les *lederones*<sup>5</sup> de Madrid. Grâce à eux, j'ai appris que l'anus est non seulement un endroit sacré, mais aussi le lieu du dépassement de soi. Ils pratiquent le degré superlatif du sexe anal. S'il existait des jeux olympiques où l'une des disciplines était la dilatation anale et l'utilisation de cet orifice pour la jouissance maximale, les *lederones* remporteraient toutes les médailles d'or. Bienvenue dans le monde merveilleux de la prostate, territoire interdit (légalement et moralement) pour la grande majorité des hommes.

J'ai aussi découvert il y a peu tout ce que ça implique d'avoir une prostate (seulement ce qu'une personne qui en est dépourvue peut en comprendre, évidemment). Manolo, avec son projet presque messianique *Hazte un Ma-*

---

5. Quand je parle des *lederones*, je fais principalement référence au collectif de biohommes homosexuels dont les pratiques et l'esthétique s'inscrivent dans le sadomasochisme. C'est notamment les vêtements en cuir, à motif militaire, style sportswear, skin ou d'autres codes encore qui les caractérisent. Ils ont pour habitude de laisser libre cours à leurs pratiques dans des lieux semi-privés, en général inaccessibles aux biofemmes ou aux personnes qui sont pas du « milieu », ou qui suivent pas leur dress code. [NDÉ] Nous avons cherché à nommer cette communauté de ce côté-ci de la frontière, mais selon le poète Marguerin Le Louvier (Brrrazero et réseau Big Tata), il n'existerait pas de mot pour désigner spécifiquement les individus s'en revendiquant.

*nolo*<sup>6</sup>, est très clair dans ses explications : toute personne ayant une prostate dans le cul peut avoir, grâce à elle, un orgasme merveilleux. Son blog commence ainsi : « L'exercice responsable de la liberté amplifie la vérité, et parfois la vérité est orgasmiquement subversive. » Pour atteindre la liberté, il faut bien sûr passer son portail, pénétrer sa résidence, l'anus. Une porte fermée à double tour à cause de la dangerosité du plaisir que procure son ouverture. Toute interdiction est due au risque que ça suppose pour le pouvoir en place, et lorsque ces interdits s'appliquent à nos corps, on peut dire adieu au statut d'êtres libres et dire bonjour à celui de marionnettes. Cette information concernant le corps masculin m'a fait ressentir, après une période de digestion, une profonde tristesse : tous ces hommes qui découvriront jamais ce qu'ils ont au fond (pas si au fond) de leur cul. Une tristesse comparable à celle que j'ai éprouvée en réalisant que des millions de femmes savent pas et ne sauront jamais, rien, de leur clitoris.

Pendant la manifestation pour la dépathologisation trans de 2008, Divina Huguet et Teresa Martín m'ont abordée sur la place Sant-Jaume de Barcelone pour m'interviewer. Elles montaient leur projet *Transvisibles*<sup>7</sup>, qui questionne les notions de « transidentités » et de « transsexualité » (projet auquel Bea Espejo<sup>8</sup>, Miquel Missé et Marina Collell, de la Guerrilla Travolaka<sup>9</sup>, ont aussi par-

---

6. <[www.hazteunmanolo.blogspot.com](http://www.hazteunmanolo.blogspot.com)> 𐀀. [NDĒ] Il y a ici un jeu de mot entre *Manolo*, étant le diminutif habituel du prénom Manuel et l'expression consacrée *hacerse una manola*, qui signifie « se masturber ».

7. Le projet *Transvisibles: anoche soñé que Judith Butler era un hombre* est accessible ici : <[www.proyectomadgen.wordpress.com](http://www.proyectomadgen.wordpress.com)>

8. Bea Espejo est militante pour les droits des prostituées et des personnes trans. Elle a notamment publié *Manifiesto Puta*, Bellaterra, Barcelone, 2009. Elle fait aussi partie du Colectivo de Transexuales de Cataluña.

9. La Guerrilla Travolaka était un collectif de lutte transgenre et transsexuel basé principalement en Catalogne, moteur entre 2006 et 2009 du mouvement pour la dépathologisation des identités trans. Pour en savoir plus : <[www.guerrilla-travolaka.blogspot.com](http://www.guerrilla-travolaka.blogspot.com)>

ticipé). Elles m'ont contactée après avoir eu vent de mon poème « Transfrontera<sup>10</sup> » [Transfrontière], lu par Verónica Arauzo<sup>11</sup> lors d'un hommage à Sonia Rescalvo Zafra au parc de la Ciutadella<sup>12</sup>. On s'était croisées par hasard au rassemblement, et elles ont souhaité m'interviewer immédiatement. L'entretien fut très concluant<sup>13</sup> malgré mon état éthylique avancé et concernant le thème qui nous occupe, l'une des questions posées m'est revenue à l'esprit, je la retranscris ici :

Elles : L'État construit-il nos corps ?

Moi : Bien sûr, c'est évident. Regarde, je suis sortie aujourd'hui dans la rue avec un bandage sur les seins pour voir l'effet que ça fait et, bon... On me prend souvent pour un mec. Y a pas longtemps, je travaillais comme factrice et c'était des « Eh toi, mon gars » tout le temps, quand tu te promènes en tee-shirt et qu'on remarque pas tes attributs. Bien sûr que l'État construit nos corps. Si t'as des seins, les cheveux longs et que tu portes une petite jupe, t'es une femme. Si tu fais quelque chose qui ressemble pas à ça, t'es autre

- 
10. Le poème « Transfrontera » peut être lu dans la section « Poésie pornoterroriste et autres divagations », à la fin de ce livre.
  11. Verónica Arauzo est une militante trans et prostituée. Elle compile aussi depuis des années des textes très drôles qui constituent un témoignage d'une grande valeur sur ce métier qu'est la prostitution, sous le titre *Aventuras y desventuras de una puta trans en el extranjero*. Ces textes, pleins d'humour, de réalisme et de fautes d'orthographe (parce que la langue de Verónica est pas corsetée), peuvent être lus ici : <[www.alcefreda.blogspot.com/2008/07/aventuras-y-desventuras-de-una-puta.html](http://www.alcefreda.blogspot.com/2008/07/aventuras-y-desventuras-de-una-puta.html)>
  12. Sonia Rescalvo Zafra était une femme trans qui a été brutalement assassinée au parc de la Ciutadella de Barcelone en 1991 par un groupe de fascistes. Grâce aux actions de collectifs tels que le Frente de Liberación Gay de Catalunya (FAGC), l'assassinat n'est pas resté impuni et les assassins purgent de sérieuses peines. Chaque année, le 5 octobre, un hommage est rendu à Sonia dans le parc.
  13. Vous trouverez l'intégralité de l'interview ici : <[www.pornoterrorismo.com/mira/entrevistas](http://www.pornoterrorismo.com/mira/entrevistas)> ♀



chose, ou tu n'es plus la femme désirable pour le mâle ibérique en tout cas... J'sais pas, faut dire aussi qu'on vit dans un pays de trous du cul. Et si tu sors dans la rue en faisant quelque chose qui ressemble à de la performance, en te bandant les seins et en te mettant une barbe, tu te rends compte de la pression à être un homme. Comme quand tu sors avec ta petite jupe, la pression. Sûr que l'État construit nos corps, de façon très simple. L'État est franchement simplet et en plus c'est pas vraiment l'État, c'est l'histoire de l'Humanité : femme seins cul reproduction en bas, mâle grand velu en haut. Je ne jetterais pas toute la faute sur l'État, il fait que reproduire cette situation.

En cet instant d'ébriété, j'arrivai à l'une des conclusions les plus importantes pour ma vie et mon boulot : on peut pas rendre l'État responsable de tout, c'est ridicule. L'État est seulement l'héritier privilégié d'un travail déjà accompli. S'il manipule nos corps, c'est parce que l'Histoire de l'Humanité et la nature elle-même lui ont donné les outils pour y parvenir. L'élément le plus subversif du combat transgenre et transsexuel<sup>14</sup> se trouve pas dans sa résistance face aux conventions sociales ni dans sa bataille contre les injonctions législatives, médicales ou sociales. Je trouve bien plus puissante la mutation des canons esthétiques, culturels, sexuels et émotionnels qu'il provoque, canons cautionnés par des siècles et des siècles de parti pris. Ce combat est parvenu à déstabiliser l'une des structures les

---

14. Je me dois ici de formuler une clarification importante : quand je dis « le combat transgenre et transsexuel », j'inclus pas les personnes trans dont l'unique combat se résume à devenir des personnes normales et normatives, j'inclus pas celles qui accusent le mouvement pour la dépathologisation d'être néotransphobe et j'inclus pas non plus ces trans qui s'accommodent à présent d'être devenus des hommes et des femmes hétérosexuelles. Tout ça n'a vraiment rien de révolutionnaire.

plus influentes du système, celle des genres, et la théorie queer leur doit beaucoup.

Pour en revenir à l'État, je voudrais ajouter qu'il est possible de changer les choses seulement si on admet que le problème est peut-être bien plus proche de nous que ce qu'on voudrait croire. Si on reconnaît que ce contre quoi on lutte peut se loger, tel un parasite, à l'intérieur de nos corps, on parvient à lutter depuis un territoire libéré voire, on obtient plus de résultats. Après tout, on vit malgré nous dans ces amas de chairs et la toute première lutte consiste à vivre en un lieu qui nous appartient. Je hais ces antisystèmes qui s'acharnent à lutter contre un ennemi immense tandis que leurs trous de balle restent verrouillés et leurs cerveaux enfermés dans des cages aussi terribles que celle du binarisme.

50 Quand t'apprends à mieux connaître ton corps et que tu découvres tout ce qu'on peut faire avec, un sentiment de panique t'envahit simultanément : combien de choses interdites, marginalisées ou tout bêtement considérées comme délits ? Découvrir sa propre sexualité équivaut à découvrir à quel point ce qu'on appelle « notre sexe » ne nous appartient pas. Il appartient à l'hétéronorme, à la société de consommation, à l'Église et au patriarcat, à la pornographie mainstream, à la médecine, aux industries pharmaceutiques, à la mode, à (*longue énumération où ton nom apparaît pas*).

Pour toutes ces raisons, j'ai décidé que mon corps et mon sexe devaient être miens : c'est moi qui les nourris, qui vis avec, qui tire profit de leurs plaisirs et souffre de leurs douleurs.

Et rien de moins facile que de faire à chaque instant ce qui te passe par la chatte<sup>15</sup> et d'expérimenter au-delà des

---

15. [NDÉ] Expression plus que consacrée en castillan, *hacer lo que me sale del coño*, (*coño* signifiant « chatte ») qui en français se traduirait fadement par « faire ce qui me passe par la tête ».

limites imposées. Ça se bosse. C'est que comme ça qu'on peut dire : chez moi au moins, c'est moi qui commande. La moitié des trucs (et encore) que je pratique au lit ont supposé des processus qui m'ont fait peur à un moment donné. D'abord, peur de pas comprendre ce qu'il se passait parce que j'avais jamais vu ou entendu parler de ça, peur que ça puisse être dangereux, fruit d'une maladie ou d'une malformation et peur aussi que quelque chose de si foutrement bon puisse être vrai.

Ce qui me différencie des gens qui baisent selon la norme en vigueur c'est que moi, j'ai décidé de faire passer le plaisir et la curiosité avant la peur, en la dépassant. Ensuite, la deuxième partie de ce processus c'est toujours la rage : d'où vient-on commander dans ma culotte ? Quand j'imagine ce qui se cache derrière le système qui manipule la sexualité des gens, je vois un monstre gigantesque et ancien, qui dirige et ordonne depuis les profondeurs de l'Histoire et de la politique (non de la nature, l'être humain étant curieux par nature), découpe ça et là, rend aveugle, muet et lobotomise à sa guise. Et moi, minuscule mais enragée, je résiste à la volonté du titan, même si c'est juste pour faire chier ou pour le simple plaisir de prendre le contre-pied, je jaillis comme une fontaine, je laisse ma chatte enfourner ce qui lui plaît, je broute des chattes, je baise des hommes par le cul, je me laisse fouetter, je me branle où et quand j'en ai envie, j'utilise des prothèses et je laisse mon plaisir affluer et se répandre partout. Au-delà de l'esprit de contradiction considéré comme puéril, je suis fière que ma sexualité n'ait pas pu être emprisonnée ni protégée, ou alors seulement par les mains de mon choix. C'est d'ailleurs depuis cette liberté que je construis ma lutte, et depuis cette force que me procure le fait de me savoir libre, sur ce plan-là au moins.

Évidemment, la troisième phase c'est l'action. Impossible de contenir sa rage et de faire comme si de rien n'était

alors que des millions de gens savent pas où se trouve leur clito ou leur prostate, alors qu'ils savent pas qu'il existe des milliers de façons baiser (toutes amusantes, saines et plaisantes) et qu'aucune d'entre elles mérite d'être censurée. Et je ne parle ici que du domaine qui me touche le plus, parce que si je commence à penser aux ablations, aux condamnations à mort pour homosexualité, aux opérations de « désambiguïsation » génitale sur les bébés intersexes et à la quantité de crimes commis chaque jour contre la sexualité humaine (dans notre occident « civilisé » aussi bien entendu), mon labeur serait alors beaucoup plus terroriste. Je serais sans doute armée et non confortablement assise en train d'écrire un livre et de faire des performances « artistiques » pour montrer, entre autres choses, que nous aussi on éjacule. En vérité je sais pas ce que je ferais, parce que ce que je fais est la seule chose que je sache faire et j'essaie de le faire le mieux possible. Même quand tu te fous complètement de ce qui se trouve là dehors, c'est pas bon de garder sa rage à l'intérieur. Je me demande toujours ce que je serais devenue si j'avais ignoré tout ce que j'ai à présent découvert par mes propres moyens, sans que personne me facilite la tâche, c'est le moins qu'on puisse dire. Je serais sûrement toute aigrie. Bref, si t'aimes baiser librement et que t'as le seum de pas l'avoir su avant ou qu'on t'ait caché des informations que tu juges précieuses, fais-le avec encore plus de zèle et te retiens jamais. Ça aussi, c'est une bonne action.

Maintenant, je veux parler de pratiques qui ont été tout particulièrement marginalisées parce que considérées comme hautement subversives. L'une d'entre elles est le squirting ou « éjaculation féminine<sup>16</sup> ». Je suis convaincue

---

16. [NDÉ] Des articles en français utilisent aussi l'expression « émission fontaine » pour parler du squirting, mais j'ai préféré ne pas l'utiliser pour ne pas risquer d'entretenir le *male gaze* associé à la catégorie porno mainstream « femme fontaine ».

par aucune de ces appellations. En anglais, *squirt* signifie littéralement « petit jet » (c'est la première acception selon l'*Oxford Spanish Dictionary*). Petit jet ? C'est des hommes qui écrivent les dicos, c'est clair. Ils pouvaient pas le décrire tel qu'il est et le traduire par JET, *spurt*, de liquide délicieusement scandaleux, non, fallait qu'ils utilisent un diminutif, comme à chaque fois qu'ils parlent de la sexualité des femmes, pour lui enlever de l'importance, la reléguer au rang de joujou et transformer nos parties génitales en d'insignifiantes brouilles. Ben non, bande de fils de putes, j'ai ni un *lapinou* ni un *minou* ni une *zigounette*, j'ai une *plante carnivore* entre les jambes ; j'éjacule pas à *petits jets*, je suis un *putain de geyser* ; mon clitoris n'est pas une petite protubérance, il est pareil à vos bites sauf qu'il s'arrête pas de fonctionner après un orgasme (ni même après dix).

« Éjaculation », ça me plaît pas trop non plus. Pourquoi ce besoin de parler en termes de sexualité masculine pour décrire la sexualité féminine ? Parfois les choses ont rien à voir et les assimiler peut provoquer de grandes confusions. Du coup j'utilise plutôt le mot *corrida*<sup>17</sup>, je l'ai toujours aimé et il me paraît bien plus sauvage que le mot « éjaculation », surtout lorsqu'il s'agit de parler d'un liquide abondant qui jaillit de l'entrejambe (tout comme l'eau qui « court » dans la rivière).

---

17. [NDÉ] Au sens propre, ce terme fait allusion au fait de « couler/courir », à une « coulure » ou une « course ». Au sens figuré (la seule acception vraiment utilisée, à vrai dire), il signifie « éjaculation » dans un registre très familier, mais n'est pas particulièrement associé à un genre ou à une sexualité, contrairement au mot « éjaculer » en français. Le terme *eyacular* existe en espagnol mais il très rarement utilisé, uniquement dans le registre scientifique ou extrêmement soutenu. Je fais le choix de traduire en français les prochaines occurrences de *corrida/correrse*, suivant les conseils de Laura Boulic et de mes amis, par le terme « jaillissement/jaillir » (sauf à deux ou trois reprises) qui rend assez bien la matérialité et la puissance du geste. La paronomase « j'ai joui/j'ai jailli », procure par ailleurs un plaisir phonique certain.

La phrase citée par Chiara Schiavon au début de son texte « Mi placer se corre como puñales » [« Mon désir jaillit comme autant de poignards »] me fout la chair de poule : « Il est indéniable qu'un fluide muqueux afflue parfois dans les organes internes et le vagin durant le coït, mais cela n'arrive qu'aux femmes lascives ou à celles qui mènent une vie luxurieuse.<sup>18</sup> »

C'est une citation d'un texte encyclopédique du XIXe siècle, à l'époque où la science a soi-disant commencé à se développer selon des principes réellement scientifiques et démontrables tout en se libérant des conditionnements religieux. Un texte qui émerge, comme l'intégralité du mouvement encyclopédiste, de la volonté d'atteindre la vérité sous le précepte de la raison (qu'est-ce que c'est dangereux !) Alors qu'en réalité, il affirme qu'une femme peut être excitée uniquement si c'est une chienne. Son excitation n'est pas légitime, en fin de compte. Une chatte mouillée c'est comme une bite qui bande, on est toustes d'accord, non ? Que rendrait cette même affirmation si elle évoquait les parties génitales masculines ? « Il est indéniable que parfois le pénis se remplit de sang, croît en longueur, grossit et se durcit, mais ça n'arrive qu'aux hommes lascifs ou à ceux qui mènent une vie luxurieuse. » Terrible, vous trouvez pas ? Ben voilà ce qui se passe depuis toujours avec les parties génitales féminines : c'est monstrueux, ça fait peur, c'est un danger à fleur de peau, des plantes carnivores qu'il faut tailler pour qu'elles bouffent personne, pour anéantir leur pouvoir d'auto-excitation et ne leur laisser que la capacité d'exciter les autres, pour qu'elles soient que réceptacles du plaisir d'autrui et jamais productrices du leur.

Anéantir la concurrence en anéantissant la compétence, faire naître la peur de l'inconnu (car s'y aventurer met

---

18. Citation extraite de la *Ree's Cyclopaedia 1802-1820*, dans Erika Bornay, *Las hijas de Lilith*, Cátedra, Madrid, 2004 [1990].

le statut patriarcal en péril), faire reposer le poids de la sexualité, si importante socialement, sur l'ignorance : voilà ce qu'a provoqué toute cette merde.

Imaginons alors que le temps historique avance de pair avec la science, avec de moins en moins de parties de l'anatomie humaine à nommer ou à étudier. On sait que le clitoris est le principal organe générateur d'orgasmes chez la femme, qu'il est également (pas sûr que ça se sache tant) le seul organe du corps humain ayant le plaisir pour seule et unique fonction (le pénis sert aussi à pisser et à la reproduction), qu'il sert ni plus ni moins qu'à nous faire jouir. En ce sens, le clitoris constitue un défi, un outrage, un truc pervers, le petit frère un peu chelou. C'est pas un hasard si un grand nombre de femmes (celles qui ont réussi à le garder sain et sauf) méconnaissent son existence : c'est le fruit d'une manipulation complexe de l'information que les femmes reçoivent sur leur corps.

Souvent, je me demande si nos grands-mères savaient seulement ce qu'est un orgasme, et ça me donne la rage. Dans toute cette putain d'Histoire de l'humanité, je suis sûre qu'il y a pas eu un seul homme adulte qui soit mort sans avoir éjaculé au moins une fois. Cette phrase que je viens d'écrire, me pète profondément les ovaires : combien d'orgasmes frustrés de femmes, décédées sans avoir pu libérer leur plaisir, sans avoir pu décharger l'énergie générée par le désir ? Toutes des hystériques, évidemment. Bande de porcs, soyez maudits.

Le jaillissement féminin va donc au-delà du simple acte de plaisir qui déborde de façon plus ou moins spectaculaire. C'est un acte terroriste. Une vengeance qui charrie des siècles d'orgasmes contenus et prohibés. Le jet de ma jouissance gicle plus fort quand je pense à elles, à toutes ces victimes de la médecine, de la psychiatrie, du mariage et du système patriarcal. Mais c'est aussi très puéril, très

commode et très féministoïde<sup>19</sup> de rendre coupable de tout le patriarcat de mes deux. Si je commence à faire des raccourcis, je finirais par parler d'hormones, de cellules nanoscopiques déterminant qui a le pouvoir de soumettre et qui manque de moyens pour se révolter. Je me mettrais à parler de la testostérone, l'hormone du pouvoir, pour expliquer la non expansion de nos chattes. Si ces dernières ont toujours été un territoire conquis et non à conquérir à force de luttes, c'est parce qu'on n'a tout simplement pas les mêmes niveaux de testostérone dans le sang que ces messieurs. Ça fait réducteur, mais il fallait le dire.

Maintenant, il faut que je revendique qu'on est très puissantes même sans l'avantage de cette hormone : il suffit de libérer l'entrejambe et de la laisser couler, la laisser s'épandre sur la Terre, tel un fléau apocalyptique, un virus, un putain de tsunami.

56 À la fin des performances où je fais une démonstration de squirting, des femmes intriguées viennent toujours m'interroger. La majorité me demande comment je m'y prends, d'autres (éjaculatrices elles aussi) demandent si c'est pas de la pisse, pensant à cette petite flaque qu'elles laissent au lit, un peu honteuses... Ma réponse est toujours la même : niet pipi, ma jolie, tu coules à flots, tu fais ton scandale au pieu, tu arroses ton amantx comme un géranium. C'est ton droit et ça devient même ton obligation dès l'instant où tu reconnais te sentir mal quand ça arrive.

J'ai jamais su bien expliquer la technique pour y parvenir. Je suis meilleure pour raconter comment l'éviter, découvrant ainsi comment la majorité des femmes l'évitent sans s'en rendre compte. Je peux alors leur dire « merde, voilà ce que tu dois faire pour cesser de l'éviter », laisser jaillir et même propulser ton jet avec la force d'un cyclone.

---

19. [NDÉ] Sorte de néologisme utilisé par Diana pour désigner un pan du mouvement qui se dit féministe qu'elle semble profondément dénigrer ; vous jugerez par vous-même des contours de celui-ci.



Là, je m'en remets au travail de Chiara Schiavon à ce sujet parce que, sincèrement, j'ai toujours été plus préoccupée par le fait que quelque chose de totalement naturel pour moi (un orgasme par aspersion) arrive pas aux autres.

EXTRAIT

## « MI PLACER SE CORRE COMO PUÑALES<sup>20</sup> »

Chiara Schiavon

*Il est indéniable qu'un fluide muqueux afflue parfois dans les organes internes et le vagin durant le coït, mais cela arrive uniquement aux femmes lascives ou à celles qui mènent une vie luxurieuse.<sup>21</sup>*

*Le plaisir passe par l'image, voilà la grande mutation.<sup>22</sup>*

- Roland Barthes, 1980

L'action sexuelle continue d'être dangereuse, délinquante. Comme le disait Valérie Tasso : « Je crois qu'aujourd'hui, parler de sexe a cessé d'être tabou, le vrai tabou, c'est le sexe lui-même.<sup>23</sup> » Difficile de se retrouver à 30 ans et de découvrir le squirting sans s'interroger sur le fait que personne ne m'en ait parlé avant, ou pourquoi si peu de femmes savent le faire.

En cherchant des informations sur le squirting, je suis tombée sur une terre aride. Je vous joins ci-dessous les

20. [NDÉ] Diana reproduit ici l'intégralité de l'article de Chiara Schiavon.

21. *Op. cit.* p. 54.

22. Catalogue de l'exposition « Claude Cahun », Generalitat Valenciana et IVAM (Institut Valencià d'Art Moderne), Valence, 2001.

23. Valérie Tasso, *Antimanual del sexo*, Ediciones Temas de Hoy, S.A. (T.H.), 2008, p. 7.

quelques gouttes de savoir que j'ai collectées à ce sujet, non sans vous avouer combien elles me laissent perplexe.

Cet article a été écrit par Carmen Marquez (que je ne connais pas personnellement) le 11 septembre 2007, dans le blog Educa sexo, blog sobre educacion sexual<sup>24</sup> [Éduquer au sexe, blog au sujet de l'éducation sexuelle] :

Il existe, assurément, plusieurs théories à ce sujet mais il n'est pas encore possible d'affirmer avec certitude que l'humidité qui se développe dans le vagin de la femme après avoir atteint le climax peut être considérée ou non comme une éjaculation. Outre le fait qu'il existe peu de données sur la question, elles peuvent aussi être contradictoires. Après cette introduction, parlons alors de ce que nous savons : lorsque nous parlons d'éjaculation féminine, nous faisons référence à l'arrivée de liquide dans la zone vaginale durant les contractions provoquées par l'orgasme chez les femmes. Ce liquide provient des glandes de Skene, situées dans le vagin, près du lieu où l'on peut stimuler le point G. Lorsque la femme est excitée, ces glandes se remplissent de liquide et, comme au moment de l'orgasme, le bassin se contracte, pressant les différents organes de la zone (dont les glandes de Skene), cela entraîne le débordement et l'évacuation a posteriori de cette substance liquide et laiteuse. En général, elle sort en petites quantités, mais il peut arriver qu'il y en ait beaucoup car ces glandes ont une extraordinaire capacité à se vider et à se remplir en une fraction de secondes. Ainsi, par exemple, si l'orgasme se prolonge et que les contractions vaginales sont nombreuses, une quantité réellement conséquente peut être sécrétée. Les recherches actuelles cherchent à décou-

---

24. <[www.intimo.centromujer.es/sexo/eyaculacion-femenina-lo-que-si-sabemos-sobre-ella.html](http://www.intimo.centromujer.es/sexo/eyaculacion-femenina-lo-que-si-sabemos-sobre-ella.html)> ♀

virir si ce liquide expulsé est avant tout de l'urine, qui s'échappe par incontinence ou débilité des muscles qui la contrôlent, si c'est seulement la substance que sécrètent les glandes de Skene ou si c'est un mélange des deux. Un autre facteur à prendre en considération est que les glandes de Skene ne fonctionnent pas de la même façon chez toutes les femmes, des cas existent où la sécrétion ne se produit pas du tout.

On trouve une autre définition du squirting qui nous donne des informations supplémentaires dans l'article du quotidien *El Mundo* en ligne, signé par Josep Tomás le 2 avril 2008, dans la rubrique « Cama redonda »<sup>25</sup> [« Lit rond »] :

Les responsables de ces émissions expulsées par l'urètre sont les glandes urétrales, para-urétrales et de Skene, se trouvant dans la zone de la paroi antérieure du vagin, le fameux point G. Le liquide expulsé, bien qu'il contienne des résidus d'urée ou de créatine, n'est pas de l'urine, ses principales composantes étant le glucose, le fructose et le phosphate acide prostatique, également présents dans le sperme masculin. L'éjaculation se produit en règle générale durant l'orgasme, provoquée par les contractions du bassin l'accompagnant.

59

Après lecture de cet article qui clarifiait certains éléments, je me suis dit : « Allons chercher la définition du fantasmagorique point G ». Voilà ce que j'ai trouvé, à ma

---

25. <[www.elmundo.es/elmundo/2008/04/01/camaredonda/1207071483.html](http://www.elmundo.es/elmundo/2008/04/01/camaredonda/1207071483.html)>

plus grande stupéfaction<sup>26</sup>. Heureusement, Wikipédia<sup>27</sup> conseille de faire attention à cette définition car celle-ci manquerait de références scientifiques... Les commentaires entre crochets sont de moi<sup>28</sup> :

Le point de Gräfenberg, plus connu sous le nom de point G, appelé ainsi en l'honneur de l'homme qui l'a découvert<sup>29</sup>, le gynécologue allemand Ernst Gräfenberg, est une petite zone de la surface génitale des femmes, localisée derrière l'os pubien et autour de l'urètre. C'est similaire à, ou bien même une partie de, l'urètre spongieux où l'on retrouve les glandes de Skene. On dit que la stimulation du point G (à travers la paroi antérieure du vagin) favorise un orgasme plus vigoureux et satisfaisant et se trouve possiblement à l'origine de l'éjaculation féminine. Cette stimulation requiert une poussée opposée dans un certain sens à celle dont on a besoin pour obtenir l'excitation clitoridienne maximale avec le pénis [*la clarté de cette*

- 
26. Il faut souligner ici que Wikipédia est devenue l'une des premières sources du savoir universel, à laquelle presque tout le monde peut accéder et que, par conséquent, la quantité d'informations de merde qui s'y déverse est proportionnellement préjudiciable en rapport aux conneries qui y sont dites. Nombreux<sup>s</sup> sont ceux qui pensent qu'on trouve la « vérité » sur Wikipédia, mais il nous suffit de lire cet article que retranscrit Chiara pour nous rendre compte qu'en réalité la page ne fait que perpétuer le système rance binaire et hétérocentré. Impossible de parler de l'anatomie féminine sans parler aussi de la masculine. Sans parler du curieux petit détail de l'occurrence du mot « pénis » (5) et du mot « vagin » (4), dans un article sur la sexualité féminine !
27. Actuellement (en 2014), l'article a été modifié et amélioré. En 2010, il était réellement atroce : <[www.es.wikipedia.org/wiki/punto\\_G](http://www.es.wikipedia.org/wiki/punto_G)>
28. [NDÉ] Chiara, donc.
29. L'homme qui l'a découvert... ça sonne tellement colonial. Y a jamais eu de découvreur du bout de la bite, des couilles ni même de la prostate que je sache. Je hais que le corps de la femme soit traité comme une terre à conquérir, comme si personne y avait jamais mis les pieds auparavant, comme si personne avait su l'expliquer auparavant. La putain d'ignorance, c'est ça le laissez-passer de tous ces maudits découvreurs.

*phrase est formidable, j'essaie de faire un dessin pour piger... et sans pénis en plus, comment ça marche ?* De nombreux ouvrages sur le sexe conseillent aux couples incapables d'atteindre l'orgasme féminin de tenter la stimulation du point G comme technique sexuelle.

Un nombre croissant d'experts pense que la stimulation de cette zone provoque un orgasme « vers l'extérieur » et même une éjaculation féminine car le point G a évolué jusqu'à devenir un « point déclencheur » de l'accouchement [*c'est que les experts pensent encore que femme = mère, qu'est-ce qu'on y peut, il n'existe aucune possibilité de recherche du plaisir par la chatte au-delà de son destin reproducteur*]. La tête du fœtus presse ce point durant l'accouchement, ce qui semble déclencher la dernière phase de la poussée. Cela se traduit, durant la stimulation sexuelle normale, par une contraction plus significative du vagin.

Le point G peut être bien plus qu'un point discret [*discret ? Sérieux, c'est quoi ce bordel ?*] De fait, certains scientifiques comme Natalie Angier défendent qu'il s'agit d'un ensemble de nerfs profonds du clitoris qui passent à travers les tissus pour se connecter à la colonne vertébrale.

Le clitoris a de profondes racines et peut changer de taille et légèrement de position au fur et à mesure que les niveaux d'hormone changent dans les différentes étapes de la vie d'une femme [*ça je savais pas !*].

Un pénis courbé vers le haut a l'habileté naturelle d'exercer une pression majeure sur la paroi frontale du vagin. Si le pénis ne se courbe pas vers le haut, d'autres positions sexuelles peuvent alors être nécessaires. Par exemple, un homme possédant un pénis courbé vers le bas peut trouver la pénétration postérieure plus adéquate pour stimuler le point G étant

donné que la courbure fera pression sur la paroi frontale [*sans pénis, pas de point G ni de pénétration, ni d'orgasme, ni d'éjaculation féminine ni que dalle, et après il y en a toujours pour dire que la société n'est pas phallogcentrée...*].

La stimulation du point G grâce à l'utilisation d'un doigt ou de la langue est possible par pression combinée, en poussant le clitoris vers le bas tandis que la langue ou le doigt s'arquent vers le haut dans un mouvement d'appel. Le doigt ou la langue doivent se trouver entre 2,5 et 7,5 cm à l'intérieur du vagin pour obtenir un résultat [*notre rêve à toutes : une langue élastique de 15 cm, mais pourquoi pas, bien sûr !?*]. Cependant, chaque femme peut avoir besoin d'une stimulation différente.

On pense que la stimulation du point G est plus intense chez les femmes de plus de 30 ans, car un changement dans la structure des tissus à l'intérieur du vagin y permet un accès plus facile. Certaines femmes pensent pour cette raison qu'elles atteignent leur âge d'or sexuel à cet âge.

Point G masculin<sup>30</sup> : le terme point G est employé aussi pour la prostate. Cette glande, exclusivement masculine, est fréquemment stimulée durant les relations sexuelles homosexuelles [*clairement le sexe anal chez les hétéros, lorsque la femme pénètre l'homme, c'est illégal*]. La friction constante du pénis avec la prostate produit chez l'homme passif [*encore les catégories binaires de recevoir-passivité-soumission-faiblesse/donner-activité-dominance-pouvoir*] un intense orgasme

30. Dans l'article de Wikipédia sur la prostate, à aucun moment il est question des parties génitales féminines. D'où ma question : c'est quoi cette putain d'explication sur la prostate - qui a aucunement besoin d'être assimilée au point G au vu de l'abondance de connaissances à son sujet -, dans un article sur le point G ?

accompagné d'une éjaculation involontaire et de forts spasmes.

Après avoir lu tout ça, je préfère me baser sur mon expérience active et je vais essayer d'expliquer à ma façon ce que le squirting signifie pour moi. Le squirting c'est le fait de jaillir, une éjaculation féminine, mais c'est pas seulement ressentir un orgasme, c'est jaillir avec une expulsion de flux vaginal pouvant être plus ou moins spectaculaire, pour ne pas dire franchement scandaleuse ! Cet acte implique un changement de paradigme, une rupture dans l'éducation reçue par les biofemmes<sup>31</sup>. Il y a quelques mois encore, chaque fois que j'avais un orgasme, je contractais les muscles vaginaux pour me contenir, rien laisser sortir, pas trop déborder. C'était un acte instinctif, conséquence de la virulence de l'éducation répressive patriarcale hétérosexiste, où le plaisir de la femme existe uniquement en tant que récompense à la bravoure du biohomme capable de faire jouir, sans envisager la liberté et l'autonomie de la femme pour goûter au plaisir. Tel un miroir où l'homme ou læ partenaire (laissant aux couples homos le bénéfice du doute) voyaient leur pouvoir reflété. Et, bien sûr, ce pouvoir ne pouvait pas être rabaissé par un jaillissement plus spectaculaire que l'éjaculation masculine.

Le squirting implique au contraire une inversion de l'action des muscles vaginaux, pousser et surtout pas contenir. L'onde propagatrice qui en résulte arrache tout sur

---

31. Concept qui désigne le corps de la femme née pour reproduire la norme séculaire qui fait de ce même corps un corps binaire avec un vagin (le clitoris est encore illégal, sans parler de l'anüs), en miroir du corps du biohomme avec bite (dont l'anüs est aussi hors-la-loi). La biofemme est éduquée à la soumission non consentie et habituée à ne surtout pas désirer le pouvoir, à ne pas pouvoir l'atteindre. Son destin : la reproduction. Idée largement développée par Paul B. Preciado dans son livre *Testo Yonqui*, Espasa, Madrid, 2007 ; traduction française de l'auteur, publiée en français sous le titre *Testo junkie : Sexe, drogue et biopolitiques*, éditions Grasset et Fasquelle, Paris, 2008.

son passage, charriant des millénaires de soumission non consentie. C'est une poussée vers l'extérieur tout aussi visible que l'explosion phallique.

C'est une sensation de liberté parfois cosmique, c'est la conscience de son propre plaisir occupant l'espace, se propageant et s'exprimant dans toute sa puissance.

Avec toute l'ingénuité d'un chiot faisant ses premiers pas, je me suis sentie très stupide de ne pas avoir découvert ça plus tôt, mon corps m'était étranger. Et une pensée revenait : combien d'années sans connaître les limites de mon corps, combien d'années sans profiter pleinement de mon plaisir ?

Mon passé hétérosexuel s'est alors recomposé comme un puzzle et le retour de bâton de l'ignorance m'a clouée sur place. Avant toute chose, je crois profondément qu'on reçoit une éducation moraliste, qui nous apprend à oublier notre corporalité, mais aussi catholique, qui n'accorde de validité qu'au plaisir dans sa dimension reproductrice, elle-même associée à la culpabilité et à la rédemption, nous empêchant d'éprouver le plaisir comme une jouissance, une recherche. Par ailleurs, en tant que plaisir, la douleur est un privilège des pénitentxs et il faut pour ça être inscrit à un ordre.

Cette éducation engendre une ignorance hallucinante concernant les plaisirs du corps. Pour commencer, je me souviens qu'il y a à peine quelques décennies encore, les femmes n'avaient pas de clitoris mais un truc insignifiant entre les jambes. Insignifiant tant que c'était pas assez grand pour prétendre entrer en compétition avec le pouvoir de phallus-le-grand-frère-tout-puissant.

Il y a aussi l'anus, ce no man's land menaçant la virilité du biohomme en faisant peser l'ombre de l'homosexualité et menaçant la féminité de la biofemme sur laquelle plane la honte de la promiscuité avec la pute. Quant à la



recherche de nouvelles sources de plaisir, périphériques, éloignées des centres de la sexualité reproductive... inutile.

La sexualité est toujours cantonnée à la sphère du privé, mais l'éjaculation du biohomme possède, elle, un caractère public : sortir de soi-même, occuper l'espace, laisser une trace, tout le contraire du plaisir transparent de la biofemme. Mensonge !

Depuis ma position, celle d'une minorité de biofemmes qui choisissent de faire de leurs pratiques sexuelles et sentimentales une recherche de liberté, je me retrouve à 30 ans enragée par la conscience de ce contrôle quotidien de nos pratiques sexuelles.

Mais par chance on découvre tous les jours de nouveaux orifices depuis lesquels dynamiter peu à peu les peurs et cette construction tentaculaire. Le squirting est un acte politique contre la répression de l'expression libre du plaisir, et pas seulement du plaisir mais de toutes les formes d'excès interdites aux biofemmes et à tout le monde dans un système qui nous veut toustes implosifés. Le squirting est un acte politique contre la peur d'exploser, contre la peur de vivre pleinement l'intensité de la vie. Le sexe-acti

tion comme stratégie de dépassement de la peur de mourir. Si avant j'avais une chatte, maintenant j'ai une fusée qui balance des étincelles quand je jaillis !

EXTRAIT

Qu'est-ce qu'ils ont tous, putain ? Pourquoi ils nous emmerdent autant, pourquoi ils s'approprient nos corps pour les rendre serviles, dociles, malléables ? C'est très simple : parce qu'on leur fout la frousse. Femmes qui ont la trique, qui pénètrent, gicleuses, baiseuses, cochonnes, lascives, oui, lascives, obscènes, aux cons assassins, anti-hystériques victorienne (celles qu'on ne pouvait guérir qu'avec une branlette), corps qui se révèlent forts et monstrueux.

Ces fils de putes s'imaginent que cet endroit d'où sont sorties leurs stupides petites têtes lorsque leur maman les a mis au monde est inoffensif, une douce cavité domptable, qui leur appartient. Ben non, basta ! J'adorerais voir tous ceux qui se croient supérieurs parce qu'ils ont une bite se retrouver à devoir chier un melon de trois kilos sans broncher et sans verser une larme. Bon, c'est peut-être pour ça que je kiffe autant les *lederones* (plus en tant que métaphores qu'en tant qu'acteurs politiques) : ce sont des magiciens de l'accouchement inversé, des contorsionnistes anaux, des jongleurs de la prostate, des héros de la perturbation. Ils rentrent pas dans la catégorie que la société qualifie de « pédales », leur masculinité cultivée et fétichiste de soi étant à la fois leur signe d'identité et leur camouflage. Ce pourrait aussi bien être le maçon en sueur chargeant des briques, le gazier, le bûcheron, le médecin de garde à la barbe toujours si bien taillée, le boucher ; des messieurs dont on retient uniquement, lorsqu'ils ne passent pas tout simplement inaperçus, le perfectionnement de leur capacité à performer le mâle humain.

La théorie (généralisée dans ce monde de machos-hétéros-ignorants), selon laquelle les homos sont des hommes à la masculinité atrophiée ayant perdu leur virilité, se brise en mille morceaux avec les *lederones* (et avec les bears<sup>32</sup> d'une certaine manière). Et non seulement ils la brisent, mais ils la contredisent d'une façon étonnamment naturelle.

Ça m'a toujours semblé vraiment curieux qu'un homme ne soit considéré comme tel – et d'autant plus dans la culture du macho ibérique/méditerranéen – qu'en fonc-

---

32. La culture *bear*, littéralement « ours », est celle d'une communauté spécifique à l'intérieur de la culture gay, une sorte de branche de celle-ci. Elle se caractérise par la revendication d'autres corporalités, celles d'hommes velus, grands, gros, en opposition à la fièvre du culte du corps dans le milieu gay mainstream, qu'ils considèrent comme frivole et apolitique.

tion d'où il fourre sa bite ; qu'il ne se réalise pleinement qu'à travers une chatte, une femelle, et que les hommes qui n'aiment pas s'ébattre avec les femmes soient immédiatement relégués au rang de mâle inférieur. J'ai jamais bien compris, et personne me l'a jamais expliqué clairement, pourquoi « l'authenticité » ou la « pureté » d'un genre doit dépendre de l'autre genre.

Cette idée-là de complémentarité, ça colle pas. Il est évident que les alliances entre êtres humains peuvent être absolument monogénées et fonctionner comme des machines parfaitement huilées (les armées ou les couvents, par exemple). Ça m'a jamais semblé très pertinent non plus de tout imputer au blabla reproductif, un homme allant à la guerre pour s'entretuer avec un autre a pas grand-chose de productif, et malgré tout, l'image du guerrier est universellement associée à la virilité absolue. Le mâle qui joue avec sa vie pour des conneries de guerre ou d'affrontement met constamment la reproduction de l'espèce en péril. Mais il perd pas pour autant sa condition de mâle. Au contraire même, il la renforce. Ce serait formidable que quelqu'un puisse expliquer de manière logique pourquoi le genre de la personne avec laquelle on a des relations sexuelles joue un rôle si déterminant dans la validation de notre propre genre.

C'est pour ça que lorsqu'un gros bout d'homme, grand, fort et poilu s'envoie un homme aussi mâle que lui, ça produit des interférences aussi terribles au sein du système hétéronormatif. La simple existence des *lederones* est déconcertante, brutale et transgressive en soi mais si on analyse par ailleurs leurs pratiques sexuelles, c'est carrément une bombe qui se présente à nous. Et je fais référence plus précisément à leurs pratiques anales, les seules ayant pour moi un intérêt politique.

Le fisting<sup>33</sup> anal est une pratique extrême, aucun doute là-dessus. Les précautions à prendre pour la réaliser en témoignent (et les conséquences qui en découlent si ces précautions ne sont pas prises au sérieux). Mais c'est surtout une pratique extrême si l'on considère pleinement son caractère terrifiant et terroriste. Pour moi, elle file la métaphore parfaite de l'insurrection sexuelle, du terrorisme du plaisir. L'anus est un orifice aveugle, abject, comme le dit si bien Paul B. Preciado dans son merveilleux « Terreur anale », épilogue de l'ouvrage de Guy Hocquenghem, *Le Désir homosexuel* : « Les Saints-Pères, craignant que le corps naissant connaisse le plaisir de ne-pas-être-homme, de ne-pas-être-humain [...], prirent tout ce qu'ils avaient à portée de main [...] et mirent en place une technique pour ôter à l'anus toute fonction qui ne fut pas excrémentielle. Après maintes réflexions, ils trouvèrent une méthode propre pour mener la castration de l'anus à terme : mettre un dollar dans le cul de l'enfant, alors qu'ils s'exclamaient : "Ferme l'anus et tu seras propriétaire, tu auras une femme, des enfants, des objets, une patrie. Tu seras, à partir de maintenant, le maître de ton identité." Ainsi naquirent les hommes hétérosexuels à la fin du XIXe siècle : des corps castrés d'anus. Même s'ils se présentent comme des chefs ou des vainqueurs, ils sont, en réalité, des corps blessés et maltraités.<sup>34</sup> »

Le fisting pratiqué entre hommes dépasse non seulement la barrière de la supposée perte de virilité impliquant qu'un homme doit ouvrir ses jambes pour être pénétré, mais il provoque par ailleurs un cataclysme bien supérieur

---

33. [NDÉ] Le mot *fisting* dérive du mot anglais *fist* qui signifie « poing ». Diana propose une traduction littérale en castillan, *puñear*, verbe dériver à partir du nom *puño*, « poing ».

34. « Terreur anale », Paul B. Preciado, épilogue du livre de Guy Hocquenghem, *Le Désir homosexuel*, Fayard, Paris, 2000 [1972], p. 182.

en désintégrant un cliché, en fistant la structure castratrice.

Les *lederones* savent parfaitement que la pénétrabilité n'a rien à voir avec le fait d'être des hommes ou pas. Ils n'ont pas besoin que ces Saints-Pères viennent leur apprendre qui a le pouvoir : ce sont eux qui le détiennent, eux et leurs trous du cul sans fond, y a pas de doute là-dessus.

Je connais des mecs qui ont renoncé au merveilleux plaisir de chier pour lui préférer la pratique récurrente du fisting. On peut en déduire que ça doit être bien plus agréable que de s'asseoir sur la cuvette des chiottes, journal en main, et laisser sortir la merde. Ils portent une poche accrochée à la jambe, elle-même connectée à une sonde traversant le gros intestin par un flan, pour recueillir la merde qui se dépose peu à peu dans la poche. Les muscles de leurs anus sont détendus et leurs intestins retiennent plus rien, ils les ont transformés en instruments de plaisir. Oui, la grande majorité des pratiquants de fisting que je connais continuent de chier par là où le fait le reste du monde, mais je sais aussi de source sûre que renoncer à chier en échange du fisting, ça existe. Ce sont les gars d'Eagle<sup>35</sup> qui me l'ont raconté, un local à Madrid, au cœur de Chueca, où des hommes (et quelques femmes) avaient

---

35. Eagle était (malheureusement, le local a fermé en 2010 pour finalement réouvrir mais avec un autre délire) une espèce de virus dans le système. Situé dans le ghetto LGBTQIA+ du quartier Chueca de Madrid, il n'avait pas succombé à la tentation de l'argent rose : une bière coûtait le même prix que dans n'importe quel autre bar. Il y avait une réelle différence avec les autres lieux du coin : la musique qui y passait était bonne, l'entrée interdite aux gens qui étaient pas du milieu (en principe, l'entrée était interdite aux femmes, mais ils pouvaient pas résister face à une chienne armée et portant un harnais) et leur attitude a toujours été, en général, plus authentique que celle des pédales ou des gouines qui sortent uniquement pour se la racler. C'était aussi le seul endroit où on pouvait baiser (ou du moins où nous, les meufs, on pouvait le faire). C'était vraiment un bar de potes, pas un repère de hyènes où seule la frivolité est la reine de la fête.

leur repaire pour pratiquer le BDSM. Ils ont de la chance, eux, des médecins ont pris la peine d'inventer des solutions pour mener à bien leurs excentricités, se penchant sur les conséquences de cette pratique extrême, mettant leurs connaissances et leurs recherches au service de la sexualité de ces hommes qui la pratiquent.

J'ai encore de sérieux doutes quant à la conscience réelle de leur transgression (qui va bien au-delà du fait qu'ils soient pédés) car j'ai parfois l'impression, en causant avec eux et en observant leur vie, que la seule chose qui les préoccupe, c'est d'avoir au moins un jour libre par semaine pour aller se mettre un poing dans le cul dans la darkroom de service. Ce doute, cela dit, n'enlève rien au fait que leurs actes donnent à penser à la masculinité ou aux limites du corps. Finalement, ils ont pas vraiment de quoi s'inquiéter : la société les juge pas a priori et en plus ils ont une assistance médicale spécialisée à leur disposition. Pour nous les meufs, c'est une autre histoire, le vide informatif absolu, comme d'hab.

70

La dernière fois que je suis allée chez ma gynéco (privée), j'étais trop bonne poire de croire qu'elle saurait ce qu'était le fisting. Elle est au courant que mes pratiques sexuelles évoluent depuis longtemps dans les milieux féminins et j'essayais donc de lui expliquer que parfois, au lieu de me contenter d'un ou deux doigts, ce que j'aime, c'est qu'on me mette la main entière. Elle s'est alarmée et n'a pas su me dire très exactement les conséquences médicales qu'une telle pratique pouvait entraîner. Elle m'a seulement dit, par pure déduction, que la vessie devait en être affectée et que certaines femmes souffraient de sérieuses cystites après l'accouchement.

C'est là où je voulais en venir avec elle, mais elle m'a pas beaucoup aidée, elle m'a juste donné une piste imprécise. C'est en pratiquant le fisting vaginal que j'en suis arrivée à la conclusion que ça peut causer une cystite (que

celles d'entre nous qui en ont souffert les conséquences ont décidé de rebaptiser « fystite »). Je suis pas gynéco, mes conclusions sont loin d'être scientifiques, mais face à l'évidence du constat que personne s'est jusque-là dérangé pour mener des recherches (et croyez-moi que j'ai cherché), vaut mieux lire ce qui suit que rien du tout.

Élémentaire et très important : avoir la vessie vide pour recevoir un poing. Si c'est pas le cas, la pression du poing sur la vessie fait sortir l'urine, et pire que tout, elle peut la faire entrer à nouveau à cause de la pression et du mouvement de la main. Et quand elle rentre de nouveau c'est plus uniquement de l'urine, c'est de l'urine mélangée à des fluides vaginaux, de la cyprine, des milliers d'agents externes entraînant quasi irrémédiablement une infection urinaire (ou rénale dans le pire des cas). Il est essentiel de porter des gants en vinyle ou de bien se laver les mains (avec les ongles courts évidemment) avant de s'introduire dans n'importe quelle chatte. D'utiliser un bon lubrifiant (ceux à base d'eau sont les moins agressifs, l'huile d'olive c'est pas mal non plus). Et bon, de la patience, élément clé. Je dis toujours que de là où sort une tête, un poing entre, mais les conditions de dilatation lors d'un accouchement ne sont pas les mêmes qu'au cours d'une partie de cul. Accoucher est un acte agressif pour le vagin, le corps sécrète des substances facilitant la dilatation. Toute main n'entre donc pas dans toute chatte sans l'agresser. Si ça rentre pas, ça rentre pas. La douleur n'est pas inévitable et il faut jamais perdre la connexion avec le langage du corps, ça instaure une pratique plus sûre. Souvent, la douleur sert à sauver nos culs (ou nos schnecks), et là c'est pas une exception.

Le plus intéressant concernant le fisting vaginal (lesbien, pour être plus précise), c'est qu'il révèle quelque chose de capital : la réplique macho typique qui nous exaspère tant, « Celles-là, c'est d'un bon coup de bite dont elles

ont besoin », que la grande majorité des hommes hétéros crachent quand ils font référence aux lesbiennes (trop frustrés car elles ont besoin ni d'eux ni de leurs bites), s'annule avec cette pratique. Un coup de bite ? J'ai encore jamais eu la chance d'en rencontrer une au diamètre supérieur à celui d'un poing. Et quant à la longueur... mieux vaut qu'on n'en parle pas, hein ?

Nos poings éternellement bandants viennent terrasser une fois pour toutes cette idée absurde (bon, y a parfois un peu de vrai, maudites soient les moules fermées des gouines-féministoïdes) selon laquelle entre deux femmes, il ne peut y avoir aucun élément pénétrant. Et, cerise sur le gâteau, c'est pas une prothèse, c'est fait de chair, d'os et de muscle. Ça nous rend complètement autosuffisantes et bien plus que ça d'ailleurs : l'orgasme qui s'expérimente avec un fisting dépasse de loin ceux qui peuvent être provoqués par quoi que ce soit d'autre. Il surgit du centre du corps, explose à l'intérieur comme une galaxie, tu vois vraiment les étoiles, toutes les foutues constellations défilent devant tes yeux.

72

Voilà pourquoi j'élève un autel sacré à la Vierge du Poing, la nôtre, que les mesquineries humaines ne peuvent atteindre et qui veille sur la glotonnerie de nos orifices insatiables, inconformistes et sans gênes.

Dans le porno, le fisting anal gay est on ne peut plus représenté<sup>36</sup>. Oublions jamais que ces messieurs (même pédés) n'ont pas à renoncer au pouvoir pour être subversifs. De fait, ils ont même pas besoin de se battre pour lui (du moins dans l'industrie pornographique) : on le leur a offert au moment même où ils sont nés, lorsque le médecin a dit « c'est un garçon ».

---

36. N'importe quelle production de Dark Alley ou de PigProd peut en rendre compte. Plus d'informations sur <[www.vod.darkalley.com](http://www.vod.darkalley.com)> 📄 et <[www.pig-prod.com](http://www.pig-prod.com)>



Avec le fisting vaginal, tout comme avec l'éjaculation féminine, une chose terrible se produit : la pornographie se convertit habituellement en parodie, en un petit numéro de cirque. Je sais pas combien d'hommes (ou de femmes) se masturbent avec des vidéos de fistings vaginaux. Je jurerais que c'est (que nous sommes) une minorité. De fait, sur les sites Xtube, Pornotube ou Redtube, ces scénarios sont relégués aux sections *crazy & wild*, *bizarre* ou *extrême*. La majorité des branleurs préfèrent surtout pas voir leurs petits jets de sperme menacés par des geysers spectaculaires ou par le poing d'une demoiselle faisant de l'ombre à leur indispensable verge.

C'est pour ça que dans mes performances je m'ouvre comme une chienne affamée pour accueillir une main (jamais innocente) dans ma chatte. Une main qui, comme dans un tour de magie de lapin sortant d'un chapeau, me fiste pour extraire de moi un poème et me faire jouir plus tard à flots, comme l'eau qui coule dans les rivières, à torrents.

En ayant simplement en tête l'acceptation de la répression sexuelle comme conséquence directe de la peur de l'inconnu, on peut en comprendre les racines. Évidemment, c'est une répression dont ceux qui nous veulent ni libres ni autonomes tirent bénéfice. Pourtant, les personnes intelligentes qui passent leur vie à se réprimer ne le font pas par manque de conscience de cette répression, mais bien parce qu'elles ont peur de perdre les privilèges et les compensations mises très habilement en place par le système, à disposition de ceux qui se soumettent, s'automutilent. C'est un jeu de récompenses et de punitions très très simple, quasi à l'image d'un dressage canin : si tu fais ce qu'on t'ordonne t'auras une récompense. Si c'était pas le cas, ça vaudrait pas la peine de sacrifier quelque chose de si important. Si tu fais pas ce qui est « attendu », tu te retrouves face à tout un système de punitions qui a

été inventé pour toi. Donc, si tu veux être libre, tiens-toi prêt. Quel est donc le prix de la liberté sexuelle ? Combien ça vaut d'avoir un orgasme ou de jamais en avoir ? Sincèrement, moi (qui suis en vente dans beaucoup de domaines), jamais je vendrais une chose aussi précieuse, qui affecte autant ma santé et mon bonheur.

Évidemment, pas besoin de passer sa vie à se mettre des poings dans le cul ou dans la choune, de jaillir à flots et d'organiser des partouzes tous les jours pour se libérer de la répression sexuelle. Il suffit d'avoir conscience de la possibilité de pouvoir faire ce qu'on veut de nos corps sans pour autant être considérés comme malades ou délinquants. Il y a des pratiques qui peuvent nous plaire et d'autres pas, mais il est important de connaître toutes les facettes du sexe pour savoir réellement ce qui nous plaît, afin d'oser la découverte.

74 En résumé : de la peur à la rage, de la rage à l'action. Ne vous laissez pas parquer, restez pas dans la peur et la rage. Action. Ou comme dirait le poète Mario Benedetti : « Ne glisse pas l'exultation, n'aime pas avec manque d'entrain, ne reste pas immobile au bord du chemin.<sup>37</sup> »

***Et laissez personne venir vous sauver,  
y a rien à craindre.***

---

37. Extrait du poème « No te salves », dans *Poemas de otros*, Visor, Madrid, 2020 [1974], p. 52.

# UNE AUTRE FORME DE TERRORISME : LA LUTTE CONTRE LA CENSURE DU « SEXUEL »

*Quand un homme t'empêche de vivre,  
le tuer est un acte d'autodéfense.<sup>38</sup>*

- Leopoldo María Panero

Lorsque, le 17 novembre 2007, j'ai enfin décidé d'étendre mes tentacules dans le cyberspace, le premier post de mon blog<sup>39</sup> disait ceci :

Y a-t-il fusion plus belle que celle des mots « porno » et « terrorisme » ? L'érotisme de la terreur, terrain méconnu qui s'ouvre comme un cadavre prêt à l'autopsie. De la même façon que les funérailles me font rire, l'image d'un beau cadavre me fait parfois mouiller. La première sensation, c'est que surmonter la honte d'une telle situation, surmonter cette humiliation sociale imposée lorsque quelque chose de politiquement incorrect nous séduit, est impossible. Mais ça se surmonte, oh oui, ça se surmonte avec la première branlette, avec le premier acte de culte à la terreur. C'est la seule façon d'y arriver, en se laissant séduire, en devenant sa tendre amie.

75

Le sous-titre du blog, une de mes meilleures consignes (la seule, en fait) : « Pour le droit à me chauffer avec ce qui me

---

38. [NDÉ] Référence inconnue.

39. <[www.pornoterrorismo.blogspot.com](http://www.pornoterrorismo.blogspot.com)> ; il est toujours en ligne parce que j'y suis particulièrement attachée, même si j'ai dû arrêter de l'alimenter à cause des restrictions et de la censure et héberger ensuite mon site ici <[www.pornoterrorismo.com](http://www.pornoterrorismo.com)> ☹ où je continue à pouvoir publier sans trop de problèmes depuis 2007.

plaît. » C'est comme ça qu'a commencé l'expression de ma rage, de mes désirs et la propagation de mes délires sans que personne vienne me donner de leçons et de la façon la plus commode que j'ai trouvée. Pur exhibitionnisme, voilà.

Dans un premier temps, j'étais loin de penser que ça pouvait être illégal ou suffisamment subversif pour m'attirer des ennuis. Je vivais alors à Tucson, en Arizona, en plein désert de Sonora, où tout paraît s'écouler dans la monotonie de l'horizon, la paix de la solitude et les couchers de soleil multicolores. Rien ne laissait présager qu'au beau milieu de cet environnement, je pouvais être en train de faire quelque chose qui importait au monde extérieur ou qui inquiétait le gouvernement. Je me trompais. Aux États-Unis et sans doute ailleurs, quand quelqu'un crée un site ou un blog avec les mots « porno » et « terrorisme », un clignotant rouge s'allume quelque part dans un bureau de police, du FBI ou allez savoir où. Et moi, donc, avec mon porno et mon terrorisme j'avais le ticket gagnant pour qu'on prenne la peine de savoir qui était derrière tout ça, c'était la moindre des choses. Au bout de deux semaines, une voiture aux vitres teintées s'est mise à stationner devant la maison, durant trois ou quatre jours. Parfois elle était plus là, mais elle finissait toujours par revenir. J'étais souvent seule à la maison car Amie, la personne avec qui je partageais ma vie à ce moment-là, faisait beaucoup d'heures. J'ai commencé à avoir peur, même d'ouvrir les rideaux ou de m'asseoir sous le porche et qu'ils prennent alors conscience que je savais qu'ils étaient là. J'imagine qu'ils ont levé le camp quand ils ont vu que le seul truc explosif chez nous c'étaient nos parties de baise.

La peur provoquée par cette bande de fous se payant le luxe de m'emmerder m'a servi, surtout, à me rendre compte du pouvoir de ce que j'avais entre les mains, ces mains qui, discrètement, devant un clavier au milieu de nulle part, pouvaient vraiment leur casser les couilles.

Alors j'ai mis ces mains à l'œuvre avec encore plus de ferveur. J'avais avant tout ouvert ce blog par instinct exhibitionniste et je me suis rapidement mise à penser qu'un lieu sur la toile où on pourrait parler cul sans tabous serait vraiment pas de trop.

Comme c'était à prévoir, je me suis très vite heurtée à la censure. J'ai dû quitter Blogger parce qu'on me laissait pas poster un certain nombre de choses et je craignais qu'à tout moment on supprime le blog sans prévenir, comme ça m'est arrivé avec trois MySpace, quatre Facebook, une chaîne Dailymotion et quatre chaînes YouTube. Sur MySpace, la première fois, c'était pour avoir posté une photo où on voyait mes seins. J'étais super vénère parce qu'il y avait des milliers de photos de mecs les seins à l'air et personne s'en plaignait.

Sur YouTube, c'était pour avoir mis en ligne les vidéos de mes performances. À cette occasion, plus que de la rogne, c'était l'incompréhension et l'indignation qui dominaient. Comment expliquer qu'on puisse mettre en ligne des vidéos de massacres, de décapitations, d'accidents, de bizutages, de bastons, etc., et que les miennes soient interdites ? Attention, je suis pas en train de dire que je trouve ça mal qu'il y ait des atrocités sur YouTube, jamais ça me viendrait à l'idée de censurer le « droit de voir » de quiconque.

Des choses arrivent dans ce bas monde, des gens les filment et d'autres les balancent sur internet. Après, d'autres décident de les regarder ou pas. Pas besoin qu'on vienne nous dire ce qu'on peut ou pas regarder, pas besoin d'être protégés de quoi que ce soit. La protection sélective m'emmerde grave. On censure soi-disant des vidéos sur YouTube (et ailleurs) pour protéger la sensibilité des personnes, leur innocence, je sais pas quoi, des conneries de ce style. Lorsque YouTube censure, c'est parce que quelqu'unx a signalé le contenu de la vidéo comme étant

« inapproprié ». Ensuite, quelqu'unx en interne décide de la supprimer ou pas. Ok ben, selon ces critères, il est plus inadéquat de voir une femme nue réciter un poème ou présenter son livre torse nu<sup>40</sup> que de voir un collégien se prendre une raclée. Bien pire de voir une femme se faire mettre le poing d'une autre dans la chatte qu'une décapitation, une autopsie ou un lynchage public. La pendaison de Saddam Hussein est sur YouTube depuis début 2007. Ma vidéo de « Transfrontera », où je ne fais que réciter un poème à poil, est restée à peine le temps de deux JT, soit une journée.

Juste histoire de voir ce que ça faisait, j'ai à mon tour signalé une vidéo. C'était un discours d'Hitler sous-titré en anglais par un collectif allemand se déclarant ouvertement néonazi. Pure xénophobie, comme on peut l'imaginer, une incitation à la violence et à dénoncer son voisin juif, à le donner aux SS. On m'a répondu genre trois semaines plus tard que c'était un document historique et qu'il allait donc rester sur le web. Déclarée vaincue. J'ai alors cherché d'autres endroits pour mettre en ligne mes performances et j'en ai dégotté un où on considérait ce que je fais comme de la « création artistique ». Pendant un temps, j'étais peinarde, jusqu'au jour où un visiteur du blog m'a averti qu'il pouvait plus voir mes vidéos, qu'elles semblaient avoir été retirées. En effet, 20 gigaoctets et cinq heures de vidéos avaient cessé d'exister. Quelle conne, j'ai pas su plus tôt que les chaînes de Dailymotion pouvaient aussi être privées, ce qui limite pas mal la possibilité de se faire dénoncer pour contenu inapproprié. J'ai alors remis en ligne toutes mes vidéos mais en prenant plus de précautions, et elles y sont restées un an de plus jusqu'à

78

---

40. La captation de la vidéo de la première présentation du livre que tu tiens entre les mains a eu lieu en mars 2011 à la Biblioteca de Mujeres de Iruña (IPES). Elle avait été mise en ligne par la maison d'édition Txalaparta sur YouTube. En 24 heures, elle y était plus.

ce que la même catastrophe se produise. Finalement, je me suis résolue à payer un abonnement annuel à Vimeo, et je garde toutes mes vidéos en privé.

J'ai déménagé le blog de Blogger vers un domaine wordpress où je fais littéralement ce que je veux. Dès le début, je me suis passée d'avertissements sur le contenu (Blogger oblige à le faire) et, bien sûr, rien du style « si t'as moins de 18 ans, interdiction d'entrer », ça aurait été aller à l'encontre de mes principes. Le nom est assez explicite quant à ce qu'on peut trouver sur mon site, ça dit assez précisément que c'est pas du contenu pour enfants. Chacun sa lutte : la leur, celle de nous « protéger » ; la mienne, pour le droit de voir. C'est pour ça qu'on s'entend pas bien, nos luttes sont antagoniques.

La question de la censure m'a toujours énormément intéressée, d'autant plus que j'en ai subi les effets dans ma chair, dans mes propres octets depuis longtemps. Ça m'a toujours paru injuste, surtout lorsqu'il s'agit de celle dont j'ai particulièrement souffert, la censure sexuelle. La première fois qu'on m'a jetée de Facebook c'était parce qu'une amie (c'était même pas moi !) avait posté une photo de nous où elle m'avait taguée, sur laquelle elle me fistait. La deuxième fois pour le même motif, et encore, cette fois-là j'ai même pas eu le temps de voir la photo. Elle devait être bien crade et bien offensive vu la censure express. Même processus pour toutes celles qui ont suivi.

Je sais que j'ai pas le profil de la terroriste « type », mais je sais également que la plupart des choses que je fais sont dénonçables car les lois sont pas faites pour que des gens comme moi s'expriment, et encore moins pour qu'on lutte contre le système. Ces lois sont très bien ficelées et si on approfondit on pourrait affirmer que je commets un délit tous les jours de ma vie, ce qui m'excite grave et me rend profondément fière de moi. En vérité, c'est pas si dur

d'être une délinquante, presque tout ce qui me plaît est interdit ou encadré.

En quoi peut-on qualifier ce que je fais de terroriste ? Je me suis souvent posé la question. Au bout du compte, je crois que toute personne catégorisée par la société comme monstrueuse, dangereuse ou gênante peut être taxée de terroriste. Et si le sexe ou le genre s'invitent à la fête, les raisons en deviennent majeures, vu que c'est des concepts (lorsqu'ils échappent aux limites établies) qui font trembler la structure du système plus facilement que d'autres. L'étymologie du mot « terreur » est une onomatopée, « trrrr », représentation phonétique d'un tremblement. D'une certaine façon, « trembleuse » serait équivalent à terroriste. Je suis persuadée que nombreuses seraient celles qui se mettraient à trembler si ma vision du monde devenait réalité, ils vivraient terrorisés, comme je le suis dans leur monde. Et j'affirme tout ça en sachant pertinemment que si je m'en tiens à la signification du mot, les pères du terrorisme, c'est eux.

80

Il y a de toute évidence des différences abyssales entre mon terrorisme et le leur. La nuance de la violence qui en découle est l'élément qui met le mieux à jour ces différences. Un acte pornoterroriste peut être violent, je vais pas le nier. C'est même un acte qui peut l'être particulièrement mais pas parce qu'il comporte de la violence dans l'absolu (ce qui peut aussi arriver), mais bien parce que la situation peut sembler être plus ou moins violente en fonction du niveau de lavage de cerveau et de l'appréhension de la personne assistant à cette performance. J'adore la violence générée lorsque le facteur la causant se trouve pas à l'extérieur mais à l'intérieur de l'individu. C'est pas une attaque frontale, le message passe par le cerveau et l'attaque vient du processus mis en place par celui-ci pour comprendre, répudier ou ignorer.



C'est pas la violence telle qu'on l'entend habituellement, elle découle pas de la peur de mourir, d'être blessé ou de subir des dégâts matériels. Une « bombe » pornoterroriste sera toujours une métaphore, laissant l'espace intact après son explosion. On pourrait dire que c'est plutôt une explosion intérieure, mentale, organique peut-être. Elle peut faire mal car elle est offensive, car elle dit des choses qu'on veut pas entendre et en montre d'autres qu'on veut pas voir, des choses qui devraient être interdites (parfois c'est le cas), bâillonnées, enchaînées, qu'on voudrait seulement tolérer dans les asiles, les prisons ou les « lieux de perdition ». Le pornoterrorisme produit un effet de décontextualisation désagréable pouvant être terriblement violent.

Une autre différence considérable c'est que le pornoterrorisme est un terrorisme de contre-attaque. Il se peut qu'il en soit de même pour tous les terrorismes, même si on s'obstine à appeler démocratie ce qui permet au système de nous terroriser. Aucune différence pour moi. Le pornoterrorisme naît en réaction à un système qui s'in-  
81  
filtre entre nos jambes pour installer des dispositifs de contrôle dans nos sexes ; c'est un terrorisme qui naît d'un besoin d'autodéfense, comme une façon de pas rester les bras croisés face à l'injustice. Certes, je fais pas dans le subtil, le discret ni même dans le respect. C'est assez trash en fait, je sais. Mais je suis une chienne trop enragée pour faire les choses autrement. Si on m'avait pas autant cassé les ovaires, je me serais peut-être contentée d'écrire des poèmes d'amour. J'ai jamais fait confiance aux « bonnes manières ».

Le pornoterrorisme aspire à la destruction de l'ennemi, ce qui le rapproche du terrorisme. À cette différence près : la destruction provoquée par le pornoterrorisme se veut constructive (elle devrait l'être), c'est pas de la pure revanche ou juste l'envie de faire chier, mais bien une volonté de changer les choses en tranchant dans le vif, bru-

talement. La diplomatie, la démocratie, la *bu(r)rocracia*<sup>41</sup>, ça sert à rien si on cherche à changer les choses, quand les gens en colère après tant de foutage de gueule et de répression se soulèvent et décident que ça peut plus continuer comme ça. Trop d'années sous le joug, ras-le-bol.

Beaucoup de gens ont perdu la vie au cours de l'histoire, pour s'être laissés aller aux impulsions de leurs entre-jambes, pour avoir exercé leur liberté sexuelle de choisir et d'agir. Je veux même pas imaginer le nombre de personnes assassinées par l'Inquisition, accusées de sodomie et d'utiliser le sexe à l'encontre des « lois naturelles établies par Dieu ». Et sans remonter trop loin dans le temps, juste avoir en tête tous ces endroits où des personnes innocentes croupissent en prison ou sont tabassées et torturées en public jusqu'à la mort pour le simple fait de faire l'amour avec qui ils veulent.

C'est avant tout parce que je pense à ces personnes qui en chient bien plus que nous que j'aspire à la destruction.

82 Après tant d'années à observer le monde et à souffrir ses outrances, j'en arrive à cette conclusion : beaucoup de gens naissent sans âme. Je sais, en disant ça je me contredis, mais les terroristes, c'est eux. Ou plutôt, c'est eux qui ont commencé et ils méritent un juste retour de bâton. C'est ce que je prétends leur donner. Ce que je fais c'est du terrorisme sexuel et le leur aussi. Au diable le pacifisme, enfoncez-vous vos fleurs dans le cul, c'est pas réaliste, ça sert qu'à s'autosatisfaire de façon très précaire, finir par vivre dans des nuages égoïstes. Voir et se taire, passer inaperçue, pas faire de boucan, tendre l'autre joue, c'est fini pour moi et depuis longtemps. Je n'offrirai plus mon humanité à des personnes qui me veulent morte ou abrutie. Pour elles, ma chienne intérieure est sur ses

---

41. [NDÉ] Jeu de mots entre *burocracia*, « bureaucratie » et *burro*, « âne ».

gardes, fidèle à sa horde, sauvage avec quiconque essaie de nous emmerder.

Les outils que j'ai sont pas utiles pour tuer mais ils sont parfaits pour faire peur et pour terroriser le système hétéropatriarcal complètement déphasé (et qui a jamais été juste). Ce que je fais est aussi une façon de rendre hommage à toust<sup>es</sup> les mortxs qui ont perdu leur vie parce que leurs sexualités ou leurs genres transgressaient les frontières de la norme(alité). Mes armes ce sont mon corps, ma parole et ma rage et si l'une de mes performances provoque un arrêt cardiaque, ben sincèrement, ça me réjouira, même si c'est pas le but recherché.

Terroriste est un adjectif que je me suis approprié, comme tant d'autres, pour qu'au moins ce soit justifié qu'on me le balance. Si je fais tout ça c'est parce qu'au fond je veux leur donner raison.

*Ce n'est que comme ça,  
qu'en me transformant  
en ce dont on me qualifie,  
qu'on me prendra au sérieux.*

## VOYEZ EN QUOI VOUS M'AVEZ TRANSFORMÉE

*Je suis ce baiser que l'on donne  
sans qu'il puisse être commenté.  
Je suis ce nom que jamais  
Tu ne prononceras en dehors d'ici.  
Je suis cet amour que tu vas nier  
Pour sauver ta dignité.  
Je suis l'interdit.<sup>42</sup>*  
- Bambino

*En se réveillant un matin après des rêves  
agités, Gregor Samsa se retrouva, dans son lit,  
métamorphosé en un monstrueux insecte.<sup>43</sup>*  
- Franz Kafka

84

**J**e suis pas née sociopathe (c'est le cas de personne), j'ai même pas grandi comme telle. J'étais une gamine assez paisible et respectueuse. Mais dès l'instant où j'ai compris ce que signifiait la haine (et que celle-ci pouvait facilement être dirigée contre moi pour des motifs des plus bigarrés, avant tout parce que je suivais pas le troupeau), j'ai commencé à la ressentir et à m'en servir moi aussi. Comme une sorte d'œil pour œil très basique et primaire, de cour de récré, j'ai commencé à tenir dans mon for intérieur un registre de chacune des choses méritant d'être haïes ou détruites, élaborant une liste mentale de tout ce qui me paraissait injuste, que j'aimais pas ou qui interférait, d'une façon ou d'une autre, avec mon bonheur (ou sa recherche).

---

42. Bambino, « Soy lo prohibido » [« Je suis l'interdit »].

43. Franz Kafka, *La Métamorphose*, Gallimard, Paris, 2015 [1938], p. 11.

Arrivée à l'adolescence, la liste était si longue que j'ai senti le besoin d'exploser.

Je me suis mise à faire des conneries juste pour faire chier. Me droguer, voler, baiser avec n'importe qui... En d'autres termes, je suis devenue une grosse pute camée et délinquante.

Je fumais même pas avant cet épisode d'explosion. De fait, j'ai passé la moitié de mon enfance à mettre des pé-tards dans les clopes de mes parents. Je me suis alors mise à manger du shit car le fumer me dégoûtait. Je le dissolvais dans une petite cuillère avec du citron, le mélangeais à du yaourt et gobais le tout.

Une fois, seule dans le parc du Retiro de Madrid, je venais de toper une barrette et tout mon matériel (cuillère, yaourt, briquet) était prêt. La police m'interpella juste quand je commençais à brûler le matos. Avec ma petite face d'ange de 13 ans, je leur ai dit très naturellement (ils me foutaient pas encore la trouille) que je chauffais du chocolat pour le mélanger au yaourt. Ils m'ont seulement répondu : « D'accord petite, on croyait que tu étais en train de te droguer. » Imbéciles.

Je sortais souvent du parc bien raide et brûlais mon trip en roulant avec mon skate à pleins gaz dans la ville, en m'envolant.

Je traînais avec une bande de skateurs dont la perche de la journée consistait à traverser le Paseo de la Castellana cramponnés au pare-choc arrière des voitures. C'est comme ça que je consumais ma rage. Je me cramponnais même à des voitures de flics. J'adorais faire passer mes mains des garde-boues arrière jusqu'à la vitre avant et leur dire « Salut, connards ! » avant de déguerpier à travers les rues, sachant pertinemment qu'ils pourraient jamais m'attraper et encore moins me tirer dessus parce que j'étais qu'une môme. Si j'avais su avant pour l'impunité qui s'applique aux crimes commis par les mineures, j'en aurais

sans doute commis bien plus. Mais me cramponner aux caisses c'était vraiment le pied. Au bout du compte, ma vie avait pas l'air d'avoir beaucoup de sens sans ce genre d'épisodes.

Je chourais pas mal aussi. N'importe quoi, pas nécessairement des trucs dont j'avais besoin, c'était l'acte en lui-même que je valorisais. Après j'en faisais cadeau ou je les laissais dans la rue. Durant un temps, j'avais entre les mains un super aimant qui faisait sauter tous les dispositifs antivols, aussi bien ceux de la bouffe chère que ceux des vêtements. Je sortais du Corte Inglés<sup>44</sup> avec huit chemises Ralph Lauren sous le manteau et les revendais à des prix ridicules. J'ai jamais volé dans les petits commerces ni dans mon quartier, j'avais une sorte de code éthique, je baisais que cellui qui me baisait ou qui représentait un amalgame de trucs que j'aimais pas (comme le Corte Inglés, par exemple). Ce code d'ailleurs, ce que j'ai réussi à sauver des merveilleux enseignements de mes parents, s'est fait de plus en plus solide jusqu'à devenir ce qui sont aujourd'hui mes principes de base.

86

Je découvrais l'intérêt de devenir une « incivique suprême », une voie de libération pour toutes mes pulsions sociopathes qui avaient pour seul objectif la destruction d'un système atrophié qui me gâchait la vie depuis que j'avais force de raison. Un système qui m'avait cloué des mots tels que pute-garçon manqué-folle-gouine bien avant que j'en capte les significations. Le jour où je les ai compris, je les ai adoptés à mon tour. La réalité que vous avez choisie pour moi, bande de salopards, non seulement je l'aime mais j'en fais mon étendard. Vous m'avez transformée en ce dont je suis maintenant si fière, je suis une chienne enragée et je vais vous mordre le cul.

---

44. [NDÉ] Équivalent des Galeries Lafayette.

Baiser avec des femmes était peut-être été la seule chose que j'aurais faite dans tous les cas, même si ça n'avait pas été un stigmate. Mais tout le reste, si j'avais grandi dans une société qui condamnait pas les personnes pour le simple exercice de la liberté de leur corps et de leur esprits, je l'aurais sûrement pas fait. J'aurais continué à être la petite fille paisible et respectueuse que j'étais, me conformant à la réalité, si celle-ci avait été un peu moins hostile. Au fond, pourquoi vouloir changer ou détruire quelque chose qui nous convient, qui correspond à l'idée qu'on se fait des choses ? Dommage, c'est très loin d'être le cas pour moi...

Le premier adjectif-étiquette-insulte que j'ai reçu dans mon enfance et qui m'a réellement affectée c'est « garçon manqué ». J'ai jamais aimé me comporter comme le reste des petites filles que je connaissais, j'adorais grimper aux arbres, courir, sauter, salir mes fringues et mes mains, frapper des trucs, faire des saloperies. Ce qu'on appelle « faire le con », une chose si formidable quand ce sont les garçons qui le font et si monstrueuse quand ce sont les filles. Ce qui paraissait être la féminité était pour moi presque carcéral, insupportable, humiliant et castrant.

Elena/Urko du groupe Post-Op<sup>45</sup>, dans l'interview faite par La Lluna de Calígula pour le documentaire *Marimachos*<sup>46</sup> [*Garçons-manqués*], exprime en peu de mots la difficulté pour une enfant de devoir s'adapter très tôt aux canons de la féminité :

Je me souviens parfaitement du baptême d'une cousine, comment on m'avait habillée avec un costume à

---

45. Post-Op est un collectif de recherche interdisciplinaire autour du genre et de la postpornographie, composé aujourd'hui par Majo Pulido et Elena/Urko Pérez. Plus d'informations sur <[www.postop-postporno.tumblr.com](http://www.postop-postporno.tumblr.com)>

46. On peut voir le documentaire *Marimachos* ici : <[www.vimeo.com/17893460](http://www.vimeo.com/17893460)> 2. Mot de passe : hastaelchochodecensura

carreaux et une espèce de bavoir, affreux, avec lequel je me suis battue pendant toute la cérémonie parce que je voulais pas le porter, et tout le monde qui me disait que j'étais trop mignonne. Ce qui me gênait le plus des attitudes, vêtements et comportements féminins, c'est qu'ils étaient inconfortables, ils te faisaient tomber, il y avait plein de choses que tu pouvais pas faire, les robes, les souliers, tout. Ils te rendaient moins libre.

Je reprends les paroles d'Elena/Urko parce que moi j'ai été un garçon manqué relativement heureuse, du moins dans l'environnement familial. Quand j'ai interrogé ma mère sur la signification de ce mot, elle m'a répondu que « garçon manqué », ça voulait dire une fille masculine, se comportant comme un garçon. Sur le coup, j'ai sincèrement pas compris ce qu'il y avait de mal à ça. Du coup ça m'a pas affectée comme ça en a affecté d'autres, qui en plus d'être harcelées par des gens qui les aimaient pas, vivaient aussi cet enfer à la maison. J'ai résisté à me reconnaître dans cette insulte jusqu'à un certain point, sachant qu'une connivence totale avec les projets qu'avait la société pour moi était impossible. J'ai essayé de passer inaperçue quelque temps, pour qu'on me foute la paix avec ces histoires d'être plus féminine.

C'est en été, dans le village de ma mère, qu'on m'attaquait le plus violemment. J'attirais beaucoup plus l'attention qu'en ville parce bon, c'était rien d'autre qu'une bande de gens qui s'ennuyait, qui avait rien de mieux à faire que d'observer les « étrangères », les critiquer et émettre des jugements stupides, fondés sur la plus primitive des ignorances. C'est ça le problème avec les peintures *Costumbristas*<sup>47</sup>, c'est dur d'être à l'intérieur parce que l'Espagne

---

47. [NDÉ] Courant artistique très populaire en Espagne dans les années 1830 qui prétendait faire de l'œuvre d'art un reflet fidèle des coutumes et des traditions, à la manière des « scènes de genre ».



est un pays profondément stupide. Au village comme en ville les enfants étaient cruels, mais au village ils étaient sauvages par-dessus le marché. Les adultes étaient jamais à court de médisances non plus. Une de mes tantes me lâcha un jour que j'avais l'air d'un épouvantail et que si je continuais comme ça j'aurais jamais de fiancé. Même si j'étais qu'une gamine (peut-être aussi à cause de ça), c'est par pitié que je me suis abstenue de me défendre, parce que c'était une femme âgée et je voulais éviter les maux de tête à ma mère et à mes grands-parents. Quand j'étais là-bas, je faisais avec les crétineries que les gens balançaient sur moi, car je savais que dans un village, tout se sait avec une rapidité vertigineuse et que, par chance, j'avais pas à y vivre toute l'année. Sinon, je crois que je me serais pendue à un olivier avant mes 14 ans. Au cours de mes séjours au village - qui ont arrêté d'être amusants quand j'ai dû me comporter comme une demoiselle - j'étais donc assez farouche. Je sortais pratiquement jamais jouer avec les autres enfants et les seules choses qui me rendaient considérablement heureuse étaient la compagnie gratifiante du chien, celle de mes grands-parents et de mon oncle ainsi que l'air de la campagne.

89

Plus tard, « garçon manqué » est devenu un mot que j'ai aimé. Mais seulement après un processus de « relocalisation » mentale assez déchirant. Ça a été difficile d'en extraire le contenu offensif qui m'a autant tourmenté, pour finir par me transformer moi-même en un garçon manqué offensif.

Après tout, oui, j'ai tout d'un garçon manqué en apparence, de l'extérieur, seul endroit d'où on peut me juger. Hors murailles (construites pour pouvoir respirer au milieu de toute cette merde), je suis tout ce qu'ils peuvent dire et plus encore, c'est la seule chose qu'ils pourront voir de moi, ma carcasse. Pas besoin de trop cogiter pour comprendre l'étroitesse de leur réalité, propre et bien rangée

comme un couloir d'Ikea. À l'intérieur, je sais bien qui je suis : ce que signifie pour moi être femme est un concept si immense avec tant de nuances qu'il serait difficile pour une femme « prototypique » de m'arriver au genou. Même un homme prototypique serait pas à la hauteur.

Au lit, on me dit souvent que je suis une femelle alpha et moi je dis que je suis un pédé. Qu'importe ? Je suis profondément féminine pour ce qui me convient et le plus mâle d'entre les mâles quand ça me chante. Voilà l'épouvantable réalité de ce que je suis, construite par des mains qui m'ont jamais touchée, des yeux qui m'ont jamais regardée et des mots qui ont pas su bien prononcer mon nom ni saisir la complexité de mes entrailles.

Une autre façon de me dépouiller momentanément de la rage, peut-être la plus saine, la plus agréable et la moins délinquante de toutes, c'était le sexe. Paradoxalement, ça abreuvait ma haine et ma soif de vengeance. D'une certaine façon, le sexe me donnait un pouvoir que ni la rue ni la drogue ne pouvait me procurer. La baise était le seul moment où mon pouvoir existait réellement, le seul moment où je pouvais vraiment constater ce que provoquait mon existence dans la réalité. Personne en avait rien à faire d'une branleuse défoncée en skate sillonnant la ville et commettant mille délits. J'étais un ver insignifiant. Mais en baisant, j'avais l'impression de pervertir des structures profondes et primitives à un niveau organique, une douce vendetta sortant de mon entrejambe pour dire : « Regardez, je suis ici et je construis mon for(t). »

Sans le sexe, aujourd'hui je serais peut-être une toxico, une braqueuse de banque, une paumée sans avenir ; mon foyer serait peut-être un HP ou un centre de désintox, une prison ou un cimetière. La terrible possibilité que je finisse flic ou militaire planait aussi, vous savez bien, pour purger toutes les frustrations à coups de flingue et de matraque. Ou pire, j'aurais pu finir par me soumettre à leur « fémi-

nité », être une femme au foyer tranquille et « heureuse », une maman modèle, une bonne citoyenne.

J'aurais peut-être décidé de céder à leurs plans (et pu bénéficier de leurs avantages), en échange de l'abandon de mes propres désirs. J'aurais pu renoncer à tout ça. Ces désirs n'étaient que de fragiles manières de canaliser ma rage, des subterfuges remplaçables par d'autres. Tous, sauf un : mon sexe. Dans des moments de vulnérabilité extrême, mon sexe a été fort, il a été là pour me rappeler que renoncer à ses propres désirs est un suicide.

Le sexe m'a sauvée de tant de choses que lorsque j'ai commencé à expérimenter et à créer, j'ai pris la décision de m'y consacrer entièrement, de le laver de toute sa crasse, de purifier son nom sacré et de lui rendre ses ailes.

Ceci est un plaidoyer pour notre liberté. Ce dicton qui dit que notre liberté s'arrête lorsque commence celle des autres m'a jamais paru ni juste ni équitable. J'ai toujours eu l'impression que ça profitait qu'aux puissants. Que se passe-t-il quand les libertés des autres entravent la nôtre ? C'est ici que réside le germe de mon terrorisme : ma liberté commence et s'arrête là où ma chatte le décide car il est clair que si je respectais les normes d'autrui, je pourrais rien faire de ce que j'aime. Les pieds et les mains liées, je serais esclave de la complaisance sociale.

Je ne crois plus au respect ni à la tolérance. Les gens qui appellent à la tolérance me dégoûtent. Tolérer, c'est excuser la vie de cettx individue gênantx que tu peux pas téj parce que ce serait anticonstitutionnel, et du coup tu lui assignes un espace périphérique en société, en lui disant : « T'as le droit de vivre mais sans faire de bruit. » Tolérer, c'est toujours un pacte déséquilibré : il y a celles qui tolèrent (qui ont le pouvoir) et celles qui doivent dire merci, baisser la tête et demander pardon d'être qui ils sont.

Concernant le respect, une de mes valeurs suprêmes, personne s'en souvient quand il s'agit de juger des gens

ou des pratiques qui n'entrent pas dans l'hétéronormativité. Le respect c'est plus qu'un mot pamphlétaire, du registre de l'hypocrisie des discours politiques et des messes, il s'incarne dans aucune pratique. C'est pour ça que je respecte uniquement quiconque me respecte. Les autres, allez au diable.

Parfois, c'est aussi simple que de dire : « C'est pas moi qui ai commencé. » La fragilité de nos libertés n'est pas due à une fragilité de nos personnes mais à la puissance des injonctions du système. Ces mêmes injonctions qui finissent par nous rendre plus fortes même si on est que des fourmis face à ce monstre énorme. La liberté des personnes catholiques (pour nommer un oppresseur gigantesque) doit valoir plus que la mienne, alors que la mienne est plus simple et demande moins d'efforts et moins d'argent (même si la défendre demande des efforts titanesques). Les voilà dans la rue, avec la conférence Épiscopale et le forum de la Famille, toute cette vermine sans entrailles, manifestant pour qu'une femme soit pas libre de choisir si elle veut être mère ou pas, pour ôter le pouvoir de décision à un couple homosexuel de fonder une famille ; voyez-les manifester pour décider des châtiments que doivent subir ceux d'entre nous qui respectent pas leurs normes, et décider aussi des récompenses pour ceux qui les honorent. Faut jamais oublier que c'est ces mêmes gens qui cinq-cents ans auparavant seraient venus nous voir brûler sur le bûcher, entre acclamations et applaudissements, si on avait eu le malheur (et elleix la chance) de naître à cette époque. Les mêmes qui nous auraient lâchement fusillés face au mur il y a pas si longtemps. Toujours les mêmes archétypes. Il y a des gens qui ont ça dans le sang et d'autres qui l'apprennent : le fascisme et l'ignorance sont des choses presque organiques, même si, bien heureusement, il n'y a rien d'aussi déterminé.

Le monde est bourré d'êtres méprisables, c'est pour ça que je ressens du mépris. Bourré de gens qui méritent la mort ou le tourment et c'est pour ça que je suis une guerrière et une tortionnaire. Bourré de gros tas de merde qui parcourent les rues en bon<sup>nx</sup> citoyen<sup>nx</sup> et c'est pour ça que je chie dans la rue. Bourré de gens qui me haïssent sans même me connaître et c'est pour ça que j'ai autant de haine en moi, et encore...

Si t'éduques unx enfant pour qu'rl soit libre, généreux, bon<sup>nx</sup>, intelligentx et amantx de la beauté, rl se transformera en un monstre le jour où tu lâcheras dans ce monde, car ce monde est plein de prisons physiques et idéologiques, et le mot « liberté » tient plus du slogan publicitaire que de l'étendard. Il est régi par des principes marchands où l'argent est roi. La bonté est tellement hors d'usage qu'elle est systématiquement accueillie avec une méfiance quasi pathologique. L'intelligence est un bien précieux pour celles qui manient les fils et un danger public pour les marionnettes. La beauté est en cage ou en vitrine. Voilà pourquoi je suis si fière de ma monstruosité, parce que, *en* et *à travers* elle, je peux exprimer mes vertus si injuriées. Mon code éthique personnel reste intact grâce à elle. Je continue d'être bonne, généreuse, intelligente et amante de la beauté, on n'a pas pu m'enlever ça.

Je sais que je serais pas qui je suis, que je ferais pas ce que je fais, si mon ennemi n'existait pas. Finalement, peut-être que je devrais être reconnaissante pour tant d'humiliations, d'hypocrisie, de conneries. C'est beau, ce en quoi je me suis transformée, et même dans une société où il y aurait rien eu contre quoi se battre, je m'imagine pas très différente, c'est pas sain d'être heureuse tout le temps.

Le terrorisme que je pratique c'est eux qui me l'ont enseigné et je l'ai adapté à mes désirs. J'ai appris que la haine engendre la haine, même chose pour la rage, mais au lieu de jeter l'éponge ou de diriger mon chemin vers un terrain

moins belligérant et plus sensé, j'ai fait de ma sociopathie ma propre religion.

Nous, hordes de monstrEs que vous-mêmes avez générés, sommes maintenant bien réveillés et nous serons présentxs au-delà même de vos pires cauchemars. Nous sommes une réalité imparable.

Nous avons hérité du monde, et vous, porcs qui détenez ce pouvoir qui vous paraît maintenant si solide, vous serez enterrés avant même de vous en rendre compte. Alors, nous, mutantxs, putes, garçons manqués, transgéniques, irons profaner vos tombes, baiser, pisser, jaillir sur elles. Les pulvériser.

*Le monde que vous imaginez  
n'advient pas.  
Il sera à nous,  
et il sera bien différent.*

## PERFORMER LE PORNOTERRORISME

*Je confesse devant Dieu Tout-Puissant,  
et devant vous mes frères  
que j'ai beaucoup péché en pensée,  
parole, œuvre et omission.  
Par ma faute, par ma faute, par ma grande faute.  
Je prie pour cela devant Sainte Marie  
toujours vierge, les anges, les saints  
et devant vous mes frères,  
pour intercéder devant Dieu en ma faveur,  
Notre Seigneur.  
Amen.*  
- Ouvrage collectif anonyme

*Et si nous foutons le feu à tous les théâtres de la ville  
pleins à craquer de fabricants d'opinions  
et de bouffeurs de bites, si nous foutons le feu  
à toutes les librairies vendant de la merde fraîche pour  
grands lecteurs déprimants,  
si nous foutons le feu à toutes les galeries d'art  
remplies de mecs faisant des œuvres  
en tant qu'artistes et non en tant qu'hommes,  
si nous foutons le feu à tous ces ramassis d'ordures,  
nous provoquerons un lever du jour gigantesque,  
parfois lorsque tu vois l'éclat du feu tu crois que le jour  
se lève,  
cela m'est arrivé une fois,  
je pensais que le jour se levait et c'était le feu.  
Je veux foutre le feu au monde avec une écharde.<sup>48</sup>*  
- Angélica Lidell

95

---

48. Angélica Liddell est, entre autres, terroriste, dramaturge et actrice. [NDÉ] Référence inconnue.

Une scène est un lit, une tombe, un échafaud, un tapis volant, une arène, une roulette (russe), une bouche d'égoût, un berceau, un autel, un abattoir, un subterfuge.

Techniquement parlant, je suis une malade. Ils appellent ça exhibitionnisme. Je préfère pas nommer ce qui m'arrive juste avant d'entrer en scène. C'est un mélange d'excitation, de férocité, d'humeur de chienne et de profond besoin de dire ce que j'ai à dire, de faire mon taf. Par contre, ce qui arrive quand je suis face au public a un nom : pornoterrorisme. Mais c'est qu'un nom, un mot qui effleure à peine la réalité de ce que je fais, celui qui se rapproche le plus de ce qui se produit sur scène.

Je suis montée sur scène pour la première fois en 1999.

Un an avant, mon ami Jorge Banet arrivait dans ma classe en milieu d'année. Il avait été poignardé dans son ancien bahut parce qu'il était pédé. Il faisait partie d'un collectif de performance avec Pablo Raijenstein, les Criaturas nocturnas [Créatures nocturnes]. Leurs personnages étaient Sor Sodomia (Jorge), une nonne-gouine impitoyable – mélange de Divine et de Sor Citroën –, et Bitch Head (Pablo), une version adolescente de Pinhead (Hellraiser), avec les mouvements de Jason et la haine psychopathe de Leatherface, un tas de blessures et de cicatrices sur tout le corps et une perceuse, avec laquelle il réalisait son numéro phare qui consistait à se transpercer le bras dans un flot de sang. Quand Jorge a décidé de prendre un autre chemin, Pablo m'a fait la proposition tentante de devenir sa partenaire. J'ai accepté sur le champ, c'était une opportunité exhibitionniste parfaite, l'instant que j'attendais depuis longtemps. Pablo l'explique comme ça :

J'ai commencé très jeune à faire des tours de magie pour des fêtes entre amis et dans les bars de mon quartier, je prenais des cours de théâtre, lisait des fanzines



et revues spécialisées dans le cinéma, consommait des films underground et gore. Assez vite, j'ai ajouté à mes tours de magie des effets de maquillage gore et à 15 ans j'ai décidé de monter mes premières petites représentations, avec des amis : je simulais des décapitations et des hémorragies que j'accompagnais de tours avec des cartes et des petits appareils. C'est lors d'un des stages de théâtre que j'ai rencontré Jorge. Je lui ai proposé de se joindre à mon « numéro de magie gore ». Je l'ai choisi car c'était un garçon extrêmement efféminé, prêt à faire n'importe quoi qui le faisait rêver, sortir de son quartier et de son école où on le maltraitait pour ses manières. Tout de suite, son sens de l'humour et sa rage adolescente m'ont frappée et séduite et, comme moi, il avait 17 ans. À cette époque j'étais punk et j'avais accumulé beaucoup de haine à cause de mon échec scolaire et familial. Mes amis adoraient mes représentations où le gore et une attitude plus théâtrale prenaient le pas sur les tours de magie conventionnels. C'est vrai aussi qu'à cette époque j'étais quelqu'un d'assez agressif et Jorge, au bout d'un an, m'a dit qu'il n'en pouvait plus. J'ai connu Diana par son biais. Lorsqu'elle a intégré le « groupe », Daniel Blazquez, un de mes meilleurs amis avec qui on partageait notre goût pour la contre-culture, en faisait déjà partie. Il s'occupait d'envoyer la musique, les loops et samplers de films porno et d'horreur lors de nos représentations, en plus de faire les flyers, posters et pamphlets de celles-ci.

Mon concept de groupe a toujours davantage ressemblé aux groupes de rock qu'à ceux du théâtre, au niveau des répêts, de la recherche de salles et de l'approche philosophico-festive, même si c'était du théâtre, du cabaret, parfois des happenings, des performances.

J'étais fasciné par les films de John Waters des années 1970, et après avoir lu son livre *Shock Value*, j'ai décidé de rebaptiser le groupe du même nom (il s'appelait *Razas de noche* [Races de nuit], et encore avant *Criaturas nocturnas*), qui devint finalement *Sex Shock Value*. Tous les titres de nos petites « œuvres » étaient tirés de fanzines, de livres et de chansons, qu'on modifiait légèrement.

Bon, il s'est passé pas mal de choses, on a fait bon ménage avec la bande de la revue *Belio*<sup>49</sup> et avec Antonio Graell<sup>50</sup>, qui a très vite compris qu'on pouvait être publiés dans des revues SM ou fétichistes. Ça arrivait qu'un journaliste se procure notre numéro de téléphone et nous appelle pour des émissions « choc », de celles où s'enchaînent une exécution, un accident de voiture, un fakir et une meuf aux seins énormes. Une autre fois, on nous a appelés de Miami pour un talk-show de petits monstres hispanophones, monstres dans un sens plus à la Tod Browning. On nous a payé le voyage, moi j'avais 21 ans et ça a été une expérience géniale. On faisait du tourisme uniquement dans une ou deux rues principales et dans les clubs gay où on pouvait entrer sans montrer nos papiers, mais on a aussi beaucoup bu dans les parcs. On n'a jamais vu l'émission. Plus tard, quelqu'un nous a envoyé une vidéo de l'une de nos performances à la télévision, où elle fut programmée de nouveau. On a appris ça par hasard, ça plaisait toujours.

Chaque trimestre, on jouait dans un club très underground et très ado, le *Domination club*, connu aussi sous le nom de *Strong*, qui ouvrait de 8 heures du soir

---

49. <[www.beliomagazine.com](http://www.beliomagazine.com)> ☞

50. Photographe spécialisé dans le BDSM. Plus d'informations sur : <[www.graell.com](http://www.graell.com)>

à 1 heure du matin, se transformant le reste du temps en une immense backroom.

Les scènes dont je me souviens le mieux sont celles de Diana attachée à une grille, nue, crachant du sang alors que j'accrochais des pinces de batterie de voiture sur les lèvres de sa chatte ; un dépeçage de cadavre fabriqué à partir de carcasse de porc ; l'arrachage d'énormes (et faux) furoncles de mon corps pour les frire au camping gaz et les offrir au public. Un public de gosses punks, gothiques et skinheads, tous unis et agités. Le terme « Pornoterrorisme » surgit d'un brainstorming à trois. On adorait comment ça rendait<sup>51</sup>.

On a performé ensemble pendant trois ans. L'influence de Waters dans ce qu'on faisait était indéniable, par le bizarre des situations qu'on mettait en scène et l'esthétique shlag et décadente. Et puis on s'est pas mal radicalisé, sur tous les plans. Le show n'était plus aussi « cabaret » que du temps de Jorge. On était des bêtes de scène, maintenant je le sais, des animaux en rut, physiquement et mentalement, s'adonnant à leurs pires perversions. On a dû ajouter l'adjectif gore à nos représentations parce qu'on jetait des kilos de triperies, de viscères, de sang et de trucs dégueux sur le public à chaque fois.

---

51. Pablo continue ainsi : « Quand Diana part pour Barcelone, moi je continue avec Sex Shock Value, qui fonctionne presque comme une agence pour les monstres ; j'engage de nouveaux membres et, moi-même, je mute. Je négocie encore quelques dates pour la boîte Coppeli 101, avant la dissolution définitive. En parallèle, lors de cette dernière étape, je tourne un film où joue aussi Dirty Princess, un collectif de musique électronique avec lequel je commence à travailler en tant que DJ résident lors de leurs fêtes, adoptant le nom de Duc de New York. Mon alter ego techno poursuit son chemin alors que je diffuse le film et que, petit à petit, je reprends la magie, cette fois-ci depuis le mentalisme, avec un nouveau duo qui s'appelle Matrimonio Chariot. Plus d'informations concernant Pablo et ses projets sur <[www.matrimoniochariot.com](http://www.matrimoniochariot.com)> ☞ et <[www.raijenstein.com](http://www.raijenstein.com)>

La vérité, c'est que c'étaient des performances parfaites pour l'époque, transgressives, brutales. On simulait des fornications, des accouchements, on se mettait de véritables raclées (je me souviens avoir éclaté des claviers d'ordi contre le sol et nos corps), on se foutait à poil, on s'attachait, on jouait beaucoup avec le BDSM, on séquestrait des gens du public... Et malgré tout, on trouvait une façon de faire passer des messages, y avait moyen de tirer des conclusions et de trouver un sens à chacune de nos actions (du moins pour nous), à l'image des noms des œuvres : *Leticia Sabater debe morir* [*Leticia Sabater doit mourir*]<sup>52</sup>, *La descomposición de los deseos prohibidos* [*La décomposition des désirs interdits*], *El éxtasis de Santa Teresa* [*L'Extase de Sainte Thérèse*], etc. Le corps terrifiant était l'un des principaux outils du show. Pablo était un excellent maquilleur d'effets spéciaux, et quand on montait sur scène, notre peau était couverte de plaies béantes, on était quasiment méconnaissables. Mais aussi sans trop d'effets, notre corps parlait pour nous quand on parlait pas, tout était transmis à travers lui.

Et c'était foutrement sexy. Je pense qu'en termes de performance, ça a été une sacrée réussite de conserver du sex-appeal malgré la monstruosité qu'on mettait en scène.

Parfois, les gens avaient aucune idée de notre genre : Bitch Head et Coprolalia (mon nom de guerre) n'en avaient pas vraiment ou en avaient plusieurs.

J'ai traîné mon cul avec Pablo dans tout un tas de rades pendant trois ans, certains vraiment pourris (je me souviens d'une boîte de gros abrutis à Linares, Jaén), d'autres plus cotés (Strong, Sirocco, Al'laboratorio), et on est même arrivés jusqu'au petit écran. En Espagne, on nous a programmés dans une des mes émissions préférées, *Im-*

---

52. [NDÉ] Leticia Sabater était une présentatrice de télévision et actrice espagnole. Elle a connu son heure de gloire dans les années 1990 avec des émissions pour enfants.

*pacto TV*, et aussi dans *El show de Laura* sur Galavisión, ça m'a marquée pour toujours.

Avec Shock Value, j'ai découvert que la scène était un lieu parfait pour canaliser ma rage. La performance était une forme de création qui s'ajustait parfaitement à mes désirs par l'amplitude du genre, la liberté qu'on peut y déployer et aussi parce que j'ai jamais vraiment été une actrice.

C'était merveilleux, un magnifique rodage pour ce que je suis aujourd'hui, une pornoterroriste, une sans-gêne. Le concept de « pornoterrorisme » (que je vois différemment maintenant) a d'ailleurs émergé du dernier de nos shows, qu'on a intitulé pareil, débuté quelques semaines à peine après les attentats du 11-Septembre.

Par la suite, pendant des années, j'ai mis de côté la graine pornoterroriste. Je venais de débarquer dans une nouvelle ville, Barcelone, je connaissais personne et je savais pas par où commencer. La flemme s'est chargée du reste. Mais au bout d'un certain temps, une nostalgie terrible de la scène s'est emparée de moi et j'ai repris ma quête. J'ai trouvé, au début, des endroits où réciter de la poésie et de temps en temps un lieu où je pouvais aussi me mettre à poil (pour moi, pas être à poil sur scène c'est comme prendre une douche toute habillée). Assez vite je me suis sentie seule, étant habituée à performer avec Pablo, j'avais besoin de quelqu'un d'autre sur scène pour être réellement à l'aise. C'est comme ça que j'ai rencontré Elena/Urko Pérez<sup>53</sup> en demandant à mes rares amitiés si dans leur entourage quelqu'un performait. Rencontrer Elena/Urko, et tous les autres chiens de Barcelone ensuite, a été le meilleur et presque l'unique cadeau que cette ville de merde avait à m'offrir.

---

53. Irún, 1975. Photographe, DJ, serveuse et performeuse, membre du groupe Post-Op aux côtés de Majo Pulido (Ourense, 1974).

On a fait une perf ensemble et à partir de là, mes récitals poétiques encore longtemps réalisés en solo se sont transformés en autre chose. C'étaient des récitals de pornopoésie lesbienne, des récitals anti-strip-tease<sup>54</sup> ou des performances pornopoétiques. Mais mon activité performative la plus sérieuse et la plus intense est née d'un malheur qui a marqué ma vie et celle d'autres gens autour de moi, tout particulièrement celle de mon amie et sœur Patricia Heras.

Le 4 février 2006<sup>55</sup>, en rentrant à l'aube chez elle, en vélo, après avoir passé la nuit à danser à une fête chez des gens, Patricia et notre ami Alfredo ont eu un accident. Une ambulance les a transportés à l'hôpital, ils n'avaient que des blessures légères, et pendant leurs soins, ils ont été arrêtés et menottés, accusés d'homicide. Cette même nuit, une fête illégale avait eu lieu dans un squat de la rue Sant-Pere-Més-Baix. Dans cet immeuble c'était toujours la teuf. C'était un ancien théâtre, il y avait plusieurs étages et de la musique différente à chacun d'eux, tout le temps plein de gens défoncés. Un business parfait parce qu'évidemment il y avait pas d'horaires, ça fermait quand il n'y avait plus grand monde. Le voisinage captait pas comment un tel lieu pouvait encore être ouvert après autant de plaintes pour tapage. Moi je crois que j'ai capté et je peux l'expliquer à ceux que ça intéresse : de temps en temps, un type passait ramasser le pognon derrière le comptoir pour le mettre dans un coffre-fort. Je mets ma main au feu

102

---

54. Le récital anti-strip-tease était quelque chose de très simple mais qui rendait très bien scéniquement. Je montais sur scène complètement nue et je m'habillais un peu entre chaque poème. Les vêtements étaient accrochés à une corde avec des pinces derrière moi. Je passais de nue (avec un corps de femme) à vêtue d'habits d'homme (et moi, habillée en homme, j'ai l'air d'un homme).

55. Toute l'information concernant l'affaire 4-F (nommée ainsi en référence à la date des faits) est regroupée ici : <[www.desmontaje4f.org](http://www.desmontaje4f.org)> ☹ et pour en savoir plus concernant Patricia, voilà son blog : <[www.poetadifunta.blogspot.com](http://www.poetadifunta.blogspot.com)>

qu'une bonne partie de cet argent finissait dans les poches de la mairie, tout simplement.

Le 4 février, la maison était déjà cernée de rubalise de la police depuis quelques jours mais rien à faire, la teuf continuait à l'intérieur. Une patrouille de policiers est arrivée sur les lieux, alertée par des voisins insomniaques. Ils sont arrivés avec leurs uniformes habituels, sans casques, sans rien pour se protéger. Grave erreur de la part de leur supérieur : quand ils ont voulu entrer, une pluie d'objets est tombée des fenêtres, entre autres un pot de fleurs qui s'est écrasé sur la tête d'un agent, lui causant une fracture du crâne et le transformant en légume pour le restant de ses jours. Comme il y avait environ 3 000 personnes à l'intérieur (et que la porte était fermée), impossible de savoir qui était responsable. Sept pauvres hères passant par là ont été interpellés, histoire de faire payer quelqu'un. Lorsqu'on les a amenés à l'Hospital del Mar pour être soignés des blessures causées par les branlées auxquelles ils avaient eu droit, les flics ont croisé Patricia, trop mignonne cette nuit-là avec sa nouvelle coiffure à la Cindy Lauper (c'est moi qui lui avais coupé les cheveux dans l'après-midi). Aucune importance pour les keufs qu'elle ait passé la nuit à cinq kilomètres du lieu des faits : elle avait un look que leurs petits crânes butés et ignorants ont catégorisé tout de suite comme « antisystème ». Ils l'ont interpellée avec Alfredo (qui ressemblait plus ce jour-là à un gentleman d'un film des années 1950 qu'à un « antisystème »). Patricia et Alfredo ont passé trois jours enfermés, sans qu'on n'ait aucune nouvelle, encaissant coups, insultes et humiliations, tout comme les autres personnes interpellées.

Quand ils ont fini par être libérés (accusés de coups et blessures et d'outrage à agent) et qu'on a pris conscience de l'envergure de l'affaire, on a été obligés de réagir collectivement. Évidemment, Alfredo et Patricia, en bord

précaires, avaient pas la thune que les avocats leur demandaient. On s'est retroussé les manches pour sortir du fric par tous les moyens afin d'assurer leur défense : des fêtes, un festival de cinéma, des tombolas, des ventes aux enchères... Tout ce qui était possible pour les sauver de cette catastrophe qui aurait pu arriver à n'importe laquelle d'entre nous ; et plus largement à toute personne qui répond pas à l'esthétique du Barcelone qu'on prétend vendre au plus offrant.

Rodrigo Lanza Huidobro<sup>56</sup>, Juan Pinto et Álex Cisternas – les seuls latinos parmi toutes les personnes arrêtées – ont passé deux ans en prison en attente du procès, même si leurs papiers étaient en règle, que certains avaient la nationalité européenne (Rodrigo) et qu'ils étaient, par conséquent, des citoyens européens. La procureure et la juge d'instruction ont tenté de masquer leur xénophobie derrière l'argument du risque de fuite vers leurs pays respectifs (Chili et Argentine).

104 La situation de Rodrigo était particulièrement craignos car il portait l'accusation la plus grave, celle de tentative d'homicide (la peine de Rodrigo a définitivement pris fin en décembre 2012).

Le maire de Barcelone, Joan Clos, a déclaré à la radio ce matin du 4 février qu'un pot de fleurs était tombé d'une fenêtre de cette maison, blessant gravement le policier et le laissant dans le coma. Bien sûr, seul un responsable de la police avait pu lui fournir cette information. Mais ça les a pas empêchés de manipuler et de transformer complètement cette première version pour l'adapter à leurs intérêts. Ils ont fini par dire que Rodrigo avait jeté une pierre sur l'agent depuis la rue et que c'était la cause de ses lésions.

---

56. Rodrigo raconte son expérience des faits dans le documentaire *La lucha por la verdad es la lucha por la libertad*, documentaire qui peut être visionné ici : <[www.vimeo.com/8567068](http://www.vimeo.com/8567068)>



On n'a jamais retrouvé la pierre en question. Le pot de fleurs non plus d'ailleurs, la mairie s'étant très rapidement chargée d'envoyer une équipe sur place pour nettoyer la zone. Les preuves apportées par les accusés n'ont servi à rien : la juge d'instruction, Carmen García Martínez, les a toutes écartées du dossier. Ni les témoins ni les médecins légistes affirmant que les blessures du policier pouvaient pas être dues à une pierre ni le fait que personne ait eu de casier judiciaire ni, évidemment, le fait que tout le monde se déclare innocentx, rien n'a trouvé grâce à ses yeux.

La déclaration du maire a aussi été rejetée, vu que c'était pas un témoin direct. La sentence de culpabilité avait l'air d'être signée bien avant l'ouverture du procès. La mairie de Barcelone ne pouvait pas se permettre un tel discrédit, elle flippait que ça mette en lumière leurs irrégularités et leurs putains de négligences, et d'être ainsi tenue pour unique responsable du coma de l'agent. En juillet 2009, on a eu recours à la cour d'appel qui a ratifié la sentence et augmenté la peine (bien fait, fallait pas l'ouvrir) : trois ans pour Patricia et trois et demi pour Alfredo. Patricia a passé deux mois à la prison Wad-Ras de Barcelone, et un tas d'autres en semi-liberté, séquestrée par ce putain d'État. Au mois d'avril 2014, elle a décidé de s'ôter la vie lors d'une permission. On est toujours en attente d'une réponse du tribunal Constitutionnel.

Moi non plus j'avais pas une thune quand tout ça est arrivé, mais j'avais mon art, mon corps et mon énergie, et c'est ce que j'ai apporté. J'ai performé dans la grande majorité des événements de soutien organisés pour récolter des fonds et j'en ai organisé aussi quelques-uns. Pendant trois ans, il y en avait à peu près un par mois. En général, ça se passait dans des lieux occupés et autogérés, les moyens techniques restaient donc relativement précaires. C'était pas la perfection de mes performances qui importait, au contraire, ce qui comptait c'est qu'elles puissent

être réalisées avec peu de choses, que le message et ce qu'elles contenaient demandent pas trop de matos pour qu'elles puissent avoir lieu n'importe où.

C'est dans ces circonstances qu'a eu lieu la première performance pornoterroriste, à La Escocesa<sup>57</sup>, le 24 février 2007. Plus d'une trentaine de performances en soutien au 4-F allaient suivre (et celles qui restent à venir), mais aussi en soutien à d'autres luttes : aux personnes interpellées lors de la Queeruption 8 Karcelona<sup>58</sup>, à la dépathologisation trans ou aux gens du Desig<sup>59</sup> par exemple. Je l'ai toujours dit, s'il y a quelque chose que je peux faire pour aider quiconque a été emmerdé plus que moi par une justice inexistante et un gouvernement d'enfoirés, je suis là, prête à agir. À partir de ce moment-là, mes poèmes et actions scéniques se sont radicalisées. Vivre dans une ville où des choses si terribles peuvent arriver en toute normalité finit par te faire constamment manigancer de petites vengeances (en plus de te rendre parano). Tu te demandes constamment comment faire changer les choses, comment tout envoyer se faire foutre et c'est une telle rage qui s'accumule qu'elle devient difficile à canaliser par des voix non sanglantes. J'imbibais ma poésie, toujours pornographique, de cette rage qui, associée à mes multiples perversions, fit éclore une hybridation que j'ai voulu

---

57. [NDÉ] Un squat et un centre d'art autogéré de Barcelone, un lieu de résistance qui existe, en 2024, depuis plus de dix ans !

58. La Queeruption était un événement annuel autogéré qui avait pour but de réunir des personnes faisant partie de la résistance queer européenne. Chaque année il avait lieu dans une ville différente. Lors de l'édition de Barcelone, il y a eu neuf détentions à la suite d'une action contre la « zone rose » de la ville, le Gayxample. Les personnes interpellées ont finalement été acquittées après des années de tension et de lutte. [NDÉ] Il y a ici un jeu de mot entre *carcel*, « prison » (écrit ici avec un « k » ; pratique courante du langage familier castillan écrit : remplacer les « c » par des « k »), et « barcelone ».

59. Desig était un sexshop, une galerie d'art et un espace à disposition pour tous types d'activités. Le local a existé un temps dans le quartier de Gràcia, à Barcelone, jusqu'à ce que le loyer abusif l'oblige à fermer.

nommer poésie pornoterroriste. C'est une poésie brute, sans artifices, des mots qui disent exactement ce que je veux dire. Une poésie cryptée, surchargée ou complexe servirait pas mon propos. Je sais pas non plus si je saurais, souhaiterais ou devrais m'y prendre autrement.

Comme je le disais dans un texte que j'ai écrit à l'occasion des journées FeminismoPornoPunk<sup>60</sup> [Féminisme-PornoPunk] d'Arteleku et qui devait servir à expliquer qui je suis : « J'étais une femme tranquille et paisible, écrivant seulement des abstractions ayant peu ou pas de lien avec le monde. C'est le système qui m'a transformée en monstre, comme toutx terroriste. » Je veux que tout le monde puisse comprendre ce que j'écris, pour une raison pratique : je veux que mon message puisse être compris par le plus de gens possible. Mon public n'a pas besoin d'être très cultivé ni de s'y connaître particulièrement en poésie, le message est clair comme de l'eau de roche.

L'importance de l'image a été primordiale dès le début. J'ai commencé par rassembler des photos de porno mainstream et de porno plus bizarre que je mélangeais avec d'autres images de guerres, de mutilations, de malformations, d'accidents, de corridas, etc., pour les projeter en fond des performances. Après je suis passée à la vidéo et je projetais, bien sûr, du porno, mais également un autre type de pornographie, celle qu'on nous sert tous les jours aux infos, qui fait partie de notre vie, si quotidienne et terrifiante.

107

---

60. Le séminaire FeminismoPornoPunk organisé par Paul B. Preciado et Medeak à Arteleku, Donostia, en juillet 2008, tournait autour de « la recherche et la production postpornographique, la critique des codes traditionnels de la représentation de la sexualité et la représentation multimédia des corps et des sexualités subalternes ». Il a réuni des artistes tels que Annie Sprinkle, Beth Stevens, Del Lagrace Volcano, Lazlo Pearlman, BlackSun, etc. [NDÉ] Certaines archives du festival sont disponibles ici <[www.artxibo.arteleku.net/es/islandora/object/arteleku:3194](http://www.artxibo.arteleku.net/es/islandora/object/arteleku:3194)>

On vit dans un monde technologisé où l'image est fondamentale et j'ai jamais voulu me priver d'un outil si puissant. L'ennemi s'en sert pour nous laver le cerveau, pour nous faire acheter des trucs dont on n'a pas besoin, pour développer un stéréotype de beauté qui l'arrange, pour fausser la vérité et nous rendre insensibles face aux atrocités commises lors de ses guerres et « conquêtes ». Moi je l'utilise pour créer des interférences, exciter, ouvrir des yeux et des trous du cul, maltraiter des consciences endormies, provoquer des réactions, et principalement pour faire revivre des sensibilités massacrées.

La curiosité « malsaine » qui nous donne envie de voir des choses qu'il est moralement illicite de regarder est aussi bien présente dans le porno que dans la pornographie médiatique. Chaque jour, moyennant un dispositif très bien rodé, on nous montre à la télé des images qui contiennent un très haut degré de brutalité : des enfants démembrés jonchant le sol de n'importe quelle rue de Bagdad, des gens qui pleurent et qui souffrent, qui s'entretuent, des voitures bousillées sur la route, des catastrophes « naturelles »... Le tout à l'heure du repas, comme par hasard. Le cerveau et l'estomac sont les deux organes qui consomment le plus d'énergie, quand l'un travaille, l'autre fonctionne au ralenti. Quand on mange ou qu'on digère donc, le cerveau est, d'une certaine façon, plus vulnérable, plus ouvert, plus réceptif, moins protégé. Le moment idéal pour nous bombarder d'images qu'on traitera pas consciemment.

Ça nous donne l'illusion qu'on est capables de tout voir sans s'émouvoir, qu'on est prêts à tout voir (et à tout savoir). Mais c'est pas une sensation qui s'ajuste au réel : c'est une façon de nous rendre insensibles et incapables de réagir pour qu'au bout du compte on puisse plus réagir du tout et qu'on en ait rien à foutre de ce qui se passe dans le monde. Pour qu'on soit absolument pas préparés à ce qui

nous attend, quelque chose qui sera pas beaucoup mieux que ce qu'on voit à la télé.

Moi j'extrahs ces images (et d'autres qu'on n'ose pas montrer aux infos même si certains adoreraient pouvoir le faire) de leur milieu habituel et je les réutilise dans contexte où il est possible que des gens soient excités, l'esprit alerte. Je les décontextualise pour leur rendre leur caractère organique, leur férocité, leur brutalité. La part de sens qui leur a été soustraite pour nous abrutir.

J'ai toujours eu l'impression que l'envie de voir des images de gens baiser et celle de voir des images de gens dépecés naissaient de la même curiosité « malsaine » ; ce truc qui dit je veux et je veux pas à la fois, la restriction émotionnelle qu'on s'impose à soi-même. Parce qu'on est trop habitués à ce qu'on nous protège de tout, mais d'elleux, personne ne nous protège.

Quand tu regardes trop de porno, il y a un moment où tu dois faire une pause parce que plus rien ne t'excite ; là c'est pareil, quand tu vois autant de merde à la télé, tu finis par plus rien ressentir face à ce qui se passe devant tes yeux, même quand c'est de véritables atrocités. Comme le dit Virginie Despentes dans *King Kong Théorie* : « Le porno peut aussi nous gêner car il révèle que nous sommes inexcitables alors que nous nous imaginons comme des personnes en chaleur, insatiables.<sup>61</sup> »

La différence entre le porno sexuel et la pornographie médiatique, c'est que tu peux te reposer du premier, tu peux prendre ton temps pour chercher de nouveaux films qui t'excitent plus, arrêter d'en regarder un temps, te changer les idées pour rendre ton esprit à nouveau réceptif. La télévision et les médias eux, en général, ne laissent aucun répit. Le bombardement est constant et il y a eu, par ailleurs, une sensationnalisation progressive des contenus.

---

61. Virginie Despentes, *King Kong Theory*, Grasset, Paris, 2006, p. 164.

Aujourd'hui, les infos les plus regardées et les journaux les plus lus sont ceux qui traitent l'actualité avec le moins de scrupules.

J'accompagne mes performances d'images qui prennent aux tripes, mais j'y suis jamais indifférente. Devant aucune d'entre elles. Je les vois à des moments où je me sens ouverte et réceptive et, si le monde est blessant et qu'on est foutues, alors j'ose me laisser blesser, je me laisse faire parce que je veux pas renoncer à la douleur du monde. À la douleur d'être vivante. J'essaie de garder intact mon sens de l'empathie, encore une valeur qu'on voudrait nous voler en faisant de la misère humaine un spectacle. Certains veulent éviter qu'on se sente concernés par ce qui se passe, par les tueries, la famine, la pauvreté, les guerres. Certains veulent qu'on gobe « une histoire unique » comme le dit Chimamanda Adichie dans sa merveilleuse conférence « The Danger of the Single Story<sup>62</sup> », une histoire où nous, européens et occidentaux « civilisés », ne pourrons jamais vivre des situations ni ressentir des émotions qui appartiennent pas à notre milieu.

110

Je peux voir mille-et-une fois la vidéo du soldat russe que les nazis égorgent et éprouver encore et toujours de la peine pour lui et de la haine envers eux alors que c'est une vidéo que je projette souvent et qui provoque un rejet quasi général. Pourquoi fait-elle si mal, pourquoi gêne-t-elle ? Pourquoi, lorsque les gens vont voir une performance, ils veulent se divertir, s'évader de la réalité, surtout pas penser ?

Ben désolée alors, mais quand je performe je veux pas être la seule torturée, et si t'es à la recherche d'un divertissement facile, il vaut mieux que t'aïlles voir une comé-

---

62. On peut la voir ici : <[www.ted.com/talks/view/id/652](http://www.ted.com/talks/view/id/652)>. [NDÉ] Voir Chimamanda Ngozi Adichie, *Nous sommes tous des féministes*, suivi de *Le danger de l'histoire unique*, traduit de l'anglais (Nigeria) par Mona de Pracontal et Sylvie Schneiter, Gallimard, Paris, 2020.

die musicale, un spectacle de marionnettes ou un peep-show. J'aime rétablir le lien entre le public et la douleur d'autrui, la méchanceté, la merde. On me dit souvent que mes performances seraient meilleures sans ces vidéos si désagréables (les mêmes qui passent aux heures des repas et que tout le monde regarde sans s'émouvoir) et je me demande toujours : meilleures pour qui ? Pour qui croit que c'est pas la peine de voir les choses pour savoir qu'elles existent ?

Moi je dis que ça suffit pas, de savoir qu'elles existent. Quand on n'aime pas quelque chose, on doit le sentir, se laisser avoir mal, pleurer si c'est nécessaire. Comment peut-on oser donner/avoir un avis sur le monde quand on le juge sans une once de douleur, depuis la confortable position de cellui qui est incapable de ressentir un minimum d'empathie ?

Heureusement, y a pas que la souffrance dans cette vie et je projette aussi des images qui m'excitent : fisting anal (hmmm, les *lederones* de Dark Alley), bondage et torture électrique (Wired Pussy<sup>63</sup>, Madison Young<sup>64</sup>, Princess Donna<sup>65</sup>), godes, bonnes parties de baise, éjacs et Belladonna<sup>66</sup>. Belladonna est la reine absolue. En 2009, des gens de la revue *Bostezo*<sup>67</sup>, bien furax, m'ont interviewée et posé la question suivante : « Comment c'est possible qu'une pornoterroriste queer comme toi exprime une telle dévotion pour Belladonna, comme des millions de branleurs hétéros ? »

Ce à quoi j'ai répondu :

---

63. <[www.wiredpussy.com](http://www.wiredpussy.com)>

64. <[www.madisonbound.com](http://www.madisonbound.com)> ☹

65. <[www.princessdonna.com](http://www.princessdonna.com)>

66. <[www.enterbelladonna.com](http://www.enterbelladonna.com)> ☹

67. <[www.revistabostezo.com](http://www.revistabostezo.com)> ☹

Belladonna, en quelque sorte, a fait comme Annie Sprinkle : actrice dans le milieu, elle a vu de quoi il en retournait, en est sortie pour méditer et explorer ses fantasmes avant d'y revenir pour montrer que tout ce qui existe peut être déployé de mille façons. Belladonna est une pionnière. Tout comme Annie Sprinkle, elle a eu la détermination de créer sa propre boîte de prod pornographique en accord avec ses désirs et son imagination, qui est indubitablement bien plus riche (et enrichissante) que celle de ses directeurs quand elle était uniquement actrice.

Le meilleur de Belladonna, si on compare avec Annie Sprinkle qui est sortie des circuits principaux, c'est qu'elle a su se maintenir sur la scène porno mainstream. C'est ce qui la rend si attirante pour moi. C'est un putain de virus à l'intérieur du système. Nous, dans notre microbulle postpornographique, on n'a pas le pouvoir de modifier ce qui se passe dans les « rangs ennemis ». Elle, elle a su y rester et introduire, avec une subtile maîtrise, des éléments réellement post-pornographiques qui auraient sûrement fait fuir les gens (sans les faire jouir) s'ils avaient été introduits par d'autres. Fisting, feeting, BDSM brutal, squirting, pénétrations anales sur des biohommes, véritables baisés lesbiennes (enfin) non conçues sur la base des fantasmes d'un macho, dégénitalisation du sexe, femmes empouvoirées aux godes démesurés... Rendez-vous compte s'il vous plaît, Belladonna c'est le messie, elle ouvre la porte à ce qui viendra et elle le fait depuis la matrice et pas depuis les marges comme nous. Rien ne me satisfait plus que de penser à ces millions de petits branleurs hétéros devant une meuf qui encule un mec noir avec un gode énorme ou qui s'enfile un navet chinois et qui jaillit comme la fontaine de Trevi.



J'ai l'impression que les gens sont plus réceptifs lorsqu'ils sont excités. Je suis bien consciente que ce qui me met en chaleur peut s'avérer offensif ou faire que le public se sente écrasé mais en général, la réponse que je reçois est celle à laquelle je m'attends. C'est pas mal de voir de temps en temps des choses qu'on n'imaginait pas pouvoir nous exciter ou exister. Diffuser, lors de mes performances, des vidéos de porno non normatif ou de postporn est une façon de m'acquitter de cette dette que j'aurai toujours envers le sexe.

Aussi, avec la vidéo, j'ai découvert que si ce qui est dit dans le poème a une relation directe avec ce qui est projeté, tout roule bien mieux. Avant, c'était trop chaotique, les gens étaient paumés, sûrement trop d'infos. Et comme j'y connais rien au montage vidéo, je compte à présent sur la participation de personnes sachant le faire.

Mon expérience avec Video Arms Idea<sup>68</sup> est inoubliable. Dès le début, je me suis dit que toute personne participant d'une manière ou d'une autre aux performances ne pouvait rester derrière l'écran de l'ordi tout le temps, apportant sa contribution uniquement à travers un câble. C'est comme ça que je leur ai proposé d'étendre leur rôle de VJ's et d'entrer en scène. Le résultat : une performance hallucinante à Emmetrop<sup>69</sup>, à Bourges, lors de la présentation de la traduction en français de *Texto junkie* de Paul B. Preciado.

On l'a aussi proposée au théâtre Pradillo, à Madrid. D'autres VJ's (Macarena Moreno, Saxwakui, TrashMixer, Pecado Pixelado) m'ont accompagnée en d'autres occasions. En vérité, je peux plus me passer de quelqu'unx

---

68. Video Arms Idea est un collectif d'art vidéo, composé des artistes et militantes italiennes Chiara Schiavon, Mery Favaretto, Giulia Perli, Elena Cadore et Jordana Canova. Pour en savoir plus : <[www.ideadestroyingmuros.blogspot.com](http://www.ideadestroyingmuros.blogspot.com)> et <[www.ideadestroyingmuros.info](http://www.ideadestroyingmuros.info)>

69. <[www.myspace.com/emmetrop](http://www.myspace.com/emmetrop)> ♪

qui se charge des visuels, ce serait comme faire un pas en arrière.

Le sexe en direct est aussi un élément essentiel dans une perf pornoterroriste. J'aime jaillir sur scène, pourquoi le nier. C'est le rêve de toutx exhibitionniste : qu'un public te regarde baiser et, cerise sur le gâteau, qu'il applaudisse quand t'as un orgasme. Et les miens sont pas du genre discret, ils sont spectaculaires, d'où leur grâce scénique. En plus, le sexe que j'offre sur scène c'est pas qu'une impulsion d'exhibition et d'auto-satisfaction, ça va bien plus loin que l'acte en lui-même. Ça vient d'une intention de ma part de visibiliser des pratiques relativement marginales qui doivent sortir du placard, selon moi, car elles sont subversives à leur façon. L'éjaculation féminine, le fisting, le sadomasochisme. Pénétrations, éjaculations, coups de fouet se succèdent devant le public qui prend souvent part à l'action : j'ai jamais souhaité faire de la scène une frontière mais bien un pont.

114

Ma seule et dernière limite en date : mon père et ma mère dans l'audience. C'était une limite consciente, peu réfléchie et encore moins surmontée. Je les ai jamais invités aux performances réalisées avec Pablo, ça me faisait honte (ou quelque chose comme ça), que mes parents me voient à poil sur scène, ensanglantée, en train de balancer des tripes de cochon sur les gens, tripotant mon pote, nous roulant par terre, toustes les deux bien sales. J'avais réussi à me convaincre que ça les dégoûterait. Ma mère m'a vue plusieurs fois réciter des poèmes à Barcelone et à Madrid, mais ça n'avait rien à voir avec les perfs pornoterroristes. C'était juste moi lisant des poèmes, les mots étaient toujours féroces mais j'étais habillée, même pas un bout de sein qui sortait, personne me baisait sur scène.

Je me souviens parfaitement de ce moment où Majo de Post-Op me mettait son poing dans la chatte. Alors que j'éjaculais à flots, j'ai entendu la voix de mon père criant

du fond de la salle : « Tu déchires ma fille ! » La seule chose qui préoccupait ma mère c'était la salubrité du fisting, si ça pouvait entraîner des lésions physiques irréversibles, un éventuel séjour à l'hôpital. Les poèmes, la mise en scène, le déroulement du show, tout roulait pour elle, mais le fisting... dangereux. Elle avait sûrement pas tort.

Finalement, après toutes ces années, j'en suis arrivée à la conclusion que je peux absolument tout faire lors d'une performance.

*J'ai pas de limites  
sauf celle d'être infidèle  
à mes propres désirs.  
Ça, je le ferai jamais,  
ni sur scène ni ailleurs.*

# PETIT MANUEL D'ACTION PORNOTERRORISTE

*Human beings must have action;  
and they will make it if they cannot find it.*<sup>70</sup>

- Albert Einstein

*Thought and theory must precede all action;  
yet action is nobler in itself than either thought  
or theory.*<sup>71</sup>

- Virginia Woolf

116

Il suffit d'en avoir envie pour être pornoterroriste. Ça a rien de spécial en réalité, c'est pas un don. Le pornoterrorisme peut aussi prendre forme dans des choses simples et quotidiennes. Je dis pas ça pour soustraire du mérite au sujet : que n'importe qui puisse être pornoterroriste enlève rien au fait que ça suppose un effort. C'est du taf. Seulement, pas besoin d'être excessivement perversx ni d'avoir des prédispositions à l'exhibitionnisme, la transgression, au sexe ou encore à la combativité. Je dirais même que ça peut se développer et s'apprendre comme tout autre type de pensée, de stratégie ou même de langage. Une seule chose est indispensable, l'inconformisme – même la rage l'est pas. Un acte pornoterroriste peut être chargé d'humour et assez ludique. Du coup, si t'as parfois eu l'impression que le monde qui t'entoure c'est de la grosse merde mais que tu sais pas comment canaliser ce senti-

---

70. « Les êtres humains ont besoin d'action, et ils la créeront s'ils ne la trouvent pas. » [NDÉ] Référence inconnue.

71. « La réflexion et la théorie doivent précéder toute action ; cependant, l'action est plus noble en soi que n'importe quelle réflexion ou théorie. » [NDÉ] *Idem*.

ment terrible, prends d'assaut la rue pour le dire, garde pas tout ça enfermé dans ta tête, évite les ulcères et les aigreurs d'estomac, déplace ta critique vers l'extérieur. Si, pour être plus concrète, ce qui te fout la mort a à voir avec les injonctions morales, sociales et légales que l'État, l'Église et les gens en général font peser sur ton corps et ta sexualité, alors, parmi la variété et la multiplicité des interventions qui peuvent être réalisées dans l'espace public, l'action pornoterroriste est celle qui servira le mieux ta cause.

La première et la plus simple des choses à faire pour commencer est de trouver de quelle façon la loi ou la morale répriment ta sexualité sur le territoire où tu vis. Ensuite, à l'attaque. C'est toujours un champ très vaste parce qu'on vit dans un monde où, concernant le sexe, tout n'est que péché, délit ou réprobation de la majorité. Il y a des lois si absurdes que vous pourriez en mourir de rire, même si c'est aussi très triste de constater à quel point nos corps, nos chattes, bites et anus leur appartiennent.

J'ai réalisé ma première intervention pornoterroriste urbaine à Athènes, pas en Espagne. En Grèce, il existe une loi spécifique qui érige des normes concernant les seins des femmes. Loi que mon amie Kiki Grevia s'était chargée de me présenter de long en large. Une des choses qui m'a paru la plus grave, c'est qu'une femme puisse pas, même à la plage, enlever son tee-shirt ou son haut de maillot. Je considère ça comme un attentat incontestable au confort des gens. Le lendemain de notre conversation, en me promenant dans les rues, j'ai été témoin d'un spectacle digne d'une comédie musicale gay : un échafaudage entièrement garni de mâles velus et robustes, torse nu, plus attentifs aux jupes qui passaient sous leurs yeux qu'à leur travail de restauration de façade.

Je me suis immédiatement souvenue de la loi qu'on évoquait la nuit d'avant et j'ai imaginé ce qui pourrait se

produire si, à la place des maçons, c'était des maçonnes, comme ça les seins à l'air, leurs bleus de travail retroussés jusqu'aux reins, leurs mains dans les épais gants de travail, faisant remuer leurs rouleaux de peinture de haut en bas, beuglant des obscénités aux gens. Ce fantasme, en plus de faire naître en moi une excitation terrible, m'a donné envie de réaliser une intervention pour protester contre cette loi qui me paraissait si injuste et qui rendait mon fantasme techniquement et légalement irréalisable. Ce qui me faisait vraiment chier, c'était pas qu'eux puissent montrer leurs seins (ils en ont aussi, petits et discrets) mais que nous on puisse pas le faire à notre tour, précisément à Athènes, berceau de la démocratie et donc à l'origine de l'habillement comme une injonction, non pas comme quelque chose d'utilitaire. Nos seins sont-ils si dangereux ? Il faut croire que oui, comme des grenades à main, des armes capables de déstabiliser n'importe quelle structure. La loi spécifiait que toute femme montrant ses seins en public pouvait être arrêtée et punie.

118

On a alors décidé de fabriquer des *stencils*<sup>72</sup> avec deux images : un maçon torse nu et une maçonne dans le même appareil. Sous leurs corps, on pouvait lire « *ελευθερωστε τα bustia* » (« libérez les seins »). On a couvert les murs de la rue Ippokratous de ce sympathique petit dessin. Ce qui a pas dû être très apprécié car deux ou trois jours plus tard tout avait disparu (et on peut pas dire que c'était pour laisser les murs impeccables : les autres graffitis étaient intacts, c'était un effacement sélectif). On a aussi eu l'idée géniale de courir seins nus dans la rue, mais on a dû renoncer. Je devais prendre un avion de retour le lendemain, et on a

---

72. Le *stencil* ou pochoir est une technique de peinture qui consiste à utiliser un modèle qu'on a préalablement découpé et qui fait apparaître l'image en arrière-plan quand on applique la peinture dessus. C'est une technique fréquemment utilisée par les artistes qui interviennent dans l'espace public parce que la rapidité est devenue un critère indispensable.

appris qu'il était possible de passer trois jours en gardav pour ça. C'est la première chose que je ferais en arrivant en Grèce, si j'ai l'opportunité d'y retourner un jour.

À Barcelone, au contraire, la législation est plus discrète. En apparence, c'est la non-discrimination, mais en pratique c'est différent. Ça s'appelle un « attentat à la cohabitation et au respect d'autrui », même si c'est écrit nulle part dans l'ordonnance civique de la ville<sup>73</sup> qu'on peut pas se promener à poil ou les seins à l'air. Tout le monde est habitué à voir des mecs montrant leurs seins, mais nous, on peut pas le faire : on perturbe l'ordre public. Super, je pensais pas que ces deux protubérances auraient le pouvoir magique de perturber l'ordre, elles m'excitent encore plus du coup. Pour donner un aperçu de la situation dans la ville-*botiga*<sup>74</sup>, dans la ville-marque déposée : récemment, le juge Emili Soler (chambre du tribunal numéro 27) a condamné un homme qui se promenait nu à payer une amende de 80 euros, disant que c'était un attentat à la salubrité, à l'esthétique et au droit à « ne pas voir » des citoyens respectables.

Le droit à ne pas voir ? Bordel, maintenir une personne dans la cécité c'est un délit, bande de connards. Et qu'est-ce qu'on fait du droit à voir ? Pas de lois spécifiques qui interdisent la nudité, certes, mais des condamnations morales en veux-tu en voilà. Et comme les juges de Barcelone (et sûrement de toutes les autres villes) sont avant tout – et avant même d'être juges –, des personnes extrêmement attachées à leurs principes, ils sont incapables de s'en tenir à ce qu'en dit la loi et sont bien plus fidèles à leur propre subjectivité. Ils tordent les lois comme ça leur chante (celle concernant la cohabitation et le respect d'autrui peut bien

---

73. L'ordonnance municipale peut être téléchargée ici (en catalan, je l'ai trouvé nulle part en castillan ou en anglais, étrange, non ?) : <[www.w110.bcn.cat/fitxers/ajuntament/consolidadescat/convivencia.429.pdf](http://www.w110.bcn.cat/fitxers/ajuntament/consolidadescat/convivencia.429.pdf)>

74. [NDÉ] En catalan dans le texte, signifie « boutique ».

faire d'une pierre deux coups) pour condamner tout ce qui, selon eux, est pas civique.

Cette loi est si stupide que c'est à peine si on a les mêmes droits que les chiens. S'il y en a parmi vous qui doivent se réincarner à Barcelone, le mieux c'est encore de le faire sous la forme d'un chien ou d'un rat : vous pourrez tranquillement promener votre corps nu dans la ville, pisser et chier où ça vous chante et crier à tue-tête.

Concernant le fait de porter ou non un tee-shirt ou un bikini, la morale a complètement envahi la loi, et ce sont les petits juges-bigots régnant en maîtres qui, par leurs sentences, lui donnent un aspect juridique.

Monsieur Jordi Clos<sup>75</sup>, président de la corporation hôtelière de Barcelone (une bande de sangsues sans scrupules, c'est clair), a décidé que marcher dans la rue sans tee-shirt n'était guère européen et que (texto) « la vision de gens en maillots de bain, sans tee-shirt, ne contribue pas à renforcer l'image de marque que Barcelone a façonnée<sup>76</sup> ». Heureusement, ce Caïn particulier n'était déjà plus en poste quand il a eu cette brillante idée et on l'a envoyé se faire frire un œuf, mais il a retenté le coup jusqu'à obtenir gain de cause. C'était le premier intéressé à transformer cette ville en « marque » de luxe, en parc thématique pour bordelx citoyenx (le prix de ses chambres d'hôtel variant entre 150 et 500 euros la nuit), en magasin haut de gamme.

120

---

75. D'où ce nom me dit-il quelque chose ? Ben tiens, cet homme est rien de moins que le frère de notre merveilleux ex-maire, Joan Clos, actuellement en « fuite » en Turquie et en Azerbaïdjan en tant que prétendu ambassadeur d'Espagne avec tous les millions qu'il a pris à la ville en neuf terribles années de spéculation immobilière insensée. Jordi Clos, président du Syndicat des hôteliers, possède aujourd'hui, entre autres nombreuses propriétés hôtelières, un joli hôtel sur la 22@, plan développé par l'ex-maire pour en finir avec la vie alternative de Poble Nou et d'autres lieux importants pour la ville comme La Escocesa et La Makabra [des squats, ndte]. Est-il façon plus mesquine de tirer la couverture à soi...

76. <[www.elpais.com/diario/2009/07/09/catalunya/1247101640\\_850215.html](http://www.elpais.com/diario/2009/07/09/catalunya/1247101640_850215.html)>



Pour en revenir au « droit à ne pas voir », j'aimerais savoir ce que pensent les décideuses du droit à ne pas être vue (surveillée) alors qu'elles saturent la ville de caméras. Dans ce cas-là, il y a une action pornoterroriste très efficace et simple à réaliser : on localise les caméras (pas très difficile étant donné qu'il y en a partout, dans le métro, les rues, les parcs...) et on profite de la couverture médiatique et technologique pour tourner un film porno en direct. Attention à faire en sorte qu'on puisse pas reconnaître les visages. Pour ça on peut utiliser des perruques, des tonnes de maquillage ou directement des masques. On commence à baiser et le tour est joué. La personne qui se trouve de l'autre côté du moniteur aura même pas à changer d'écran lors du passage de son chef : ils passeront tous du porno. Cette action implique depuis peu un risque, baiser dans la rue étant passible de 500 euros d'amende. À moins qu'une envie incontrôlable vous empêche de vous organiser un tant soit peu, l'idéal serait que d'autres gens soient chargés de surveiller l'arrivée de potentiels « agents de la loi ». Attention aussi aux passantxs, ces dernièrxs pourraient tout aussi bien avoir envie de participer (chose très improbable) que de faire un scandale et devenir violentxs.

Une autre action pornoterroriste bien efficace à réaliser dans l'espace public c'est la masturbation collective. L'idée m'est venue il y a longtemps, quand j'étais en Arizona, l'intention de base étant de déplacer un espace ou moment intime dans la rue, pour plusieurs raisons.

Tout d'abord, pour visibiliser la masturbation comme une chose naturelle qu'on pratique toustes. Oui, tout le monde pisse et chie aussi et on sort pourtant pas dans la rue afin d'exiger que ces actes soient visibles, mais la différence c'est qu'un million de tabous pèsent sur la masturbation, contrairement aux autres besoins physiologiques. Surtout lorsqu'il s'agit de masturbation féminine qui, plus

qu'une pratique, a l'allure d'un fantôme survolant d'en haut les chambres des filles. Je crois qu'il est extrêmement important de la faire accéder à une visibilité similaire à celle de la masturbation masculine. La branlette féminine n'est pas validée, contrairement à la masculine, par une série de conduites socialement acceptées comme normales, faisant partie du processus d'apprentissage du corps propre.

Les gamins se rassemblent dès le plus jeune âge pour se branler, c'est bien connu, que ce soit autour d'un magazine porno, devant la télé ou la fenêtre d'une voisine indiscreète. Que la première pratique homosexuelle des hommes soit la masturbation mutuelle n'est pas dû au hasard. Le ciné et la littérature le représentent, ça existe dans l'imaginaire collectif. Les femmes et les petites filles, c'est comme si elles se branlaient pas. Et il est probable que beaucoup le fassent pas (à cause de ce manque direct de références) mais la grande majorité si, même si personne semble vouloir le savoir.

122

Deuxièmement, car je considère qu'un des droits fondamentaux de toute personne est la découverte de sa sexualité, de manière progressive, et pas uniquement quand on finit par se marier ou rencontrer une personne avec qui on va interagir sexuellement. Un des pires maux causés par l'Église à l'Humanité a été de pénaliser la masturbation et de la qualifier d'acte impur. Le sexe est un besoin humain basique et le fait d'en manquer peut entraîner de graves troubles. L'Église, quasiment depuis ses débuts, s'est consacrée à convertir le peuple en anorexique sexuel et c'est un crime, j'en ai pas le moindre doute. Dire à un gosse qu'il ira en enfer s'il se touche ou effrayer une gosse en agitant les conséquences de la perte de sa pureté sont des actes criminels. Comme aucune loi a l'air de faire quoi que ce soit pour y mettre un terme, sortir nos branlettes dans la rue me semble être un acte parfaitement légitime.

Après plusieurs tentatives ratées, j'ai enfin réussi à mettre la théorie en pratique dans l'agora de l'Université polytechnique de Valence, pendant les journées Interferencias Viscerales<sup>77</sup> [Interférences Viscérales] organisées par Video Arms Ide, en compagnie d'autres illustres chiennes telles que Itziar Ziga<sup>78</sup>, Majo Pulido, Fransesco Macareno aka WarBear<sup>79</sup> et Elena/Urko Perez aux branlottes, et Mar Cejas, Macarena Moreno<sup>80</sup> et Julia Martinez aux caméras. On s'est misxs au travail, accompagnés par Maro Diaz<sup>81</sup> en guise de commentateur et d'un public réduit s'approchant timidement et d'un plus large nous observant, nous encourageant et nous filmant avec des portables depuis les fenêtres de la bibliothèque. Comme il fallait s'y attendre, les gars de la sécu ont aussi assisté à la scène presque dès le début, sans trop savoir où regarder ni quoi faire. Les pauvres, ils pouvaient pas faire grand chose, on avait la bénédiction des organisateuices des journées en question. À peine quelques semaines plus tard, la vidéo mise en ligne sur internet accumulait déjà 10 000 vues (c'est monté jusqu'à 34 000) et une quantité incalculable de commentaires en tout genre ont pris d'assaut mon site.

123

Ces commentaires et les réactions que la vidéo a entraînées m'ont amenée à penser que cette action avait été non

---

77. <[www.ideadestroyingmuros.blogspot.com/2009/05/interferencias-viscerales-practicas.html](http://www.ideadestroyingmuros.blogspot.com/2009/05/interferencias-viscerales-practicas.html)>

78. Itziar Ziga est écrivaine et chienne terroriste. Elle a publié *Devenir perra*, Melusina, Barcelona, 2009 [traduit en français par Diane Moquet et Camille Masy, sous le titre *Devenir chienne*, Cambourakis, Paris, 2020, ndte] ; *Un zulo propio*, Melusina, Barcelona, 2009. Mais aussi *Sexual herria*, Txalaparta, Tafalla, 2011 ainsi que *Malditas, una estirpe transfeminista*, Txalaparta, Tafalla, 2014. Elle fait souvent part de ses idées sur son blog : <[www.hastalalimusinasiempre.blogspot.com](http://www.hastalalimusinasiempre.blogspot.com)>

79. Francesco Macarone Palmieri est essayiste, DJ, producteur, organisateur, performeur, philosophe... (et bien d'autres choses encore). Pour plus d'informations : <[www.warbear.org](http://www.warbear.org)> ☼

80. <[www.vimeo.com/macamoreno](http://www.vimeo.com/macamoreno)>

81. <[www.1hombreverdad.blogspot.com](http://www.1hombreverdad.blogspot.com)>

seulement nécessaire mais urgente : un cassage de couille en règle qui retournait le couteau dans la plaie. J'ai pris conscience de l'abrutissement espagnol, bien plus grave que ce que je pensais, de l'ignorance des gens malgré leurs diplômes universitaires et de la rage que produisait chez les personnes butées le fait de voir une bande de shlags (Ëls voyaient rien au-delà de nos crêtes, pauvres malheureuxes) envahir leur espace public pour se branler. Et entre les « Vive Franco » et les « On va vous envoyer chez España 2000<sup>82</sup> », on était laides et monstrueuses, des êtres par lesquels Ëls souhaitaient même pas être touchés, des individuEs indignes et pestiférées. Le niveau d'éducation sexuelle parmi les « commentateuïces » était affligeant : du genre, « pas étonnant qu'elles se branlent, elles sont tellement moches qu'elles doivent être en manque », comme si la masturbation était uniquement un palliatif à la baise. Le mot « respect » voletait comme s'il venait d'être inventé et tranchait abominablement avec les menaces de mort reçues à mon adresse mail personnelle.

124

Le droit à ne pas voir et la protection des enfants faisaient aussi partie des thèmes récurrents. En ce qui me concerne personnellement, ça faisait longtemps que je m'étais pas sentie si satisfaite d'une action et j'ai pris la décision de la sortir dans les rues (il existe à Madrid un lieu idéal, la Plaza de la Paja<sup>83</sup>) et de recommencer tout au long de ma vie. C'est tout ce qu'Ëlles méritent.

Un « commentateur » un peu plus malin que les autres (bon, il savait au moins où placer les accents) compara l'action à de la taxidermie. Il disait qu'il y avait des choses qui pouvaient pas être faites en public : « Imaginez-vous

---

82. [NDË] España 2000 est un parti d'extrême droite espagnol fondé en 2002 par José Luis Roberto.

83. [NDË] Diana joue sur le double sens du mot *paja* : ça veut dire à la fois « paille » et « branlette ». C'est le nom d'une place du centre-ville de Madrid.

un taxidermiste se mettant à étripier des animaux en pleine rue devant des regards innocents d'enfants de six ans, ce serait vraiment désagréable. » Immédiatement, je me suis dit : et les corridas, c'est quoi ?

Mener cette action dans une fac a pour avantage d'éviter la présence de « mineures » et celle d'éventuelles policières, ces dernières ne pouvant entrer que sur ordre d'un mandat délivré par la recteurice. Chose assez improbable car c'est une action trop courte, qui laisse trop peu de temps pour effectuer les appels et la gestion nécessaires à une intervention.

Cela dit, l'action « phare » du pornoterrorisme reste sans aucun doute le porno-assaut d'édifices religieux ou gouvernementaux. Je m'explique. On avait planifié un voyage en Italie, avec l'équipe de Video Arms et ma copine Montse. On voulait faire une action à Rome et Chiara Schiavon eut une illumination divine (ou satanique) : son idée merveilleuse était de planquer des magnétophones qui émettraient des gémissements et autres bruits sexuels dans la basilique Saint-Pierre du Vatican. Dès le début on a trouvé que c'était une action de véritables guerrilleros, un coup de batte direct à la tête de l'ennemi, l'uppercut parfait. On a donc bien étudié la situation pour mener notre projet à bien sans trop de risque et on a élaboré un plan très simple.

On a commencé par enregistrer sur des cassettes (d'occasion et bon marché, environ dix euros) des gémissements, des bruits de gifles et de nos ébats, en laissant quelques minutes de silence au début, histoire d'enclencher la cassette sans se faire repérer et avoir le temps de filer. Chiara a placé la machine infernale dans l'autel de la vierge du Saint-Secours, et moi, dans la tombe de Pie XII. Les autres filles attendaient sur place pour filmer le tout. Et l'autel s'est mis à gémir. Lorsque les gens se sont approchés pour voir de quoi il retournait (peut-être pensaient-ils être té-

moins d'un miracle ?) un homme en noir qui avait l'air de travailler (ça aurait pu être n'importe quel catho, ils sont tous des policiers de leur foi) trouva le magnéto, l'éteignit et l'emporta. Comme j'étais stressée, j'ai pas réussi à mettre en route le magnéto de la tombe de Pie XII, mais on l'a récupéré pour le mettre la semaine suivante dans les locaux de Mondadori (maison d'édition, propriété de Berlusconi) à Venise, caché entre les guides touristiques.

Ce fut la première action de porno-assaut acoustique. L'idée en soi peut se développer et se réaliser partout, pas la peine d'aller jusqu'au Vatican, il y a des connards à tous les coins de rue. Mais je dois reconnaître que ce fut un vrai honneur de faire ça là. Des cris de plaisir surgissant de la tanière des pères de la répression sexuelle, ça manque pas de symbolique. Tous ces cris étouffés par leur faute qui résonnaient, ceux de toutes les âmes condamnées aux enfers qui passent leur temps à baiser et à avoir des orgasmes scandaleux, profitant enfin du sexe qui leur a été refusé pour avoir transgressé la norme ecclésiastique. Les gorges mutilées, les corps brûlés et torturés. Une véritable procession d'âmes errantes, libérant leur obscène vengeance. Une putain de perche, j'avoue.

126

Cette expérience demandait pas énormément de logistique. J'ai alors commencé à réfléchir à son perfectionnement. Il est important de bien connaître le lieu où l'action va se dérouler et, si possible, de placer le magnéto dans un endroit difficile d'accès pour qu'il fonctionne un bon moment. Par exemple, dans certaines églises, les autels des vierges et des saints sont de l'autre côté d'une grille. Le mettre là offre un laps de temps considérable : aller chercher la clé, ouvrir et trouver le magnéto : une baise complète peut résonner ! Il suffit d'appuyer sur play et de le laisser là. Sortir en courant, c'est l'étape d'après mais c'est intéressant de savoir comment s'est déroulée l'action,

donc si une « main innocente » est sur place pour filmer le tout, c'est encore mieux.

Je laisse planer l'idée, ravie de la voir se répandre si quelqu'unx se motive... sachant le nombre de personnes dont la vie sexuelle a été ruinée à cause de l'Église, ça serait pas étonnant.

Pour le reste, n'importe qui peut tramer des actions de ce type, sachant bien ce qu'est et ce que prétend faire le pornoterrorisme. C'est pas de trop, ça oui, de s'y connaître un peu sur la législation pour pouvoir savoir à quoi s'en tenir quant aux conséquences possibles de nos actions. Cela étant dit, je suis dans l'obligation de rajouter une précaution fondée sur ma propre expérience, d'utilité pour qui veut se lancer dans la lutte, car quelques problèmes en dérivent.

Le plus important, c'est d'arriver à faire face à la précarité inhérente au pornoterrorisme. Avant toute chose, tu dois avoir conscience que tu pourras jamais vivre de ce que tu fais ou pourrais faire. Ça servira au mieux à te payer quelques vices et à te faire connaître dans un cercle réduit de personnes qui vont t'admirer, te détester, voudront te tuer ou te baiser, qui te diront que ce que tu fais est super important ou que c'est de la grosse merde.

Si ce que tu cherches c'est la fame et l'argent, mieux vaut pas que tu te consacres à montrer ta chatte à la moindre occasion et à te balader en cagoule en disant que t'es une artiste. Ça fonctionnera pas.

Tu recevras pas de subventions. Aucun gouvernement ou institution, même parmi les plus libérales, subventionnera ce que tu organises, que ce soit une masturbation collective publique, un atelier d'éjaculation féminine ou de fisting vaginal, une performance avec du sexe en direct (aussi artistique et poétique soit-elle), même si tout ça est plus intéressant et nécessaire qu'un tournoi de pétanque

ou une étude sur les effets du changement climatique sur la reproduction des écureuils volants.

Tes activités politico-artistiques seront limitées à certains espaces, car il ne pourra pas y avoir ni mineures ni personnes « invalides » ou prises au dépourvu. On essaiera de te censurer même dans les lieux les plus « alternatifs », encore plus si un sponsor, une institution publique ou une bourse est derrière l'événement. Personne mettra son cul en danger pour que tu puisses montrer le tien.

Rien de ce qui contient les mots « porno » ou « terrorisme » pourra être un produit médiatique, culturel ou politique (du moins dans les milieux de la politique et de la culture « correctes », c'est-à-dire là où on peut se faire du blé et une renommée mondiale).

Il y a peu, une connaissance qui travaille à l'élaboration de la partie « coquine » d'une émission de télé de cœur (je vous donne pas le titre parce que je m'en souviens pas, je sais plus si c'était *¿Dónde estás corazón?* ou *Salsa Rosa*<sup>84</sup>, mais au fond ça change rien, toutes ces émissions se ressemblent) m'a proposé de participer. C'est le genre d'émissions où stars et pseudo journalistes s'écarterlent mutuellement en première partie, et en deuxième partie (tard dans la nuit), on inclut une tranche horaire où, évidemment, le sexe est le sujet principal. À quoi bon rester éveillé si tard à regarder ces conneries, si c'est pas parce que la vue d'une bonne paire de seins et de quelques culs se trouve garantie ? Je trouve que c'est le menu télévisuel parfait : en entrée la satisfaction d'une partie de la curiosité « malsaine » avec les ragots des stars (saupoudrée d'un peu de massacre émotionnel, si on a de la chance) et en plat de résistance la satisfaction du reste de cette curiosité « malsaine », celle des interdits, des cochonneries, des trucs bien

---

84. [NDÉ] En Espagne les émissions de télé consacrées aux « potins de stars », à leurs histoires de cul ou de cœur, sont beaucoup plus répandues qu'en France.



crades. Ainsi, Jean et Jeanine s'en vont au lit avec une plénitude incertaine dans l'estomac pour l'une, dans l'entrejambe pour l'autre. Une histoire de zombie-audience. La débilité espagnole me semble parfois séduisante.

Le fait est que cette connaissance était chargée de programmer la partie « -18 » et il avait dans l'idée de consacrer une émission à l'addiction sexuelle. Son intention était de réunir différentes personnes se déclarant maniaques sexuelles pour qu'elles racontent leurs histoires, leurs vies dégénérées et perverses en présence d'unx modérateuice ou d'unx présentateuice pour que ça parte pas en vrille et que les spectateuices puissent capter quelque chose.

Il avait pensé à moi en tant qu'invitée (surtout pour que je puisse me faire de la thune en échange d'un peu de scandale) et j'y vis l'opportunité parfaite de renverser radicalement la situation et de mettre un bon gros bâton dans le cul de cette putain de société, à la télévision publique et en direct devant une audience de millions de bobonnes, machos, bourges, fachos, peut-être même quelques curés et je sais pas qui d'autre, plantés un vendredi soir devant leur écran à mater ça. Quelques jours plus tard, une rédactrice m'appela pour me faire une brève interview qui finit par se prolonger une heure.

J'ai été idiote, trop sincère, mes réponses trop « réfléchies », mon langage pas assez vulgaire (j'aurais dû m'entraîner avant avec une ou deux vidéos de Belén Esteban<sup>85</sup>), mon ton trop insurrectionnel. Quand la rédactrice (une femme à la voix intelligente et délicieuse) m'a demandé si j'avais déjà sollicité de l'aide psychiatrique pour surmonter mon « addiction au sexe », je lui ai répondu qu'ici, la thérapeute, c'était moi : je me considère mentalement

---

85. [NDÉ] Star du petit écran espagnol, elle participe à d'innombrables programmes de presse people, dont le légendaire *Salvame*. Surnommée « la princesse du peuple », elle est particulièrement connue pour son bagou tapageur et son sens du scandale.

saine (dans la mesure où ce que j'ai en tête me fait pas souffrir, bien au contraire), les malades c'est les autres, les personnes qui vivent pas leur sexualité de façon pleine et amusante, qui la soumette constamment à des questions morales, religieuses, quasiment protocolaires. La conversation s'est arrêtée là. Elle me dit que l'émission aurait lieu dans une quinzaine de jours et qu'elle me tiendrait au courant pour le transport jusqu'à Madrid. Je l'ai fascinée, j'en suis persuadée. On a eu une conversation très intéressante, mais peut-être que ce jour-là, elle a détesté son boulot, quand elle s'est vue obligée de décider que quelque chose comme moi ne pouvait en aucun cas passer en direct dans une émission de ce format-là (et d'aucun autre en réalité) parce que son mode de subsistance aurait été en grand danger.

130

Évidemment, c'était pas quelque chose comme moi qu'on cherchait. On voulait des victimes et des bourreaux, des gens se laissant guider docilement, une débile mentale oui, quelque chose de monstrueux passe encore, mais intelligente, c'était mort. Personne avec un minimum de pouvoir de conviction, plutôt des gens qui savent pas argumenter qu'on aurait pu caser chez les « malades mentaux » ou chez les « délinquantx ».

Je suppose qu'elle attendait de moi que je dise : « Oui, je suis une hystérique nymphomane malade déficiente, je me branle en public, je me fourre des fourmis dans la raie du cul quand on me sort au parc, je m'envoie le premier que je croise et vous pourrez me manipuler comme vous voudrez, vous pourrez même me faire me sentir coupable devant des millions de téléspectateurs qui se frotteront les mains et prendront un malin plaisir à me voir pleurer, repentie de tous mes péchés. Peut-être même que vous réussirez à faire en sorte que quelqu'un appelle et promette de payer mon traitement. » Je suis très mauvais stratège. Mon plan se cassa la gueule et personne me rap-

pela. Je pense même qu'ils m'ont mise dans une sorte de base de données pour que jamais, ô grand jamais, aucune émission de télé ait l'idée de reprendre contact avec moi un jour.

Je sais bien que si je faisais que ça de ma vie, je serais toujours précaire. Ça a peut-être un côté attractif bohème, mais rien de séduisant comme projet de vie. Parce que même s'il y a quelques imbéciles pour dire que la précarité c'est fashion, le fait est que c'est une punition. La punition donnée pour non-adaptation au système. Punitions pour les dissidents, récompenses pour les moutons.

L'action et les perfs pornoterroristes donnent un sens et une raison d'être à ma vie. C'est un bon remède pour mitiger mes instincts assassins et le meilleur moyen que j'ai trouvé pour dire ce que je pense. Mais comme je sais bien que je ne peux pas vivre que de ça, je suis aussi serveuse (j'ai été factrice, téléopératrice, livreuse...), j'organise des ateliers et j'essaie de vendre mes bouquins.

Un autre conseil que je ne peux pas garder pour moi si quelqu'un souhaiterait s'aventurer dans le monde du pornoterrorisme (et pour toute sorte de performance politique) : attention aux imposteurs. Ils sont partout et peuvent se camoufler avec n'importe quoi. Pour certains on sent l'arnaque à mille kilomètres, mais d'autres se déclarent anarchistes, activistes sociaux, antisystèmes, militants... Attention aux gens qui se la jouent cool, c'est ceux qui t'enfoncent les poignards les plus profonds dans le dos.

C'est pas que j'ai perdu complètement foi en l'Humanité, mais quelques coups par derrière m'ont appris à pas faire confiance aux gens qui te flattent trop et qui te collent au cul comme des parasites pour absorber de toi tout ce dont ils ont besoin afin de combler leurs carences créatives et émotionnelles.

Les idées du milieu de la performance sont malheureusement très mal protégées, sans doute à cause de la précarité habituelle du genre et de ses diffuseuses. Dans tous les cas, fais-toi à l'idée que ton travail peut être récupéré par n'importe quelle crapule te voyant sur scène et pensant pouvoir faire la même chose dans un lieu où personne te connaît, en se faisant passer pour de grands artistes, super engagés et géniaux.

Je crois pas à la privatisation des idées ni en leur marchandisation. Je crois sincèrement qu'elles doivent circuler, se mélanger, être profanées, évoluer. Mais cet exercice doit être fait par des personnes qui ont un minimum d'imagination ou des personnes qui en ont pas mais qui ont une éthique qui les fait citer leurs influences. Sinon, il n'y a plus de développement qui tienne, c'est de la pure citation sans référence, soit du plagiat.

Je crois au respect envers les personnes qui ont avancé et développé de bonnes idées. Quel genre de réseau serions-nous en train de créer si, au lieu de s'influencer les uns les autres, au lieu de partager, on passait notre temps à s'attribuer les idées des autres sans même les mentionner ? En tant qu'artiste et performeuse, c'est une belle chose pour moi de citer mes références et mes influences, je le fais constamment dans mon expression scénique et sur mon site.

Je crois pas au copyright mais aux licences libres, et toutx pornoterroriste qui se vaut devrait les utiliser. Je crois pas non plus au copyleft (entendu comme la cession absolue des droits d'une œuvre), ça me paraît être quelque chose qui peut se retourner contre toi à tout moment. Notre travail peut pas être saboté par l'x venue, voulant faire ses conneries, s'enrichir et s'en attribuer le mérite sans nous en donner notre part. Il faut le protéger de ça.

Alors attention à qui te colle au cul avec grande dévotion. C'est possible que certainx le fassent de bon cœur, mais la grande majorité essaiera de te manager, de jouer les maquerelleaux ou de te sucer le sang.

Encore une chose : qu'une personne ait une chatte, qu'elle soit (ou dise être) queer, anar, féministe, non-monogame, pute ou antisystème ne garantit en aucun cas son honnêteté. Læ pornoterroriste devrait jamais perdre ce conseil de vue.

Maintenant que c'est dit, je souhaite partager mon utopique volonté que le monde grouille de pornoterroristes. En avant inconformistes, guerrillerx de la désobéissance sexuelle : le pornoterrorisme est à nous.

Sur toute la surface de notre peau et de ses différentes couches sont écrites (ou tatouées) la jurisprudence et les leçons du système. Pour les effacer, ce serait idéal de commencer par montrer à la société qu'elle n'a pas droit de cité. Le pornoterrorisme est une voie pour y parvenir.

133

***Alors bienvenue  
à toutes les personnes  
disposées à prendre ce chemin,  
mes jambes vous seront  
toujours grandes ouvertes.***

## LES SEXES TERRIFIANTS : ENFANTS ET INVALIDES<sup>86</sup>

*When I was a child I used to sit on the toilet backward and wait for the burning sensation between my legs to go away. I did not understand that if only my finger had found it's way to my pussy the aching would have subsided. That all the twisting and pulling and rubbing and scratching of my arms and my legs would not satisfy my hunger. That the wetness in my underpants had nothing to do with my mother overdressing me. But as a child I didn't have the words to ask, so I stayed on fire and burning, tormented and yearning until that glorious day when finger found flesh with legs spread open and back arched, honey poured from my 14-year-old gash and I wept.<sup>87</sup>*

- Madonna

134

Il y a des sexes qui font peur. Non pas que leurs tenants et aboutissants soient terrifiants, ce qui l'est, c'est le simple fait qu'ils existent. Comme tout ce qui n'a pas d'explication scientifique, philosophique ou religieuse simpliste, le

---

86. « Invalides », c'est de cette façon que la législation espagnole qualifie les personnes à diversité fonctionnelle.

87. « Lorsque j'étais petite fille, j'avais pour habitude de m'asseoir à l'envers sur la lunette des wc, attendant que l'ardente sensation entre mes jambes disparaisse. Je ne comprenais pas que si seulement mon doigt s'était frayé un chemin vers ma chatte, la douleur serait passée. Que les torsions, étirements, frottements et grattements de mes bras et jambes ne satisferaient pas mon anxiété. Que ma culotte humide n'avait rien à voir avec le fait que ma mère m'habillait trop. Mais, enfant, je n'avais pas les mots pour demander. Je restais donc en flammes, consumée, tourmentée et languissante jusqu'au jour de gloire où mon doigt trouva la chair entre mes jambes bien ouvertes et la cambrure de mon dos : le miel coulait de la fente de mes quatorze ans, et mes larmes avec. » *Sex*, Warner books, New York, 1992. [NDÉ] Page inconnue.

déni est la voie la plus commode pour s'éviter des maux de tête, des culpabilités morales ou des réflexions profondes. Quand quelqu'unx ou quelque chose met en évidence l'existence de ces sexes-qui-existent-pas, un mécanisme de punition s'enclenche automatiquement : peine sociale (rejet, marginalisation, chasse aux sorcières, mise sous silence) ou juridique.

C'est comme ça que fonctionne ce système, cette maisonnette parfaitement ordonnée où, même si ça les fait bien chier, les soirées pyjama se transforment en orgies sans que les adultes soient invités, le petit mongolien se branle dans le jardin en regardant la voisine atterrée et la gamine sans bras se fait du bien en se frottant contre le rebord de son lit.

Évidemment, c'est une maison dont le gardien lui-même viole sa fillette de 5 ans en cachette, où il ligote son fils retardé au lit et organise des sessions SM avec l'ado rebelle, ceinturon en main.

La maison du système est grotesque à l'intérieur, mais à l'extérieur, elle a des fleurs aux balcons et un paillason où l'on peut lire « Bienvenue dans la république indépendante de ta maison<sup>88</sup> ».

135

Presque chaque jour, dans les maudits médias, dans la rue, dans les parcs, partout en réalité si on est un tantinet observatrice, on assiste à une victimisation atroce de l'enfance. C'est sûr que, les pauvres, ils sont nés dans un monde terrible. Mais la façon qu'a la société de les victimiser n'a rien à voir avec le sentiment naturel de protection. Elle se base sur l'a priori (sur le dogme, plus précisément) que les enfants ont pas l'intelligence suffisante, qu'ils sont comme déficients mentaux temporaires, incapables d'appréciation, et que leurs actes découlent pas de prémices raisonnables. Il faut donc les « protéger ». Ce

---

88. [NDÉ] Référence à une campagne publicitaire d'Ikea des années 2000 en Espagne.

qui se passe en réalité, c'est que les personnes non valides psychiquement et physiquement sont mises dans le même sac (ah, elles sont comme des enfants...), et c'était aussi le cas des femmes par le passé. Des êtres incompréhensibles, aux sexualités effrontées et bizarres, qui devaient (et doivent toujours) être contrôlés par le système pour que ce soit pas le zbeul.

Encore une chose que je hais viscéralement des « gens qui font leur travail » : qu'elles essaient de nous protéger.

Pour qu'une société accepte un pacte de protection (élémentaire pour la survie économique de toute mafia), il doit y avoir un facteur terroriste préalable, et s'il n'existe pas, on l'invente. D'abord on te fait flipper, et après, on te dit de pas t'inquiéter, qu'on est là pour te sauver de tout ce qui te terrorise. C'est pareil pour tout. Je vais pas me mettre à parler du World Trade Center, ce serait un exemple très ingénu et évident de ce type de stratégie du système pour s'imposer comme nécessaire et renforcer son pouvoir par ailleurs, stratégie en vigueur dans la plupart des sociétés.

Mais qu'ont donc les sexualités des enfants et des adultes à diversité fonctionnelle<sup>89</sup> de si terrifiant ? Pour moi, c'est une évidence : celles des enfants ne sont pas (re)productrices, elles sont uniquement fondées sur le jeu et le plaisir, et celles des monstres (re)produiraient uniquement d'autres monstres.

---

89. Dans cette édition digitale [version augmentée/révisée en 2014, par rapport à l'édition papier originale de 2011 et qui sert de texte source à la présente traduction, ndte], je parle de « diversité fonctionnelle » parce que je crois que c'est le terme le plus approprié pour faire référence aux personnes dont le corps, pour une raison ou une autre (maladie, accident, etc.), ne correspond pas aux normes de fonctionnalité que le système exige des humains pour s'adapter à ses dynamiques (avoir un emploi qui t'exploite, fonder une famille, circuler dans les rues, etc.) Je continuerai d'employer parfois « invalides », ne serait-ce que pour visibiliser le traitement humiliant que la loi et le langage quotidien réservent à ces personnes qui sont, par ailleurs, tout sauf invalides.



Dans notre société, on ne veut ni des gens difformes ni des gens afunctionnels. Déjà qu'ils ont eu la malchance de naître (nous donnant ainsi l'occasion de mettre en avant notre bon cœur et la supériorité implicite de tout acte de charité), on les traitera comme des citoyens « normaux » mais on exclura de leur vie la thématique du sexe, au cas où, histoire qu'ils laissent pas de trace de leur existence après leur mort. Des petits mongoliers qui baisent, se reproduisent, et mettent « l'intégrité » de l'espèce en péril ? Non merci. Putain de système... Empêcher carrément de naître des personnes à qui on va nier une des choses les plus importantes de leurs vies me paraîtrait à la limite moins cruel.

Condamner la reproduction des personnes qui sont physiquement, psychiquement ou génétiquement différentes de la majorité de la société, ça pue le nazisme, la sélection délibérée, l'holocauste et l'eugénisme. Concernant le sexe, même chose, pure pensée fasciste : des gens qui peuvent pas se reproduire sont pas valables non plus pour avoir des relations sexuelles. Dans cette société aux apparences si « modernes », la reproduction est toujours intimement liée à la sexualité, pas comme possible conséquence de celle-ci mais comme principale motivation pour sa réalisation. Qu'on se fasse pas d'illusion, dans la majorité des pays, si tu te reproduis pas, t'es un fardeau pour les projets de l'État, et si t'es défectueuse, c'est même pas la peine d'essayer, tout simplement. Une mauvaise interprétation de Darwin, avec toutes les conséquences que ça implique.

Les lois protègent tout ça, discrètement dans les démocraties et sans pitié dans les dictatures, et on essaie toujours de nous faire croire que c'est dans notre intérêt, que c'est pour nous protéger. Dans la législation espagnole, pour pouvoir tirer un coup librement, c'est moins le fait d'être majeur qui compte que d'avoir « l'âge de consentir », qui s'acquiert à 13 ans, mais que les invalides,

considérés comme d'éternels pré-adolescents atteindront jamais.

Du coup, les enfants et les invalides sont des êtres à la sexualité inhabilitée par la loi, les unxs temporairement et les autres de façon permanente.

C'est très humiliant, pour des personnes aux facultés mentales plus ou moins « fonctionnelles » mais coincés dans des corps qui répondent pas aux attentes de la séduction normative, de devoir endurer le calvaire de pas pouvoir faire du sexe simplement, de devoir toujours mettre en place des stratégies élaborées et coûteuses. Dépendre de quelqu'un d'autre pour pouvoir rencontrer unx amantx c'est déjà bien assez galère, pas besoin qu'en plus cette personne ait zéro d'empathie.

Tout ce processus par lequel doivent passer les personnes en situation de handicap serait bien plus supportable si les gens chargés de les accompagner avaient une formation professionnelle où le sexe serait pas tabou<sup>90</sup>.

138

Mais la véritable vacherie, c'est que la majorité des institutions en charge de « s'occuper » des personnes à diversité fonctionnelle font ou faisaient partie de l'Église. Donc, malgré le besoin physique de faire l'amour des personnes qui peut se manifester de façon évidente (en fonction de leur connexion avec les normes du réel), on ne leur permet pas d'avoir des relations et on fait rien pour satisfaire leurs désirs.

C'est tellement surréaliste qu'on dirait une blague : on doit encore marteler qu'une personne ayant des pro-

---

90. [NDÉ] Grâce au regard éditorial extrêmement précieux et aiguisé de Laura Boullic, je peux vous recommander ici, sur ses conseils, le film *Yes, we fuck !* de Antonio Centeno et Raúl de la Morena. Parfois qualifié de « docu-porno », ce sont six histoires autour de la diversité fonctionnelle et de la sexualité qui se déploient, histoires où « le sexe est transformé en arme réjouissante au service aussi bien des personnes que des droits collectifs », selon le synopsis. Vous retrouverez à l'écran Elena/Urko cité plusieurs fois dans ce livre. Pour le visionner intégralement : <[www.horscine.org/film/yes-we-fuck/](http://www.horscine.org/film/yes-we-fuck/)>

blèmes physiques ou psychiques conserve en général ses pulsions sexuelles, ses envies de partager du désir avec quelqu'un d'autre, avec un autre corps. Il y a même des lois et des éducatrices pour censurer, ignorer ou traiter cette question avec une morale implacable. Jamais ça me viendrait à l'esprit de considérer comme aberrant (ni même extraordinaire) de baiser avec des personnes qui, par exemple, ont le syndrome de Down (un seul chromosome nous différencie) ou des personnes autistes, ou quiconque ayant des séquelles d'un accident ou d'une maladie.

L'échange serait sans doute très intéressant pour les deux parties. Personnellement, j'ai jamais baisé avec une personne à diversité fonctionnelle mais c'est une expérience que je ferais un jour, et c'est d'ailleurs un service que j'offrais en tant que *perra horizontal*<sup>91</sup>. Il n'y a aucune curiosité malsaine là-dedans, laquelle pourrait exister par ailleurs dans un plan à plusieurs ou avec unx inconnue. C'est seulement une curiosité additionnelle due à la méconnaissance absolue que j'ai sur leurs manières de sentir les choses et sur le fonctionnement de leurs corps, qui comportent sans aucun doute des nuances qui me sont jusqu'ici totalement inconnues.

Je suis choquée par les fabuleuses campagnes publicitaires qu'on voit à la télé (financées par « les œuvres sociales » de beaucoup de banques et autres entreprises pétrolières) pour « intégrer » à la société les personnes à diversité physique ou psychique. Les intégrer afin qu'elles travaillent, qu'elles soient productives en gros, qu'elles cotisent à la Sécu, qu'elles s'émancipent en payant leur loyer ou leur hypothèque. Mais même si on prétend les

---

91. *Perrxs Horizontalxs* [Chien-nxs horizontalxs], était un projet de prostitution alternative dont faisaient partie plusieurs personnes de la communauté queer de Barcelone, Madrid et Valence. J'en parle plus longuement au chapitre « La pute monstrueuse : prostitutions divergentes et quelques réflexions sur le métier ».

considérer comme des adultes, le château de cartes de la bonne foi et de l'intégration s'effondre lorsqu'il s'agit de sexe (mariage inclus) et de relations sociales allant au-delà de l'amitié ou du lien familial. Leur accorder une certaine autonomie pour qu'elles puissent la mettre au service de la communauté n'inclut pas qu'elles aient accès à une vie sexuelle, quelle qu'elle soit. Si l'éducation sexuelle que les personnes sans diversité fonctionnelle reçoivent est insuffisante, elle est carrément inexistante pour les autres. Pas de sexe, donc pas d'effort pour les éduquer dans ce domaine. Le seul effort consiste à les convaincre qu'elles ont rien entre les jambes, sauf pour pisser ou chier, effort qui se verra rarement pleinement satisfait. La personne censée être convaincue l'est pas souvent totalement, car, comme le disait Renée Vivien, « rien n'est plus fort que le désir<sup>92</sup> ». Leurs couples doivent rester sous tutelle de gens « valides » pour exister, et ça peut s'avérer impossible si « preuve est faite que le conjoint manque de maturité intellectuelle et de volonté nécessaire pour pouvoir discerner<sup>93</sup> ».

Demandons à une personne cataloguée « d'invalidé » par la loi et le système ce qu'elle pense de tout ça. Rafa est né il y a quarante-quatre ans, d'une gadji<sup>94</sup> et d'un gitan. Depuis sa naissance, il a une paralysie cérébrale. Sa vie a été un va-et-vient entre institutions religieuses, gouvernementales et privées. Il en garde pas vraiment de bons souvenirs. Mais Rafa a une sexualité débordante et en parle sans gêne. La rage qu'il ressent concernant la manière dont il a été traité dans sa vie sexuelle connaît pas de mots

---

92. [NDÉ] Référence inconnue.

93. Selon le Code de droit canonique espagnol, §2 du canon 1095.

94. [NDÉ] Terme utilisé par les gintanxs pour désigner une fille/femme non gitane.

pour s'exprimer pleinement, mais peut être comprise à travers eux. Voici une synthèse de notre conversation<sup>95</sup> :

Diana - Rafa, raconte-moi ton handicap.

Rafa - Je suis le fils d'une gadji et d'un gitan. L'accouchement a été compliqué, je suis sorti les pieds devant et pas la tête la première, comme habituellement, ce qui a entraîné une paralysie cérébrale. Je suis en fauteuil depuis toujours.

D - Où est-ce que t'as appris des choses sur le sexe ?

R - Dans la rue, très tôt, c'est quelque chose qui m'entourait.

D - Et ta première expérience sexuelle, c'était quand ? Avec qui ?

R - À 15 ans, avec une fille handicapée.

D - On t'avait déjà parlé de sexe ? T'avais reçu une éducation sexuelle ?

R - Non. Dans les écoles de mon époque, dans les années 1980, personne parlait de sexe, comme aujourd'hui.

D - Tu penses quoi du fait que la société s'imagine que vous, personnes en situation de handicap, n'avez pas de sexualité ?

R - La société, c'est de la grosse merde. Soi-disant parce qu'on n'est pas pareils, on sert à rien. Les gens croient qu'on bande pas, qu'on ressent pas de désir, c'est une erreur très répandue.

D - Et tu penses quoi des lois qui vous considèrent « invalides », qui nient votre sexualité ?

R - Les lois servent à rien, encore des conneries. Je chie sur les lois.

---

95. Cette conversation a eu lieu grâce à mon cher ami Zou, aide-soignant dans l'institution où réside actuellement Rafa avec d'autres personnes à diversité fonctionnelle. Son aide a été précieuse pour permettre une communication fluide. Rafa se trouve sous la protection de la Fondation Pere Mitjans, un modèle dans le genre...

D - Parle-moi des institutions par lesquelles tu es passé tout au long de ta vie.

R - Les institutions c'est comme des prisons. Dans certaines on nous réveillait à 7 heures du mat' et on nous donnait des sédatifs au petit-déjeuner pour qu'on soit tranquilles toute la journée, qu'on fasse pas chier. Toute la journée devant la télé. Ça fait que ta sexualité reste totalement endormie.

D - Tu crois que ce rejet de votre sexualité de la part de la société et de ses lois est dû à la peur que vous puissiez vous reproduire ?

R - Oui, peut-être. Imagine qu'on puisse fonder une famille nombreuse d'handicapés. D'ailleurs, environ 95 % des personnes dans une situation de handicap psychique sont castrées. J'ai pas beaucoup étudié les situations de handicap physiques, mais je sais qu'il y a quelques châtrés, surtout des hommes.

D - Pardon ??

142

R - Avant l'âge de 5 ans, les parents peuvent signer une décharge autorisant l'institution à pratiquer des ligatures des trompes et des vasectomies, soi-disant pour protéger la personne...

D - Pourquoi dit-on que vous êtes pas capables d'avoir des enfants ?

R - Tout est fait avec l'excuse de nous protéger.

Zou - Et un handicapé peut pas non plus donner son avis ou parler de son espoir d'avoir du sexe. Pepo peut pas par exemple.

D - Qui est Pepo ?

Z - Il parle pas, sa communication est très limitée.

R - Ou comme Antonio Garcia.

D - Il a quoi Antonio ?

R - Ben, il est aveugle et sourd-muet. Mais ils s'envoient en l'air avec Pepo.

D - Ils s'envoient en l'air ?

Z - Oui, c'est un couple affectueux. Ils prennent le bain ensemble, dorment ensemble.

R - Les aides-soignantes, contrairement aux prostituées, me fuient (rires).

D - Elles te fuient ? Pourquoi ?

Z - Parce que c'est un pépère-pervers.

R - Parce que ma main glisse vers certaines zones élémentaires de la femme et de l'homme.

D - J'adore. T'es bisexuel ?

R - Oui, je me déclare bisexuel. J'étends le champ à toutes les sexualités. Nous sommes des animaux.

D - Rafa, tu sais quoi des traitements institutionnels réservés aux personnes en situation de handicap ? On dirait que t'es bien renseigné.

R - Ici, en Espagne, la situation est mauvaise, mais en Amérique latine... Je suis allé au Chili, au Pérou, en Équateur, en Argentine... C'est pire encore. Imagine qu'à Cuba, on les enferme dans des cellules, on leur apprend ni à lire ni à écrire... On les enferme pour les oublier.

D - Et ici, il se passe quoi ?

R - En ce qui concerne le sexe, c'est silence radio. Moi je suis dégourdi et j'ai toujours demandé du sexe, avec des putes, évidemment. Maintenant que je peux demander oui, mais j'ai été dans des endroits où t'es tellement ensuqué que tu penses même pas au sexe. Dans beaucoup d'institutions on nous transforme en légumes.

D - J'imagine que les putes et les bonnes sœurs, c'est pas très compatible.

R - Avoir du sexe dans des institutions publiques ou religieuses c'est hors de question, et si on voit que t'aimes ça et que tu y renonces pas, on te punit, on te drogue...

D - Ok Rafa. J'ai vraiment aimé l'interview, je t'offrirai un exemplaire du livre quand il sortira.

R - Et moi je viendrais à la présentation, si tu m'invites.

D - Tu viendrais avec moi ? Ce serait génial.

Un tas de gens seraient terrorisés si les personnes que le code pénal qualifie « d'invalides » décidaient un jour de sortir dans la rue dénoncer la terrible injustice commise envers leurs vies et leurs corps. Comme les manifs pour protester contre les limitations des droits des personnes homosexuelles, faudrait qu'il y ait une représentation publique de cette sexualité monstrueuse et ignorée. La bande du Forum de la famille, la conférence Épiscopale et les fachos s'alarmeraient bien plus en voyant deux personnes à diversité fonctionnelle en train de se rouler une pelle, que quand c'est deux pédés ou deux gouines : si on leur donnait à choisir entre l'extinction ou la propagation des monstres, la seconde option ferait sûrement partie de leurs pires cauchemars. J'espère qu'un truc du genre arrivera un jour. Ou qu'au moins prennent fin le cynisme et l'hypocrisie concernant cette sexualité sans cesse mise en examen par ceux qui la vivent pas. Cette sexualité que la société souhaite faire disparaître parce qu'au fond tout ce qui ressemble pas à la norme ou s'éloigne de leurs idées réactionnaires fait que les gens se chient dessus. Ça suffit. Je sais, je me répète, mais on veut seulement qu'on nous laisse vivre en paix.

Chez les enfants, la situation est un peu différente. Leur « invalidité » est temporaire et leur victimisation plus répandue. Leurs corps sont traités avec une précaution extra, due à la certitude qu'un jour ils deviendront adultes. C'est dans cette éducation que réside le germe qui les fera devenir plus tard serfs ou contestataires, rendant les manipulations concernant leurs sexualités plus complexes et stratégiquement mieux élaborées. La violence y joue



un rôle fondamental. Jadis, c'était une violence explicite, aujourd'hui elle prend la forme d'une prétendue bienveillance. Moi j'ai eu la chance de grandir avec des personnes géniales qui auraient jamais porté la main sur moi, mais beaucoup de proches traînent pour toujours les séquelles laissées par des parents stricts, violents ou excessivement autoritaires. Pour le plus grand malheur, je connais aussi hélas des gens qui ont été violés par un adulte dans leur enfance. La pédérastie, comprise comme l'abus de pouvoir qu'exerce une personne adulte sur un enfant à des fins sexuelles, me paraît sincèrement exécrationnel. Non pas particulièrement car la finalité de cet abus est sexuelle, mais parce qu'il s'agit, tout bonnement, d'un abus. C'est pour cette raison que je saurais pas hiérarchiser les degrés d'infamie parmi l'infinité des abus subis par les enfants : tous sont pour moi également atroces.

Ce qui est réellement traumatisant dans le fait qu'un adulte s'envoie un petit garçon ou une petite fille réside moins dans l'acte en lui-même que dans la façon assujettissante qu'a l'adulte de s'approcher de la sexualité infantine, avec la présomption que celle-ci n'existe pas. L'agresseur se cache derrière le silence que l'enfant gardera pendant longtemps, selon l'ancienne théorie pédagogique qui suppose qu'une personne de moins de 7 ans est incapable de se rappeler ce qui lui est arrivé avant. Le manque de crédibilité de la parole d'unx mineurx devant un tribunal est une protection supplémentaire. Une personne qui abuse est motivée par l'envie malsaine de coloniser du territoire vierge et de voler l'innocence d'une âme pure, non ?

Mensonges. Les motifs qui poussent un adulte à abuser sexuellement d'unx mineurx sont juchés en haut d'une montagne de merde et de mensonges. La virginité et la pureté sont des inventions de la moralité judéo-chrétienne, les enfants sont ni purx ni impurx, ils sont juste nouveaux au monde.

Unx enfant se souviendra de choses bien antérieures à ses 7 ans et le fait qu'èlè s'en souviennne pas veut pas dire que ça va pas avoir quand même un impact sur sa vie d'adulte. Tout ce qui nous arrive étant enfants est précisément ce qui nous transformera en ce que nous serons le reste de notre vie. De plus, il est évident que notre sexualité commence très tôt, comme tout être vivant. Que cette sexualité soit pas soumise aux normes sociales ou conditionnée par l'expérience, c'est pas une raison valable pour nier son existence.

De ce fait, le sujet pédéraste se sent colonisateur, conquérant un territoire qui n'a été profané par aucun être humain. En réalité, le corps de l'enfant aura sûrement déjà été touché par lui-même ou par d'autres enfants de son âge. Il n'y a donc aucune relation d'équité sur le plateau de jeu du plaisir entre l'adulte qui abuse et l'enfant abusé, mais bien chosification d'un corps sans défense à des fins sexuelles ou fétichistes. L'enfant n'est plus une personne, èl est un objet masturbatoire, et si ses sentiments lui étaient rendus ce serait uniquement au bon plaisir que ressentent quelques fils de putes à jouer avec le désarroi et la souffrance d'autrui.

On s'amuse avec les enfants uniquement si ces dernières comprennent le fonctionnement du jeu, si celui-ci appartient à leur domaine cognitif. Les relations sexuelles entre adultes et mineurs devraient avoir pour condition ce même paramètre élémentaire. Ça les rendrait certainement impossibles, la sexualité infantine étant radicalement différente de celle des adultes. Les corps sont différents, ils fonctionnent de manière différente et l'expérience accumulée par un adulte fait que l'attente engendrée au moment de recevoir du plaisir serait sûrement jamais comblée par unx enfant inexpertx. Et même dans le cas où il s'agirait d'un jeu compris et pacté entre les deux parties, je doute que læ mineurx soit en capacité d'appré-

hender l'expérience de l'autre, puisque son propre corps, tellement différent, le comprendrait pas. Sans écarter la possibilité que l'adulte ellui-même puisse être incapable d'appréhender ce qui lui arrive...

J'ai jamais couché avec unx mineurx (sauf quand je l'étais aussi) et selon mon expérience du coup, je sais pas ce que ça fait. Peut-être qu'il arriverait rien de mauvais si l'esprit de l'adulte était suffisamment sain ou si celui de læ mineuræ était suffisamment éveillé pour canaliser toutes les sensations.

Quand j'étais petite, que je sois seule ou accompagnée, j'inclus constamment le sexe dans mes jeux. On faisait des choses que je vois maintenant comme des perversions de l'imagination absolument illimitées et totalement libres de la merde qui s'accumule dans notre entrejambe mental au fur et à mesure que sont amputées les tentacules de nos pulsions sexuelles. Ces jeux avaient presque toujours lieu spontanément (même si parfois on les planifiait, surtout quand on a pris conscience qu'on faisait quelque chose d'interdit), et au milieu d'autres jeux. C'était souvent avec un groupe de personnes plus ou moins réduit, avec qui on avait des affinités (dès le plus jeune âge, tu découvres qui seront tes potes de jeu idéaux et qui seront les reloues). Il n'y avait pas de hiérarchie particulière, même si je dois reconnaître que, la majeure partie du temps, c'était moi qui faisais la « proposition indécente ». Ce qui venait ensuite était l'affaire des envies de toustes. Ce qui est sûr, c'est que presque à chaque fois qu'on se réunissait les unx chez les autres, généralement pour fêter les anniversaires, on finissait par inventer des jeux en lien avec le sexe. Rien de nouveau en fait, mais je crois qu'on n'a jamais eu besoin du prétexte de jouer au docteurx ou à papa-maman pour se peloter, on le faisait, tout simplement. Les garçonx étaient pas particulièrement plus intéressés comme on le croit en général. Nos genres étaient plus ou moins estompés

par la neutralité que confère le manque de développement hormonal (ça a l'air très queer dit comme ça mais c'était le cas). C'est ainsi qu'entre 7 et 11 ans, ma vie sexuelle a été fructueusement enrichie par celle de mes amis, avec qui on organisait de véritables sex-parties.

Je sais pas ce qui serait arrivé si unx adulte avait tenté de participer à nos jeux, on l'aurait sans doute mangé toutx crue. On l'aurait jamais laissé y prendre part, avant tout parce qu'elx serait sûrement pas arrivé aux chevilles de nos fantasmes et désirs.

Le jeu auquel j'ai le plus joué durant mon enfance consistait en ceci : il y avait deux lits côte à côte dans ma chambre, qu'on séparait d'une quinzaine de centimètres. L'unx d'entre nous (on était souvent quatre ou cinq) s'allongeait nue, sur le ventre entre les deux lits, les autres pouvant accéder à ses parties génitales en passant par-dessous. Sans savoir qui ou comment on la touchait, la personne restait là un moment. D'en bas, on lui faisait de tout : on touchait, suçait, caressait... et on tournait. Je me souviens de la sensation de chaleur qui m'envahissait quand arrivait le moment de me faire peloter. Je sais plus si j'atteignais l'orgasme, c'était vraiment pas ce qu'on recherchait. Ce qui m'excitait, moi, c'était plutôt l'érotisme du contact, pouvoir toucher d'autres corps et d'autres sexes, satisfaire ma curiosité. C'est peut-être la plus grande différence entre le sexe que je pratiquais enfant et celui que je pratique aujourd'hui : la recherche de l'orgasme était non seulement secondaire mais absolument négligée, bien que je sois certaine que, quand on se masturbait seulx, on recherchait cette finalité. Un autre enseignement positif de cette expérience est que, à partir de ce moment-là, j'ai arrêté d'avoir peur de ce qui pouvait surgir de dessous le lit. On transformait cet espace jadis habité par un monstre (façonné de toute pièce par les maudits parents d'autres enfants, pour nous empêcher de

nous échapper et vivre notre vie en pleine nuit), en lieu de plaisir.

On jouait à un jeu similaire avec une armoire. L'unx d'entre nous se mettait à l'intérieur, entre les manteaux, et les autres passaient la main et touchaient. On jouait à un autre jeu encore, plus sophistiqué cette fois, digne d'un film de Maria Beatty<sup>96</sup>, mais seulement avec mon amie Esther. On prenait une pelote de laine et on la déroulait entièrement. On refaisait alors deux pelotes, à partir des deux extrémités. On glissait chacune une pelote dans nos chattes ou nos culs et on se mettait à arpenter la maison, liant le fil sortant de nos orifices aux canapés, colonnes, meubles et bien sûr, à nos corps. Celle qui déroulait son fil la première gagnait. On s'amusait beaucoup avec ce jeu et on était bien conscientes aussi, qu'en plus de la distraction de « peloter » toute la maison, on obtenait un plaisir sexuel indéniable. Après avoir tout rangé et nous être rhabillées, on imaginait sa mère rentrant du travail plus tôt que prévu, nous surprenant dans cet état et ça nous faisait mourir de rire. D'une certaine façon, on se moquait des adultes, de leurs ennuyeuses et ridicules façons de faire les choses, de leur manque d'imagination ou de leurs bonnes manières.

149

Je me demande comment on baiserait, adultes, si on n'avait jamais vu de films porno, si on nous avait jamais dit (ou imposé) comment faire. Ce serait probablement bien plus amusant. En ce sens, je crois que la postpornographie récupère cet esprit libre de la baise enfantine.

Avec tout ça, je cherche à dire haut et fort que les enfants baisent, pour que cette putain de société qui non seulement ignore leurs sexualités mais qui plus est entrave

---

96. [NDÉ] Maria Beatty est une réalisatrice, productrice et actrice américaine d'origine vénézuélienne. Ses films sont souvent en noir et blanc et recouvrent plusieurs aspects de la sexualité féminine, notamment le BDSM, le fétichisme sexuel et le lesbianisme.

leurs développements sains et complets, cesse ce déni une bonne fois pour toutes.

Et tout ça c'est pas le produit de mon imagination, je le sais parce que je l'ai vécu, et je pense que mes amis et moi on était loin d'être un cas exceptionnel. Ce qui est triste, c'est que ça doive se faire en cachette et sous la pression de milliers de restrictions. J'imagine à l'instant un parc plein d'enfants laissés totalement libres, non bridés par leurs parents ou d'autres adultes. Ça ressemblerait peut-être à un parc de cruising<sup>97</sup> pour gosses. Mes amis et moi, on baisait pas beaucoup dans les espaces publics, ils se restraintaient beaucoup plus, mais on l'a fait une fois ou deux. Ça aussi, c'est possible.

Prenez pas ces affirmations pour une apologie de la pédérastie. J'essaie seulement de visibiliser qu'une discrimination se cache parmi les crimes commis contre l'enfance. Il y a des crimes socialement acceptés, légitimés par les religions, les gouvernements et les pédagogues. D'autres envoient en prison.

150

Obliger unx enfant à se soumettre à notre volonté sans lui donner d'explications (sachant qu'il/elle comprendra pas les motivations adultes de l'acte), est un crime qui viole son intégrité et son autonomie ; perforer les oreilles à une fillette qui vient de naître (ou toute autre modification corporelle, voire la définition d'« ablation »), est un crime contre son libre arbitre qui la marquera pour le restant de ses jours ; les baptiser ou leur couper le prépuce ou les obliger à faire la communion ; la mutilation génitale subie chaque jour par des milliers d'enfants intersexes pour les adapter aux barèmes de la normalité ; les châtimts physiques infligés « pour leur bien ». Tout ça, ce sont des

---

97. Pratique plus ou moins habituelle parmi certains hommes homosexuels qui consiste à avoir des rapports sexuels spontanés avec des inconnus, dans les zones spécifiques de certains parcs ou espaces publics, non convenus préalablement. Pratique qui, malheureusement, s'est pas étendue aux femmes (pour le moment).

crimes contre l'enfance, mais ces derniers sont institutionnalisés, acceptés comme faisant partie de processus normaux, pensés, soutenus et récompensés par le système.

Parcourir le livre d'Alice Miller, *C'est pour ton bien : Racines de la violence dans l'éducation de l'enfance*<sup>98</sup>, m'a exténué : tant d'injustices commises sur les enfants, bébés inclus, au nom d'une éducation héritée de siècles de pédagogie ayant pour seul but de nous transformer en machines à travailler et obéir. Certains passages d'un ouvrage cité par Miller (une compilation d'autres fragments d'écrits pédagogiques, *Pédagogie noire* de Katharina Rutschky) m'ont particulièrement marqué. Voici un exemple de ces aberrations :

Un enfant habitué à obéir à ses parents se soumettra également avec plaisir aux lois et aux normes de la raison lorsqu'il sera maître et seigneur de ses actes, accoutumé déjà qu'il sera à ne pas agir selon sa propre volonté<sup>99</sup>.

151

Comment peut-on être maître de ses actes si c'est pas à travers sa volonté ? Élément qui compose tout ce que la pédagogie des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles (et celle du XX<sup>e</sup> dans une certaine mesure), prétendait éliminer de toutx enfant (et futurx adulte) par le biais de méthodes cruelles et inhumaines, tout comme le tempérament, la personnalité, les émotions ou encore l'entêtement. Une autre citation glaçante :

---

98. Traduction de l'allemand par Jeanne Étoré, Flammarion, Paris, 2015 [1984] Alice Miller est docteure en Philosophie, elle a enseigné et exercé la psycho-analyse pendant vingt ans avant de publier son premier livre en 1979. Globalement, son œuvre littéraire-essayiste dénonce, en se basant sur son expérience en tant que thérapeute, les souffrances irréversibles causées par l'éducation traditionnelle (qu'elle qualifie de maltraitance infantile) sur les personnes adultes. [NDÉ] page inconnue.

99. Johann Georg Sulzer, *Versuch von der Erzie und Unterweisung der Kinder*, Conrad Orell und Comp., Zurich, 1748 [NDÉ] *idem*.

Les mots ne sont précisément pas l'instrument idéal pour instaurer et développer la conduite morale ni éradiquer et éloigner l'immoralité<sup>100</sup>.

Les méthodes recommandées par ces messieurs pour expliquer aux enfants d'où on vient valent aussi le détour (bien pires que l'histoire de la cigogne), ainsi que celles qui permettent d'éteindre les émotions (les enfants étant par nature immoralaux), de faire disparaître toute trace de personnalité, de tatouer pour toujours la marque de l'ordre castrateur et répressif au plus profond de leurs consciences. Pas la peine de remonter très loin pour constater que le système éducatif traditionnel est encore en vigueur, camouflé d'amabilité et de perspicacité. Alice Miller évoque ainsi les atrocités qui constituaient et constituent encore, à différents degrés, la base de l'éducation en général :

152

Les adultes sont les maîtres (et non les serviteurs) de l'enfant dépendant ; ils décident, tels des dieux, ce qui est juste et injuste ; leur colère dérive de leurs propres conflits ; l'enfant en est responsable ; il faut toujours protéger les parents ; les émotions vives de l'enfant représentent un danger pour l'adulte dominant ; il faut « ôter la volonté » de l'enfant le plus tôt possible ; tout doit se faire à un âge très précoce afin que l'enfant ne « remarque rien » et ne puisse trahir l'adulte<sup>101</sup>.

De nos jours encore, certains de ces comportements qui sont pourtant considérés comme des crimes, pénalisés par les lois, sont toujours socialement acceptés et non perçus comme illégaux mais bien comme étant parfaitement licites. Balancer une bonne paire de claques à un enfant

---

100. Karl Gottlob Hergang, *Pädagogische Realenzyklopädie*, Verl.-Comptoir, Grimma, 1851. [NDÉ] *idem*.

101. Alice Miller, *op. cit.*, 2015. [NDÉ] *idem*.



de temps à autre n'est pas considéré par la majorité des gens comme quelque chose de mauvais, mais comme quelque chose d'approprié. Personne ne dénoncerait une mère frappant son gosse dans un parc, mais si la mère lui faisait une fellation, le standard téléphonique de la police exploserait. Il n'est pas question ici de se mettre à mesurer ce qui est le plus grave, les deux choses le sont, mais de se demander pourquoi l'une de ces actions est punie par la loi et ignorée par la pratique, et l'autre considérée comme un crime que les gens autant que les lois condamnent sans appel.

Ce qui me fout le plus les boules, c'est même pas qu'il y ait des adultes qui imposent leur sexualité à des enfants pour leur propre plaisir, tout en sachant pertinemment que ces dernières peuvent pas comprendre le fonctionnement du « jeu ». Le pire, c'est que les adultes abusent des enfants constamment, mais c'est uniquement lorsqu'il s'agit de sexe que l'affaire est punie et diabolisée. Un exemple très banal : une cérémonie de mariage. Est-ce qu'on peut m'expliquer comment diable une créature de 5 ou 6 ans peut comprendre pourquoi on lui fait porter une robe pleine de rubans et de nœuds, inconfortable à mort ? Ou encore, pourquoi tout le monde dit « qu'elle est mignonne » en lui pinçant les joues ? J'ai la chance d'avoir assisté à un seul événement de ce genre dans ma vie, et j'étais trop jeune pour m'en souvenir. Je me souviens seulement que mes parents me firent porter une robe confortable et pleine de franges que j'ai sucées durant tout le mariage. Mais je connais beaucoup de gens traumatisés par ce genre « d'abus ».

Je parle même pas des communions... La grande majorité des enfants la font à cause des pots-de-vin implicites au rite, pour avoir des cadeaux, pour le banquet. Ça me paraît terrible d'imposer une religion à une personne qui a pas l'âge de la comprendre, et de procéder qui plus est

d'une façon si abjecte, en l'emboîmant par des séductions matérielles.

À ce stade, quelle est la différence entre ce type de déprédation et celui d'un mec envers une petite fille, qui lui propose un bonbon en échange d'une branlette ? Ou pour être encore plus claire : je vois pas la différence entre un curé obligeant un gamin à le sucer et lui mettant la pression pour pas ébruiter l'affaire et un curé disant à un gamin qu'il ira en enfer s'il fait pas sa communion.

Si la raison majeure qui pousse à interdire les relations sexuelles entre adultes et enfants est que ces derniers ont pas l'âge de comprendre de quoi il s'agit (seule raison valable, selon moi), et qu'en plus ils pourraient en être traumatisés, j'aimerais savoir pourquoi on les oblige à faire d'autres trucs « d'adultes » tout aussi préjudiciables pour leur intégrité ? Pourquoi leur imposer d'absurdes croyances ou des rites ridicules c'est pas considéré comme quelque chose de mal, de dégoûtant, de criminel ? Bon, en réalité je sais pourquoi : quand le sexe est de la partie, tout devient sale, obscur. Tout ce qui a à voir avec le sexe devient quelque chose de tordu, quelque chose à cacher à tout prix. Mais j'arrive pas à comprendre profondément pourquoi. Même après avoir lu la maudite *Histoire de la sexualité* de Foucault<sup>102</sup>, je comprends toujours pas. Comment quelque chose de si basique peut-il avoir autant de pouvoir...

Unx mineurx, c'est quoi ? C'est une question que je me pose souvent. Comment on fait pour cataloguer toutes les personnes d'un même pays selon le même barème temporel ? Personne vit le temps à la même vitesse, le processus de maturité est si intime, si caractéristique de la personnalité et si soumis aux circonstances vitales de chacunx qu'il est ridicule que l'acte de naissance soit si déterminant pour

---

102. *Histoire de la sexualité*, Gallimard, Paris, 1976-1984.

savoir ce que l'on peut faire ou pas. C'est ridicule qu'un gamin de 14 ans soit jugé suffisamment responsable pour conduire un scooter et qu'il puisse pas tirer un coup avec une personne majeure sans se mettre (ou mettre l'autre personne) dans des embrouilles légales. Aux États-Unis, une personne de 16 ans peut avoir une arme et conduire une voiture mais peut pas avoir de relations sexuelles légalement. Assez de jugeote pour tuer, mais trop peu pour échanger des fluides... J'oserais jamais parler d'« État de droit » alors que c'est l'État qui établit quand quelqu'unx peut ou non faire telle ou telle chose avec son corps.

Au prétexte de ces lois de protection des mineurx – ces êtres considérés comme étant si fragiles pour certaines choses et si solides pour d'autres (et là je fais concrètement référence aux tortures justifiées par l'éducation) –, on en est arrivés au point de même plus pouvoir montrer leurs visages à la télévision, par exemple. J'estime que cette surprotection (par ailleurs nécessaire dans la plupart des cas), met en danger l'un des droits le plus sacrés de l'être humain : la liberté de décider. Quoique, arrivée à ce stade et après avoir lu cette loi du début à la fin, je sais plus si les mineurx peuvent encore être considérés comme des êtres humains, étant donné à quel point ils sont privés de leur liberté. Jusqu'à l'âge de 18 ans, du moins dans l'État espagnol<sup>103</sup>, ils restent la propriété de leurs parents ou de leurs tuteurices, quelque chose qui se « possède » et non quelqu'unx avec qui on partage un bout de vie.

---

103. [NDÉ] Ici Diana utilise l'expression « État espagnol » pour désigner l'Espagne. Cette expression est notamment utilisée dans les milieux militants indépendantistes basques et catalans. L'idée est de souligner la dimension idéologique sous-jacente à la construction de la nation « espagnole » (et de toutes les autres en réalité) et de mettre en lumière que cela se fait généralement dans une logique d'acculturation de cultures et d'organisations politiques préexistantes.

*Les enfants et les « invalides » baisent,  
Ils ont une sexualité  
qui leur est propre.  
Le jour où la société assumera ça,  
peut-être que l'envie passera  
à certains de les baiser  
ou de censurer leurs désirs.*

## « PATHOLOGIES » TERRORISTES : SM, EXHIBITIONNISME, DYSPHORIE DE GENRE

*Ils libèrent l'otage.  
Elle déclare à la radio : "Enfin j'ai pu m'épiler,  
me parfumer, récupérer ma féminité."  
C'est, du moins, la citation qu'ils ont  
décidé de sélectionner.  
Elle, elle ne veut pas se promener en ville,  
voir ses amis ou lire le journal.  
Ce qu'elle veut, c'est s'épiler ?  
C'est son droit inaliénable.  
Mais ne me demandez pas  
de trouver ça normal.<sup>104</sup>  
- Virginie Despentes*

157

Le sadomasochisme a été enlevé du *Manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux* (DSM) en 1994 (même si certaines pratiques englobées dans le SM y figurent encore). L'homosexualité, en 1973. L'exhibitionnisme est toujours considéré comme une paraphilie<sup>105</sup>, fruit d'un désordre mental au même titre que le voyeurisme. La dysphorie de genre y figure toujours également, pour la grande honte de l'Humanité et de la médecine.

Quand je dis que je suis folle, c'est pas une façon de parler, je suis réellement malade. Si demain je rendais visite à mon médecin traitant, si je demandais un rendez-vous

---

104. *Op. cit.* p. 109.

105. [NDÉ] Les paraphilies sont présentées par le DSM comme étant des « fantasmes ou des comportements sexuels fréquents et intenses portant sur des objets inanimés, des enfants ou des adultes non consentants ou bien impliquant la souffrance ou l'humiliation de soi-même ou de son partenaire ».

chez le psychiatre au motif que ça m'excite à mort de baiser en public ou parce que j'aime qu'on me voie à poil, parce que je peux pas affirmer être une femme à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit ou parce que j'ai envie de sauter dans le vide parfois quand je me penche à la fenêtre, ou bien parce qu'il y a des jours où je me réveille avec l'envie de tuer plein de gens, j'obtiendrais sûrement un rendez-vous d'urgence. Et le psychiatre diagnostiquerait, manuel en main, que je suis exhibitionniste, dysphorique, confuse, sociopathe et suicidaire, que j'ai besoin d'un traitement chimique, et que je pourrais sans doute représenter un danger pour la vie en société. Peut-être qu'on m'enfermerait, j'en sais rien, j'ai jamais mis les pieds chez un psychiatre ou chez un psychologue. Je crois que je le ferais seulement si un jour ce que je fais de ma vie et de mes émotions devenait un obstacle à mes ambitions et blessait constamment les gens que j'aime.

158

Il y a tellement de sortes de folies et tellement de choses qu'on peut diagnostiquer comme pathologiques que je suis en mesure d'affirmer sans me tromper que je connais pas une seule personne profondément saine.

Je dis profondément car le monde dans lequel je vis est bourré de gens sains : toutes ces personnes, les éléments productifs de la chaîne, super saines avec leurs journées de travail salarié, leurs hypothèques, leurs familles nombreuses, leurs messes du dimanche. Très sages aussi, les militaires et les curés, les politiciens « du centre » et les commentateurs sensationnalistes. Sans oublier, les médecins, les plus raisonnables d'entre nous. Les gens « normaux » ont tout au plus le droit d'être déprimés (pas fous, la dépression étant le reflet quasi humain de leur mode de vie). De fait, la dépression a presque une connotation

affectueuse<sup>106</sup>, comme quand on surnomme son chiot, ce qui minimise l'importance de son caractère récurrent.

Caractère qui, s'il préoccupait, devrait préoccuper beaucoup. La moitié du monde est déprimée mais pas folle, attention, juste déprimée. La dépression entraîne pas, comme c'est le cas avec les paraphilies terroristes dont je vais parler, une marginalisation des patients.

C'est vraiment bizarre qu'une pathologie mentale comme la dépression tue chaque année des milliers de gens dans notre univers civilisé et que pourtant ce soit encore considéré comme quelque chose de normal. Pendant ce temps-là, on attend toujours que quelqu'un se suicide pour exhibitionnisme, homosexualité, sadomasochisme ou dysphorie de genre. Si ça arrive, c'est précisément à cause de la manière dont sont traitées ces personnes par la société, à cause de la pathologisation qu'on plaque sur leurs existences au point de les rendre si misérables qu'elles décident que la vie ne vaut pas la peine d'être vécue.

Pourquoi ces pratiques peuvent-elles être considérées comme terroristes ? C'est à ça que je veux réfléchir. Le simple fait qu'elles aient un lien avec la sexualité ou le genre en fait d'ores et déjà des maladies dangereuses pour l'establishment, certes, mais encore ? Leur valeur transgressive réside principalement, je crois, dans le fait qu'elles viennent questionner des choses qu'on croyait immuables et dogmatiques : les genres, la sexualité reproductive, l'intimité (pour pas dire le tabou) de l'acte sexuel et le caractère quasi héréditaire du pouvoir.

On pathologise, de manière implicite mais opérante, ce qui met la stabilité du système de valeur en péril.

---

106. [NDÉ] Ici Diana fait référence à une expression assez courante en castillan, « *estoy con la depre* », *depre* étant ici une abréviation de *depre-sión*, « dépression », qui donne une connotation affective au terme et minimise la réalité du phénomène, l'euphémise.

Taxer une personne de folle est un moyen de délégitimer sa voix, de la silencier, de la reléguer à la place qu'on réserve à celle des enfants (et jadis des femmes), soit un lieu où ses opinions n'ont pas besoin d'être entendues puisqu'elles ont aucun sens.

Parce que les folles seront jamais prises au sérieux, c'est que des tarés après tout, leurs paroles et leurs actes sont le fruit du délire. L'idée même que les actions des personnes démentes puissent être prises en compte terrorise profondément la société. Plus encore si leurs idées peuvent avoir une quelconque influence sur la réalité collective et la modifier. Envisager les changements qu'elles pourraient produire et penser que ceux-ci pourraient avoir un impact global sur les individus de toute la communauté est réellement traumatisant pour des personnes qui considèrent a priori que les malades allaient jamais rien décider qui pouvait affecter leurs vies. Il y a encore des gens qui trouvent sincèrement dramatique que les pédés occidentaux promènent leur indécence dans la rue au lieu d'être enfermés ou brûlés au bûcher.

160

Mais plus besoin de nous envoyer en taule, il suffit de classer nos pratiques et nos conduites dans un manuel expliquant que nous sommes malades. Les consciences en restent que plus propres et tranquilles. Quelle stratégie pitoyable !

Le sadomasochisme, comme le dit Foucault dans *Dits et écrits*, « Une interview : sexe, pouvoir et la politique de l'identité », c'est :

[...] l'érotisation du pouvoir, l'érotisation de rapports stratégiques. Ce qui frappe dans le S/M, c'est la manière dont il diffère du pouvoir social. Le pouvoir se caractérise par le fait qu'il constitue un rapport stratégique qui s'est stabilisé dans des institutions. Au sein des rapports de pouvoir, la mobilité est donc li-



mitée, et certaines forteresses sont très très difficiles à faire tomber parce qu'elles ont été institutionnalisées, parce que leur influence est sensible dans les cours de justice, dans les codes. Cela signifie que les rapports stratégiques entre les individus se caractérisent par la rigidité.

À cet égard, le jeu S/M est très intéressant parce que, bien qu'étant un rapport stratégique, il est toujours fluide. Il y a des rôles, bien entendu, mais chacun sait très bien que ces rôles peuvent être inversés. Parfois, lorsque le jeu commence, l'un est le maître, l'autre l'esclave et, à la fin, celui qui était l'esclave est devenu le maître. Ou même lorsque les rôles sont stables, les protagonistes savent très bien qu'il s'agit toujours d'un jeu : soit les règles sont transgressées, soit il y a un accord, explicite ou tacite, qui définit certaines frontières. Ce jeu stratégique est très intéressant en tant que source de plaisir physique. Mais je ne dirais pas qu'il constitue une reproduction, à l'intérieur de la relation érotique, de la structure du pouvoir. C'est une mise en scène des structures du pouvoir par un jeu stratégique capable de procurer un plaisir sexuel ou physique.<sup>107</sup>

161

Cette flexibilité, si représentative du sadomasochisme, entre celui qui a le pouvoir et celui qui se soumet est, à mon avis, un pied de nez à la croyance que le pouvoir appartient à celui qui le reçoit par médiation divine ou politique, et qu'il faut s'y résoudre. C'est aussi une forme de défiance vis-à-vis du dogme qui affirme que la punition peut pas être une récompense, ou encore une subversion du vieil appareil récompense-punition sur la base duquel

---

107. Michel Foucault, « Une interview : sexe, pouvoir et la politique de l'identité », texte 358, dans *Dits et écrits*, t. IV, Gallimard, Paris, 2001 [1994], p. 738-739.

le système manipule l'humanité depuis l'aube des temps. À ceux qui croyaient que leurs instruments de pouvoir (la torture, le châtement physique, l'humiliation et la domination) étaient des armes sacrées qui leur avaient été légitimement conférées pour défendre leurs intérêts (jamais sexuels), le sadomasochisme dit : détrompez-vous, c'est que des petits jouets et n'importe qui peut s'en amuser.

C'est terroriste. D'où le fait que ça a été pathologisé et qu'aujourd'hui encore ce soit considéré comme une paraphilie complètement diabolique. Prenons l'exemple suivant : certaines féministes pensent dur comme fer qu'une femme aimant se faire frapper est une malade qui jette par-dessus bord l'effort que nombre d'entre elles ont fait pour en finir avec la violence infligée aux femmes. Elles se rendent pas compte que la violence non consentie a pas grand-chose à voir avec le sadomasochisme (et beaucoup d'entre elles le comprendront jamais). Pour moi, ça a toujours été comme ça : il faut respecter la volonté des personnes avant tout, même si celle-ci implique la perversion (ou la réévaluation) de nos croyances les plus fermes.

162

Et ce que je dis là, au sujet de la volonté, est finalement assez paradoxal étant donné que c'est l'un des éléments les plus valorisés dans notre société. Étrangement, le sadomasochiste met aussi la volonté en doute, non seulement en en disant des choses inhabituelles mais en arrivant même à démontrer la fragilité de son existence.

Quand j'ai commencé à pratiquer le BDSM, j'ai écrit ce texte qui, je crois, représente bien ma vision de la volonté :

Maintenant que je dois l'exprimer par écrit pour la première fois, je sais pas par où commencer. Une session de SM, c'est comme une petite mort et une petite renaissance à la fois.

Les pseudopodes-tentacules que je lance à ma maîtresse quand on s'y met sont comme des cordons om-

bilicaux, particulièrement le shibari, c'est une union très utérine. C'est pas une question de confiance, c'est bien plus que ça. Je m'abandonne, je dépose ma volonté en Elle, et au moment où elle s'en empare, je suis plus libre que jamais.

La volonté est la pire des tyrannies. Alors ma maîtresse est esclave de deux volontés, comme une cage à miroirs, impossible d'exprimer ça de manière plus belle. Et elle me fait me sentir libre comme si j'avais rien sur l'âme, aucun poids, aucun ancrage. Parfois je me sens si légère que seule la douleur me retient de m'éclipser dans l'espace. La douleur, la douleur sacrée. C'est comme une transe. Quand ça commence, c'est profondément désagréable et ce mécontentement active quelque chose dans mon cerveau, je saurais pas trop dire quoi, mais ça me fait voler très haut. Puis, quand une nouvelle stimulation me fait revenir à mon corps (une douleur plus forte, une douleur différente, une caresse), je le retrouve plein de plaisir. Mon corps est le temple du plaisir quand je reviens à lui. Ce qui m'humilie le plus c'est tout le plaisir que j'obtiens en sachant qu'il est impossible pour Elle de m'atteindre, c'est la honte de mon propre et immense plaisir. Je lui offre en échange ma plus profonde soumission mais ça me semble toujours insuffisant, mais peut-être que ça l'est pas. J'ai pas de doutes sur sa jouissance, mais je peux pas être Elle pour mieux le savoir, et je souhaite pas non plus mieux le savoir, j'aime me sentir honteuse, ce qui est inhabituel en moi. Je suis de mon côté et je peux pas interchanger, mes mains sont incapables de provoquer une quelconque forme de douleur, mon cerveau ne peut émettre aucun ordre, y compris envers moi-même. La discipline est quelque chose qui, dans mon cas, doit venir de l'extérieur, jamais je ne pourrais être maîtresse. Voilà ce que je pense du SM,

c'est sûrement pas tout, mais c'est le plus important. Le SM est une sublimation, un plaisir et une douleur précise, un coup porté à la conscience endormie. Et Elle, savoir sa main de l'autre côté de la laisse me fait me sentir plus en sécurité que jamais, c'est le geste d'amour le plus pur.

Un argument habituel pour condamner ou pathologiser le BDSM est de dire que les personnes le pratiquent car elles auraient eu des expériences désagréables durant leur enfance, avec de la violence familiale au menu, et qu'une des façons de canaliser cette douleur et cette frustration c'est de recevoir et de donner des raclées. Que des conneries.

Je dis pas que la douleur sert pas à soigner certaines merdes, il y a même des gens qui s'en servent pour racheter des fautes (les flagellations c'est pas une invention du marquis de Sade hein ni de Sacher-Masoch, mais de l'Église), par contre c'est absurde et contradictoire d'affirmer qu'une chose qui possède des propriétés pour guérir est la conséquence directe de la « maladie ».

Dans mon cas, la violence physique a jamais fait partie de ma vie. Papa et maman ont jamais levé la main sur moi, j'ai pas été harcelée à l'école ni frappée par quiconque (je me suis jamais battue en fait). Jusqu'au jour où j'ai décidé que la douleur était un sentier méconnu à explorer. Je sais pas s'il existe une manière plus saine de commencer à expérimenter quelque chose que la façon dont je l'ai fait avec le SM. Pour moi en tout cas, il pouvait pas y avoir meilleur point de départ : un corps sans grande mémoire cellulaire de la douleur, laquelle un jour survient parce qu'on l'a décidé. J'ai jamais considéré ça comme une thérapie ou une forme de rédemption (même si ces deux qualités de la douleur m'impressionnent). La douleur et le plaisir, comme tout ce qui concerne les sensations intenses, courent chez moi par le même nerf, tout simplement. Depuis, j'ai aussi

découvert que mon corps est pas tout le temps prêt à subir, mais quand il l'est, les frontières entre le douloureux et le plaisant se diluent magistralement.

Je crois que j'ai compris beaucoup de choses grâce au tatouage, la culotte mouillée en arrivant à la maison et la chaleur suprême de mon corps qui vibrait au rythme de la machine étant des signaux évidents que j'ai presque trop tardé à interpréter. Il me manquait un « agent actif » parce que m'envoyer mon tatoueur faisait pas partie de mes plans.

Un jour, cette exécutrice de la douleur-plaisir est apparue dans ma vie.

Je pige toujours pas très bien comment fonctionne la mécanique de la douleur ou de la soumission. Parfois, la peur est plus forte que le plaisir ou la curiosité. La vaincre est l'objectif, détruire toute limite ou frontière. Renverser la volonté pour pouvoir mieux l'offrir. J'admire les personnes qui semblent y être parvenues.

Rien de pathologique dans mon masochisme. Si c'était le cas, ça aurait déjà affecté négativement ma vie ou celle des personnes qui m'entourent (prémices basiques pour considérer quelque chose sous l'angle du désordre mental). Rien à foutre que certains trouvent ça terrifiant. Bon, en réalité, je m'en fous pas : ça m'excite encore plus.

Quant à la dysphorie de genre, la première fois que j'ai compris que c'était la façon dont la psychiatrie identifie la transsexualité ou la transidentité en tant que désordre mental, je me suis dit : que ce putain de système est intelligent, bordel. Il pouvait pas en être autrement, des personnes qui mettent un coup de pied au cul à des catégories aussi sacrées que le sont celles d'« homme » ou de « femme » doivent être forcément des malades mentales. D'ailleurs on va même mettre en place un mécanisme clinique, bureaucratique et social afin que leurs vies soient

un véritable cauchemar. Avec de la chance, une bonne moitié se suicidera.

Que l'identité de genre de quelqu'un soit une chose qu'un monsieur en blouse blanche doit diagnostiquer est déjà assez gerbant, mais le pire est encore qu'on a que deux options licites. Toute autre chose, intermédiaire, transfuge, multiple, est un danger public.

Quel désespoir j'ai pu lire dans les yeux des gens qui savent pas si je suis homme ou femme (ce qui m'arrive depuis la puberté). Ils se trouvent soudain au bord d'un gouffre qui remet en question tant de choses... Si t'es ni un homme ni une femme, t'es un défi.

Combien de fois je suis entrée dans les toilettes publiques me correspondant selon mes parties génitales pour en sortir illico car toutes ces « dames » entraînent en crise devant mon aspect androgyne.

C'est quand je me suis rasé la tête pour la première fois que je me suis rendu compte à quel point le genre est une putain de mise en scène. J'avais à peine franchi le seuil de l'entrée des chiottes que les interférences commençaient déjà. Une femme rasée ? Avec une tête de mâle pubérescent ? Tu déconnes, on préfère penser que c'est un homme, un gars, un mec. Peu importe que t'aies des seins que l'on voit de manière évidente. C'est un mec avec des seins, il a dû manger trop de poulet aux hormones.

Je me rappelle une histoire au lycée : je devais avoir 16 ans et une erreur avait eu lieu dans les listes remises aux profs avec les noms et prénoms des élèves. Mon nom figurait comme Antonio Diana Junyent Torres. La majorité des profs relevèrent l'erreur et la corrigèrent dès la rentrée. Beaucoup me connaissaient de l'année précédente et avaient pas de doutes sur mon genre. Sauf le malheureux prof de latin, qui n'avait pas eu la chance de me rencontrer auparavant car c'était la première année qu'on étudiait cette matière.

Le premier jour, en passant l'appel, il me dit : « C'est curieux, Antonio, ton second prénom, c'est la déesse de la chasse. » La classe entière se mit à rire, moi avec, mais le pauvre homme avait pas la moindre idée du pourquoi. Ce n'est que bien plus tard, par pure pitié (et après avoir répondu à l'appel tous les matins), que je lui ai dit : « Diana est mon prénom, Antonio est une erreur, je suis une fille. »

Je me souviens de son mutisme et de sa tête d'effroi, de sa réaction de me virer du cours pensant que je me foutais de sa gueule. Il alla l'expliquer comme ça à la CPE d'ailleurs, que je l'avais embrouillé pendant deux mois en me faisant passer pour un garçon. Quand la CPE a éclaté de rire, j'ai ressenti encore plus de pitié pour lui. C'est alors que j'ai appris que oui, le genre est un pur foutage de gueule, une farce macabre que le système nous fait pour qu'on ait encore plus peur de pas s'ajuster à ses injonctions. Que ce soit pas clair (ou pas montré clairement) que t'es un homme ou une femme c'est terroriste du début à la fin.

167

Ce qu'on te remet de plus important quand tu viens au monde est ton genre, comme une sorte de kit de survie dont tu pourras jamais te débarrasser car de lui dépendront ton bonheur, ta bonne fortune, tes rêves. Mais un jour tu captas que non seulement tu peux parfaitement survivre sans lui mais qu'en plus tu en seras bien plus libre. Tu captas que tu peux évoluer au sein de la société en créant un désordre constant sur ta route.

Normal qu'ils déclarent dysphorique une telle démonstration de pouvoir. Il faut l'arracher des mains des gens avant que toute la foutue armature du système, qui paraissait si ferme et résistante, s'écroule comme un château de cartes. Comme le disent les membres du groupe Guerrilla Travolaka, c'est pas de dysphorie mais bien d'euphorie de genre dont il s'agit.

Concernant l'exhibitionnisme, j'en dirais pas beaucoup plus, sa condamnation est fondée sur cette terrible idée dont j'ai déjà parlé, le « droit à ne pas voir ». C'est un élément supplémentaire qu'on a voulu attribuer à la définition du sexe : ça doit être sale, abject et indécent. Il l'est aussi dans les foyers, c'est pas le fait de le rendre public qui le rend plus malveillant, mais le simple fait que ça se produise. Pourquoi trouve-t-on indécent que deux personnes (ou plus) baisent en public et pas le fait de voir quelqu'un manger, boire, dormir ou respirer ? Le sexe est un besoin physiologique parmi d'autres et à la différence de déféquer (ce qui se fait également en privé), ça pue pas et c'est pas insalubre. Si l'idée de baiser en public comme en privé m'excite autant, c'est précisément parce que c'est interdit et censuré et je suis certaine que, si c'était pas le cas, ça me serait égal de le faire dedans ou dehors, ce serait exactement la même chose : faire ce que le corps réclame, parce que j'en ai envie.

168

Les chier<sup>ix</sup> baisent tranquillous en ville (j'ai même vu des mémés faire baisser les yeux aux enfants quand cette situation se produit au parc), les singes dans leur jungle, tous les putains d'animaux du monde baisent là où ça leur chante, et nous, qu'est-ce qui nous est arrivé ? On n'est pas des animaux peut-être ? Pardonnez-moi, mesdames et messieurs, mais moi je suis un animal et « humain » n'est qu'une sous-catégorie de mon animalité. C'est tout. J'en ai marre des barrières qu'imposent ceux qui croient qu'on est une espèce différente, précisément à cause de ce genre de conneries.

Selon moi, ce qui nous différencie bien plus c'est qu'on est le seul animal capable de s'autodétruire. Ça, c'est ce qui est vraiment honteux, pas qu'on se mette à baiser là où le cœur nous en dit.

Je serais ravie de savoir pourquoi le célibat et la monogamie ont jamais été considérées comme des paraphilies,



maladies ou troubles mentaux alors qu'il est évident que ça contrevient aussi aux lois de la « nature ». Ce qui me semble réellement maladif, c'est de renoncer au sexe (et aux affects qui l'accompagnent) pour des convictions religieuses ou de soumettre le libre arbitre de son désir à une norme si moraliste et si peu pratique que la monogamie.

Les prisons sont remplies d'hommes ayant assassiné leur femme. Et c'est à cause de véritables maladies mentales telles que la jalousie et la monogamie, qui sont non seulement des vécus quotidiens mais qui plus est sont considérées comme des prérequis indispensables et des marqueurs d'authenticité de l'amour.

Si des curés se tapent des enfants à droite et à gauche, c'est la conséquence directe de leur vœu de célibat et de la façon dont l'Église s'est systématiquement consacrée à faire chier aussi bien les hérétiques que les personnes qui décident d'y vouer leur vie. Ils baisent des enfants car tout être vivant a besoin de baiser. C'est la seule manière qu'ils ont trouvée de faire ce que leur corps leur commande tout en conservant leur dignité en public, se faisant passer pour de parfaits célibataires tout en ayant des relations avec des gosses qui pourront jamais témoigner de ce qui leur est arrivé, protégés par le silence et la peur. Je suis sûre qu'il y a des curés qui considèrent même pas qu'ils brisent leurs vœux en le faisant, puisque les enfants ont pas de sexe, puisque ce sont des anges...

La monogamie, la jalousie et le célibat tuent. Que je me balade à poil, que je prenne une raclée de temps à autre au lit ou que j'aie parfois pas envie de me définir comme homme ou femme, ça tue personne.

*Ce serait d'ailleurs tout à fait  
accepté si on nous avait pas mis  
autant de merde dans la cervelle,  
si les gens avaient pas gobé cette  
histoire du droit à ne pas voir  
et s'ils étaient plus occupés  
à vivre leurs vies  
et nous laissaient  
vivre les nôtres.*

## NOTRE SEXE EST UNE ARME CHARGÉE DE MERCURE

*Quand on n'attend plus grand-chose  
qui nous exalte à nous-mêmes  
Mais que palpitent et s'affirment  
en deçà de la conscience  
La sauvage existence et l'aveugle présence,  
Comme un pouls qui bat dans les ténèbres.  
[...] Parce que nous vivons par à-coups,  
parce que c'est à peine.  
S'ils nous laissent  
Dire que nous sommes qui nous sommes,  
Nos chants ne peuvent être, sans péché, un ornement.  
Nous touchons le fond.<sup>108</sup>  
- Gabriel Celaya*

171

J'ai du venin entre les jambes. Me traversant de bout en bout, nerf convulsant mon bassin et mes vertèbres et se brisant là où je me brise et se cassant quand je baise et se reformant avec d'autres nerfs de la même espèce. Mon entrejambe est toxique. Comme un insecte ayant développé des couleurs mortelles afin de faire fuir les prédateurs, mon clitoris se dresse coloré et féroce ; tel un chat ou un singe qui s'aligne en pointe face à l'ennemi et se hérissé tout entier, ma crête se dresse face au monde pour dire, regardez, je suis une femelle qui pourrait vous dépecer, je suis un mâle qui pourrait vous supplier une caresse. Je suis hermaphrodite mentale.

---

108. Extrait de « La poesía es un arma cargada de futuro » [« La poésie est une arme chargée de futur »], tiré de l'œuvre *Cantos Iberos*, Verbo, Ali-cante, 1955 [NDÉ] page inconnue.

Au début j'étais que de la chair à vif, sans protection, exposée... Mais ma peau s'est couverte d'événements lui donnant la capacité d'être cuirasse sans cesser d'être sensible, le pouvoir d'être frontière sans cesser d'être pénétrable.

J'ai été tannée par les corps de mes amantes et leurs sueurs bénites, la pluie acide, l'épilady et le Gillette, les coups de fouet de ceux qui ont su me maltraiter avec tant d'amour, les habits qui tant me blessent lorsque je les porte par obligation et non pour me couvrir, les regards réprobateurs, de haine, d'incompréhension.

Ma peau est un miracle de la cybernétique et de la prothèse. Ma chair vit en elle pour lui offrir une contenance et mes fluides y vivent également même s'ils débordent souvent.

L'ennemi voudrait que ma peau soit une cellule pouvant être gardée sans cesse sous la plus stricte des vigilances (celle de mes propres yeux), mais j'ai mis des fleurs comme des vulves ruisselantes aux barreaux et aucun mur assez résistant n'a pu contenir mes désirs. Je suis une cellule scandaleuse et gênante, irrécupérable. Je vis dans un corps-roulotte, un corps-de-corps, un corps-bunker.

De ce corps chargé de toutes ces richesses et ressources, je m'érige et je vous invite à en faire de même, car nous devons avoir conscience du pouvoir qu'abritent nos sexualités bâtardes, le reconnaître afin de lui donner une utilité au-delà de l'orgasme, de la performance, des ateliers, de l'artistique, du poétique et même du politique. Imprimons-y un caractère guerrier. Nos jouissances sont des armes, des jets d'acide corrosif, nos orifices lubriques et dilatés sont des barricades ou des pièges de sables mouvants, nos pénis de chair ou de plastique sont des missiles, nos doigts des balles, nos langues des mitraillettes, nos seins des grenades à main : toute l'extension de notre peau est un champ de mines.

On est armés jusqu'aux dents et l'ennemi guette au dehors pour nous niquer par tous les moyens. Et je me demande : qu'est-ce qu'on attend, bordel ? Commençons par nous approprier nos corps, par les évader de l'apatie normative et de leurs prisons de conventions sociales, répressions religieuses et limitations idéologiques. Sauvons-les des tortures esthétiques qui ne nous excitent pas sexuellement.

Ils ont le pouvoir de nous enfermer dans des taules de béton et de nous enfermer dans nos propres corps. La différence, c'est que des seconds on peut s'évader par notre propre volonté. Il est possible que ce soit une question plus psychologique que technique, il est possible que ce soit très difficile et pas agréable (moi je considère qu'au contraire ça peut être le plus grand des plaisirs, surtout l'instant de la libération), mais on doit le faire car on a le pouvoir, le seul que nous laisse la précarité, l'exclusion, le stigmatisme de l'anormalité.

On a le pouvoir de devenir le pire cauchemar de ceux qui haïssent nos existences, de venger toutes les femmes qui ont jamais eu d'orgasme, celles qui sont mortes sur le bûcher pour en avoir indéniablement eu, de venger les hommes morts sans avoir découvert leurs prostates, nos pères et mères, nos grands-parents, toutes les personnes qui ont baisé sans pouvoir vraiment y prendre plaisir et qui ont sacrifié leurs sexualités à la faveur des conventions de la reproduction, nous permettant d'être ici et maintenant.

Parler de notre sexe rend inévitable de parler de notre amour, non moins bâtard, non moins incendiaire.

Loin de moi la considération bigote que sexe et amour pourraient pas rouler séparément, rien à voir. Je reconnais néanmoins que je baise uniquement ce que je désire, et ce que je désire, en général je le désire car je l'aime ou je le hais d'une certaine manière. Une grande partie de mes actes sont régis par ma manière particulière de com-

prendre ou de ressentir l'amour, par les caractéristiques spéciales des choses que j'aime et que donc je poursuis (je fais là aussi référence à l'autre visage de l'amour, à la haine, et les choses que je hais font évidemment partie de ce qui m'anime).

Dire que notre sexe est une arme dépasse de loin, en réalité, ce qu'on pourrait comprendre par sexe. Ce que je veux dire c'est que la transgression se fait plus évidente et précise à cet endroit-là, car elle y est bien plus scandaleuse, bien plus blessante, elle vient miner un terrain délicat. L'amour n'est in fine qu'un tabou contemporain alors que le sexe l'est depuis toujours. Cependant, la radicalité (les racines) de nos sexualités si combattives réside moins dans la pulsion du désir (chez moi et chez les alliés que j'ai pu observer de près en tout cas), même s'il joue un rôle évident de terreau, que dans la volonté de rendre nos amours irréfutables, qu'importe qui ça fait chier, et que ce que nous haïssons soit positivement modifié par nos actes.

174

Je suis fatiguée, comme tant d'autres, des redéfinitions et des réinventions de l'amour. C'est pour ça que j'ai plutôt envie de parler de ce qui n'est absolument pas de l'amour. De tous les concepts qui ont été manipulés par la politique, la religion et la société, c'est concernant l'amour et le sexe que les plus grands dommages et cruautés ont été commises. Il y a des concepts corrompus d'entrée de jeu, prédisposés à tout type de crasses ou spécifiquement créés pour que leur évolution soit douteuse. Le destin de concepts tels que l'argent, la politique, l'économie, la norme ou même la « vérité » a presque toujours été un terrain propice à la manipulation. Tout ça est trop exclusivement humain pour pas induire d'instrumentalisation. Mais l'amour... L'amour a jamais eu besoin d'être inventé, il était là, passant quasiment inaperçu mais toujours essentiel dans la grande majorité des événements. Comme ces choses si importantes auxquelles on n'accorde pourtant

pas trop d'importance, celles qui ont pas besoin de manifestations qui les valident (même si l'amour en a tant).

Je sais pas comment je suis arrivée à savoir ce qu'est l'amour, mais je le sais, c'est inscrit à l'intérieur de moi sans les torpeurs artificielles du langage. Lorsque j'essaye de l'exprimer, je finis toujours par désespérer de l'impossibilité matérielle de pouvoir le dire plus clairement, et je me rends compte ensuite de l'imbécile que je fais quand je constate son empreinte dans chacun de mes actes. Discrètement logé dans presque tout ce que je fais.

Notre façon d'aimer ou de haïr, c'est de la dynamite, et le sexe peut-être un excellent moyen d'allumer la mèche, combustible parfait pour projeter tout ce qui l'accompagne. C'est une superficie qui recouvre et peut protéger nos points faibles, c'est pas seulement du sexe. Sexe-arme mais aussi sexe-bouclier. Sans être une armée aux ordres de quelque chose de supérieur ni quelque chose de superficiel, en réalité je l'imagine comme plongeant ses racines profondes dans l'amour et le désir, comme une de leurs plus puissantes manifestations parmi leurs multiples manifestations possibles car pouvant se passer de la parole pour se réaliser.

Je chie sur les prédicateurs de l'amour et leurs phrases bien construites pour embobiner les cons, je chie sur l'amour du prochain et sur la bienfaisance, sur l'amour envers son voisin et sur le premier commandement. « Tu aimeras Dieu par-dessus tout. » Quelle bande de fils de putes. Malins, en plus : la première chose à faire pour transformer quelqu'un en serf est de lui ôter son amour-propre et de lui livrer en substitut un truc merdique qui est invisible, intouchable et inodore. Seulement un organe gestionnaire qu'il faut écouter et à qui il faut rendre des comptes. Une personne sans amour-propre est une marionnette. Si on n'est pas capable de s'aimer soi-même avant toute chose, on sera pas capables d'offrir de l'amour

à quelqu'un d'autre ou d'en mettre dans les choses qu'on fait. Ce sera toujours un succédané, le reflet de cet amour à Dieu qui est en réalité un miroir sans fond, l'amour absolu du néant.

Une des pires atrocités qu'a commis le catholicisme envers l'humanité réside dans ses « leçons d'amour » et, quand j'y réfléchis bien, je sais pas par où commencer ma vengeance. De tous les crimes perpétrés par l'Église, l'utilisation de l'amour intuitif des personnes à des fins marchandes, pour son bénéfice propre, est celui qui me répugne le plus. Pour que ce soit bien clair, voilà un exemple simple : un bon « samaritain » (dans le dico, la quatrième acception dit « une personne qui en aide une autre de manière désintéressée ») fait l'aumône à un clochard. Beaucoup diraient que c'est un geste d'amour, mais ce qu'il fait en réalité, c'est payer son billet pour le paradis à crédit. Terrible, choquant ?

176 Dans cette merveilleuse coutume où il s'agit de s'assurer le ciel par le biais de la charité, les personnes qui ont rien sont pas à aider car il serait injuste de pas le faire : ce sont des ustensiles, des systèmes pour laver des fautes et des péchés, et surtout un moyen d'acheter sa place pour la vie éternelle, qui est censée advenir après cette « vallée de larmes ». Le bon père de famille qui se glisse dans la culotte de sa fillette se sent lavé lorsqu'il parraine un enfant, racheté par le biais d'une ONG. Le chef d'entreprise transformant la vie séquestrée de ses employés sans papiers en interminables journées d'usine payées une misère gagne sa place au paradis en subventionnant une campagne d'envoi de nourriture pour l'Afrique. La dame respectable, qui investit tous ses excédents hérités en business aussi rentables que celui de la fabrication d'armes chaque jour plus précises, arbore dans les manifs contre l'avortement un drapeau géant qui dit « Oui à la vie ». Avec ce système de manipulation de l'amour, ils ont réussi à ce que des



millions d'êtres vivants capables d'aimer par nature soient incapables de le faire sans la médiation d'un stimulant absolument nécessaire. Ignominie maximale, non ?

Même en dehors du domaine religieux, si on regarde de quelle manière une société en théorie laïque (toujours en théorie), interprète et distribue l'amour, c'est pas moins pathétique. L'amour, par excellence, est hétéro, monogame et au service de la reproduction. Excuse parfaite pour faire fonctionner le marché et calmer la peur de la « solitude ».

Le plan parfait (et indispensable) pour obtenir l'acceptation collective : tu tombes amoureux (tout commence par là), tu t'impliques, tu te trouves un job stable qui paradoxalement te permettra de profiter de la personne aimée uniquement les jours de congé ou pendant les vacances, mais qui te légitimera vis-à-vis de ta famille ; tu te maries ; tu t'achètes une maison que tes arrière-petits-enfants finiront de payer, tu la meubles chez Ikea en faisant en sorte que ce soit presque pareil que dans le catalogue (avec créations ariennes incluses) ; tu baisses plutôt peu et un jour c'est le bébé qui arrive, volontairement ou pas ; l'enfant naît, grandit, tombe amoureux... Spirale infinie, un jeu de mots, une tentative d'éternité. Ça peut paraître trop simpliste vu comme ça, mais c'est comme ça qu'on voit les choses lorsqu'on sort la tête de cette bulle d'illusions que semble être le troupeau et qu'on se retrouve face à une horde de couples travailleurs payant leur crédit, amenant les enfants à l'école, achetant des trucs en plusieurs fois en ayant l'air d'y trouver leur bonheur (ou leur vallée de larmes).

Tout ça, basé sur l'amour. C'est à ça que sert le mariage, à certifier, légitimer, mettre un corset de normes, rendre l'amour digestible et dirigeable, pour lui enlever son essence et demeurer dans la commodité de la carcasse, rabotée de toute l'aspérité d'éventuels inconvénients.

On a soustrait à l'amour la douleur que produit le fait d'aimer, et ce faisant, peut-être pas intentionnellement, on a aussi flingué le désir. Aimer fait plaisir et fait mal à parts égales, mais ce principe essentiel de l'amour incommode le système et lui semble contre-productif.

Alors, l'amour c'est la Saint-Valentin, les anniversaires de mariage et la baise du weekend. C'est un contrat qu'on signe devant un juge ou une autorité religieuse, qui s'achète et qui se revend et qui revient très cher, d'autant plus si on tient compte du fait que ce système n'accorde aucune place à la haine, car c'est politiquement incorrect et peu civilisé. C'est comme ça que les gens deviennent dingues et commettent des stupidités comme s'endetter à vie ou s'entretuer pour entretenir ce modèle.

Bien sûr, leur « amour » nous exclut et nous diabolise. C'est presque tant mieux, on peut alors s'en libérer sans rien perdre, finalement, on était déjà une bande de tarés... Quel gâchis, cet amour institutionnalisé. Si au moins ça avait été fait avec un peu moins d'hypocrisie et un peu plus de sincérité.

178

Voilà pourquoi je dis qu'on a du venin entre les jambes. Il dégouline car nous sommes pleins d'amour et de haine authentiques. Si l'ennemi arrivait un jour à capter ne serait-ce qu'une miette de tout ça, ce serait trop beau pour pas être venimeux.

Nos armes sont intégrées à nos corps, pas besoin d'industrie pour nous parrainer. Notre sexe, notre désir et notre amour-haine sont là pour nous aider à réussir à changer les choses.

*Il faut qu'on prenne conscience  
du pouvoir que peuvent nous apporter  
nos entrejambes et nos cœurs libérés,  
et quand ce sera chose faite,  
on pourra passer à l'action.  
On pourra « prendre parti  
jusqu'à la souillure<sup>109</sup> ».*

---

109. [NDÉ] *Ibid.*

# LA PUTE MONSTRUEUSE : PROSTITUTIONS DIVERGENTES ET QUELQUES REFLEXIONS SUR LE METIER

Vint alors un des sept anges qui détenaient sept coupes  
et il me parla ainsi : “Viens ici, et je te montrerai  
la sentence contre la grande catin,  
celle qui est assise sur de nombreuses eaux ;  
avec elle ont fornicqué les rois de la Terre,  
et les habitants de la Terre se sont soulés  
avec le vin de sa fornication.”

Et il m’amena dans l’Esprit au désert ;  
et je vis une femme assise sur une bête écarlate  
remplie de noms de blasphèmes,  
qui avait sept têtes et dix cornes.

Et la femme était vêtue de pourpre et d’écarlate,  
et parée d’or, de pierres précieuses et de perles,  
et elle avait un calice d’or à la main,  
plein d’abominations et de l’immondice  
de sa fornication.

- Saint Jean, Apocalypse

*I’d just like to say I’m sailing with the rock,  
and I’ll be back. Like Independence Day  
with Jesus, June 6.*

*Like the movie, big mothership and all,  
I’ll be back, I’ll be back.*<sup>110</sup>

- Derniers mots d’Aileen Wuornos

---

110. « J’aimerais juste dire que je navigue avec le rocher et que je reviendrai. Comme avec Jésus dans *Independence Day*, le 6 juin. Comme dans le film, gros vaisseau-mère et tout, je reviendrai, je reviendrai. » [NDÉ] Référence inconnue.

**D**ans le premier chapitre, je parlais de ma première transgression intentionnelle et je disais que, en gros, mes expériences sexuelles avec des hommes tenaient beaucoup de la prostitution. Plus tard j'ai pensé que, socialement, c'était tout à fait normal qu'une femme accepte des cadeaux de son amant comme partie intégrante du jeu de la séduction (ou de la chasse, selon comment on le voit). Il est très probable que, si l'amant n'en fait pas, elle écartera pas les jambes aussi facilement. Moi je le faisais en toute connaissance de cause, en fréquentant d'une manière intéressée ceux qui avaient quelque chose de plus à m'offrir que la baise.

On est toutes un peu putes, à commencer par les bonnes épouses, le mariage étant une forme de prostitution, comme le dit Bea Espejo ou comme le disait Emma Goldman il y a plus de cent ans. Les hommes avec qui j'ai baisé auraient sûrement pas été les objets de mon désir sans les suppléments matériels qu'ils apportaient à la relation.

Je veux dire que j'aurais pas baisé seulement pour le plaisir avec la majorité d'entre eux, la preuve étant que ça fait plus de douze ans que je me suis pas envoyé un mec de façon disons, conventionnelle, et le seul hétéro que je me suis fait ces dernières années ça a été en échange de quelque chose de matériel. Mon ordinateur était en panne et j'ai posté une annonce en disant que j'offrais des omelettes aux patates en échange d'une machine qui fonctionnait. Un type informaticien est venu chez moi et m'a dit que mon ordinateur était mort et qu'il m'en donnerait un autre, mais que les omelettes aux patates c'était pas suffisant. Il voulait un massage. Je lui ai répondu que c'était hors de question, que les massages c'était trop fatigant, mais que s'il voulait baiser, pas de problème. Il est revenu avec un super ordi, même si bon, il est mort au bout d'un an seulement.

Laissez-moi ajouter que ces hommes auraient sans doute pas baisé avec moi si ce contrat, ou échange, avait été trop explicite. Ils me font marrer tous ces machos qui disent qu'ils paieront jamais pour baiser. Ils croient que s'ils pouvaient pas obtenir de sexe sans donner d'argent ça les rendrait moins viriles, ça amoche leur égos de grands gentlemen. Ils se rendent pas compte que sans ces éléments externes qu'ils affichent comme des paons (éléments qui mettent en évidence leur statut économique plus ou moins haut), sans ces petits cadeaux aux instants clés, le « je t'invite à boire un verre » initial, ou le « je paye tout » du premier dîner, ils auraient pas trempé le biscuit aussi souvent. Ainsi va la séduction, tous les animaux le font. Le mâle doit systématiquement surmotiver le coït avec la femelle car pour elle, outre la stimulation naturelle du plaisir physique (quand il existe, bien sûr), les conséquences de cette baise sont beaucoup plus catastrophiques. C'est une question de survie. Ça me fout les boules qu'ils dénigrent les hommes qui baisent avec des prostituées, ils sont pareils, la seule chose qui les sépare c'est l'explicitation des contrats et la capacité, que les Don Juan n'ont pas d'ailleurs, d'aller droit au but.

Mais bon, avec ou sans pacte, j'ai toujours été très pute. Du coup quand l'idée m'est venue il y a à peu près neuf ans, inspirée sûrement par la précarité, de me mettre à baiser pour de l'argent, ça ne m'a paru ni gênant ni honteux, au contraire même, je sentais que j'avais les compétences pour faire ça bien, voire très bien. J'avais vraiment la flemme de me remettre à fréquenter le monde des mecs hétéros (j'ai presque toujours la flemme de baiser avec eux), alors j'ai pensé à elles, aux femmes.

Un jour, un nom m'est apparu, c'était super évident pour un projet prétendant offrir des services de prostitution et de compagnie de femmes pour les femmes : Mujeres Horizontales [Femmes Horizontales]. À l'époque j'étais

complètement sur la paille, comme toujours à vrai dire, et je me suis dit qu'il devait bien y avoir une vertu que je possédais et pour laquelle je pouvais être payée. J'ai d'abord pensé à l'écriture, à la poésie. Mais dans un élan de réalisme, j'ai immédiatement su que j'en tirerais pas un rond, et encore moins le type d'argent dont j'avais besoin : du blé facile et rapide. Puis une après-midi, après une baise incroyable avec quelqu'unx dont je me souviens pas, je me suis dit, mais putain, comment je vais faire pour baiser quand je serais vieille et ridée ? Et là, le monde m'est tombé sur la tête : c'est trop mon kiff de baiser, devoir arrêter ce serait presque pire qu'être morte, je me suiciderais, je finirais tarée à force de me branler, ça m'achèverait. Et c'est là, aux prises avec cette brève crise sexentielle, conjugée à un besoin urgent d'argent, que l'idée m'est venue : je veux être pute pour femmes.

Je me suis dit : « Diana, t'es douée pour baiser des meufs. Avec les mecs t'as perdu la main, mais tu t'es envoyé une quarantaine de femmes ces sept dernières années. En plus, t'as la super qualité de les aimer toutes, t'es la pute parfaite. » Et, c'est vrai, avec les biohommes je fais un peu ma difficile mais toutes les biofemmes me paraissent baisables sans exception. Je dis pas que toutes les femmes altèrent mon pouls, mais je suis capable de trouver chez toutes quelque chose de beau, donc d'excitant. Mains, cou, seins, toute partie du corps qui à première vue pourrait pas m'exciter, en l'observant de près, contient des éléments qui me chauffent. Et les chattes... mmm, j'adore les chattes, après tant d'années à les bouffer, les pénétrer, les avoir en main, j'avais l'impression (et c'est toujours le cas) d'avoir un master en chattologie.

Une fois ce projet en tête, j'ai compris que j'avais quelque chose d'important à offrir, quelque chose qui pouvait être rémunéré comme n'importe quel travail bien fait peut l'être : j'étais une excellente baiseuse qui pouvait offrir

ses services. C'est ce que je croyais, du moins. On m'a toujours dit que j'étais une bonne brouteuse de minous, j'ai une chatte et des seins avec lesquels on peut faire toute sorte de choses, j'ai un bon cul, je sais bouger, je gémis chaque jour un peu plus comme une véritable chienne (le visionnage massif de porno y est pour quelque chose) et j'ai des mains auxquelles aucun orgasme peut résister.

Dans ma tête ça rendait trop bien, je me voyais déjà dans quelques mois sortie de ma misérable vie, pleine de blé, dans une baraque avec jacuzzi, voyageant çà et là sur une Harley, mangeant chaque jour comme une reine, la Belle Otero<sup>111</sup> quoi.

Parce qu'en plus du seul rêve d'être la meilleure pute pour lesbiennes du monde, d'autres éléments en faveur du projet se sont ajoutés, tirés de conclusions auxquelles je suis arrivée en étudiant le marché.

J'ai découvert que les putes pour meufs, ben ça existait pas, et que celles qui exerçaient étaient en réalité des hétéras qui avaient sûrement jamais petit-déjeuner un clito et que j'étais sur le point de m'introduire dans un marché complètement vierge en Espagne. J'ai fait des recherches pendant des semaines, car mon idée de départ était de m'associer à une affaire déjà existante pour pas avoir à tout commencer de zéro ; je cherchais à faire partie d'un bordel ou d'une entreprise qui offrait des services sexuels par des femmes pour des femmes. Mais ce genre de truc n'existait pas. Je suis tombée sur une agence d'escorts à Londres et leur ai envoyé quelques mails et photos mais elles m'ont répondu qu'elles bougeaient rien en Espagne, qu'il fallait que j'aille à Londres si je voulais bosser avec elles. Sans un rond et avec des études à moitié terminées, c'était pas un plan de vie envisageable.

---

111. [NDÉ] Agustina Carolina del Carmen Otero Iglesias, dite la Belle Otero, était chanteuse et danseuse de cabaret et célèbre courtisane de la Belle Époque.



Je me suis alors retroussé les manches, avec le même enthousiasme que quelqu'unx qui trouve une mine d'or en terrain inexploré. Le nom de Mujeres Horizontales m'est venu au cours d'une illumination éthylique, en pensant que parfois la simplicité est la meilleure arme de marketing. Plus tard, j'ai découvert que c'était la façon d'appeler les putes à des époques où les gens étaient trop élégants pour appeler les choses « sales » par leur nom. J'ai écrit une jolie annonce qui disait :

Bonjour, nous sommes un groupe de jeunes femmes lesbiennes offrant des services sexuels et de compagnie pour femmes. Si tu es seule et que tu as envie de passer un moment agréable, si tu as envie de sexe sans engagements ni problèmes, si tu es mariée et que tu as envie d'expérimenter de nouvelles sensations sans lui, prend contact avec nous, tu ne le regretteras pas. Nous sommes séduisantes, avec un bon niveau intellectuel et, surtout, nous sommes de bonnes amantes

185

avec de l'expérience et une bonne intuition pour donner du plaisir à d'autres femmes, ose et vérifie-le par toi-même.

Pour des infos sur les services et les tarifs, écris s'il te plaît un mail à [mujeres\\_horizontales@yahoo.es](mailto:mujeres_horizontales@yahoo.es) et nous te répondrons au plus vite.

Nous prions les hommes et les couples hétérosexuels de s'abstenir, notre activité s'adresse uniquement aux femmes.

Salut et merci, Lubna.

Simple et classe. Avec un brin de mensonge, puisqu'à l'époque je menais le projet dans une solitude absolue. Je sais pas pourquoi mais j'ai pensé qu'être un « groupe de jeunes femmes lesbiennes » rendait mieux que « je suis

une jeune femme lesbienne », j'imaginai sans doute donner une image plus professionnelle.

J'ai créé une boîte mail, pris quelques photos cochonnes de moi et semé ma graine dans tous les forums de gouines. Pendant trois ans, j'ai posté l'annonce quasiment tous les jours et les copines de Post-Op, dès l'instant où elles se sont greffées au projet, ont fabriqué de supers cartes de visite à distribuer dans tous les lieux lesbiens de Barcelone.

Ça semblait être une idée brillante, le marché était désert, pas de concurrence. Je me faisais des idées, malheureusement. L'erreur a sûrement été de croire que le marché féminin serait un bon filon, comme l'est le masculin. Ça me fait chier de dire une chose qui sonne si peu queer, mais il y a de grosses différences (éducatives surtout) entre les hommes et les femmes, cette expérience concernant le marché du sexe me l'a clairement démontré. Ma boîte mail s'est transformée en cabinet du cœur et moi j'ai joué le jeu, toute convaincue que j'étais de la viabilité de l'affaire, voyant une cliente potentielle derrière chaque malheureuse m'écrivant pour me raconter les déboires de son couple, ou derrière chaque lesbienne lasse et désireuse d'avoir enfin quelqu'un à qui parler ouvertement de cul. En trois ans, j'ai accumulé la triste somme de cinq clientes. Et seulement une seule avec qui ça a bien fonctionné : on n'a pas tourné autour du pot, on a baisé, elle a lâché la thune et en plus, on a remis ça !

Au début je me suis dit que c'était à cause des tarifs, donc j'ai baissé les prix. Mais non, c'était pas ça, pensetu. C'est rageant de le dire comme ça, mais la majorité des femmes-clientes-potentielles avaient besoin ou cherchaient quelque chose de très différent d'une pute, elles voulaient une histoire d'amour, une psychologue, une « compagne » (comme je hais ce mot dans ces contextes niais).

Ensuite, je me suis dit que mon esthétique était peut-être trop limitante (j'avais la tête rasée et mes manières, plus que jamais, étaient vraiment pas celles d'une fem<sup>112</sup>). La grande majorité des pseudo-clientes voulaient une fille « féminine et jolie », et moi, je suis en apparence ni l'une ni l'autre. J'ai donc demandé leur aide à une super highfem, Itzi, à une punk méga highfem, Majo, et à une butch<sup>113</sup> avec du style, Elena/Urko. Mais c'était pas non plus une question de style, d'hormones ou de poils. J'avais oublié l'élément essentiel : les lesbiennes baisent que par amour.

Et pour en rajouter une couche, mes posts sur les forums recevaient une quantité inimaginable de commentaires désespérants. Les féministoïdes me sont tombées dessus en arborant la bannière des sauveuses de tout le genre féminin. Elles m'ont dit que j'étais le comble des combles : une femme qui en plus de s'auto-exploiter (du grand art, l'auto-exploitation ? ça fait très attentat terroriste) et de dégrader sa condition au rang de pute, le faisait par-dessus le marché pour d'autres femmes, dans une tentative de propager les sales et répulsives habitudes masculines aux éternelles victimes et innocentes femmes.

Elles m'ont traitée comme une pestiférée sans principes, une conne sans cap, une irrécupérable. Pour elles, prostitution et esclavagisme, exploitation et dégradation allaient

---

112. [NDÉ] Les termes *fem* et *butch* (et tous leurs dérivés *highfem*, *stone butch*, etc.) nous ont été laissés en héritage par la culture lesbienne états-unienne. Ils désignent une dynamique complexe de postures, d'habillements, de gestes et de partenariats érotiques. À ce sujet, voir la récente parution en français aux éditions Hystériques & AssociéEs (Paris, 2022) de l'ouvrage *Fem*, de Joan Nesle, traduit de l'anglais (États-Unis) par Noémie Grunenwald et Christine Lemoine.

113. [NDÉ] Ici le terme utilisé par Diana dans la VO est *marimacho*, formé par l'apocope du prénom *Maria* auquel est accolé le terme *macho*, « mâle ». Tout au long du texte j'ai fait le choix de traduire par « garçon manqué », sauf dans ce cas précis, où j'ai traduit par *butch*. En effet, Diana faisant référence juste avant à ses amès highfems, l'invocation de l'autre pendant de la dynamique décrite dans la note précédente me semblait aller de soi.

de pair et c'est ainsi que je fus crucifiée, telle une Marie Madeleine effrontée dépassant les limites de leurs stupides barricades anti-hommes pour se jeter dans les bras de la première cliente... Intolérable, une pauvre fille.

J'ai abandonné quelques années plus tard, mais aujourd'hui encore, quand je vois qu'on n'accepte même pas ma candidature pour du rayonnage chez Carrefour, je pense que c'est un bon plan et que c'est moi qui ai pas su le mener à bien, étant très pute et pas du tout commerçante. Bref, je le saurai jamais.

Cependant, ça m'a servi d'expérience, surtout au niveau personnel, pour prendre conscience que j'avais pas grand-chose à voir avec le milieu goudou espagnol (plus tard j'ai réalisé que c'était même à échelle planétaire), car même sur le plan sexuel, celui où je croyais qu'il pouvait y avoir le plus de points communs, on pourrait jamais tomber d'accord. Pour moi le sexe a toujours été ça, du sexe, jamais eu besoin de l'associer à d'autres trucs pour le rendre plus propre, acceptable, joli. J'aime qu'il puisse être sale, marginal, blasphématoire. J'ai traîné mes basques des années dans les milieux lesbiens de Madrid et de Barcelone, c'était la façon la plus simple de pouvoir s'envoyer une meuf (chercher à séduire des hétéras sur leur terrain m'a toujours semblé relou) parce que je pensais que notre goût commun pour les moules serait accompagné par bien d'autres choses à partager. J'étais jeune et naïve et j'avais foi en ça, plus longtemps qu'il l'aurait fallu car, de temps en temps, par miracle, je rencontrais une autre délurée avec qui partager des perversions et nos liens persistaient au-delà de la baise.

Mais quand mon cercle amico-affectif s'est trouvé ravitaillé par d'autres voies plus nourrissantes (merci au postporn et à la mouvance queer de Barcelone pour le sauvetage, vous m'avez fait voir la lumière), j'ai pratiquement plus mis un pied dans les lieux lesbiens. Enfin finies

les fêtes gouines que je détestais tant, où la musique était toujours nulle à chier, l'impôt rose omniprésent (même pour laisser ta veste au vestiaire) et où toutes les meufs avaient l'air d'être sorties direct d'une série américaine.

Ce « je suis lesbienne », que j'ai prononcé un jour avec fierté, par goût, par nécessité et pour me sentir partie intégrante de quelque chose, s'est effondré dès l'instant où, grâce aux lectures de Paul B. Preciado et à mes nouvelles amitiés, j'ai su que j'allais jamais réussir à entrer dans une case, non seulement asphyxiante mais qui plus est partie intégrante des plans de l'ennemi.

Hétéro, homo, lesbo, bi... Quelle galère, qu'est-ce qu'on se sent légère quand on se débarrasse de toute cette merde !

Pour en revenir à la prostitution, je voudrais ajouter une chose qui m'a toujours interpellée et que je suis pas sûre d'avoir partagée avec d'autres personnes pour savoir si je suis la seule à le penser (chose très improbable).

Il existe un archétype de la pute occidentale contemporaine, très bien défini esthétiquement et socialement. Cet archétype s'habille de façon légère et criante, lingerie provocante, talons hauts, petit sac à main, cheveux longs et détachés et maquillage abondant ; niveau socio-économique et culturel plutôt bas ; physiquement séduisante (ou parfois physiquement détruite).

Dans l'imaginaire hétéronormatif, c'est rarement une femme élégante (c'est d'ailleurs curieux que Preysler<sup>114</sup> ait fini par incarner le summum de l'élégance dans cet imaginaire ; la stupidité est pleine de contradiction), cultivée, maniant les mots et les idées avec clarté ; ils imaginent jamais une travailleuse avec des droits, ni une dame respectable, ni même une mère de famille. Cette représentation stéréotypée est omniprésente, au cinéma, dans la BD, les blagues, la culture populaire, les romans, etc. Et

---

114. [NDÉ] Isabel Preysler est une ancienne mannequin, *socialite* et présentatrice télé philippino-espagnole.

cet archétype, qui regorge d'éléments dépréciatifs, a néanmoins la qualité d'être destiné à gagner de l'argent, car c'est à ça que travaillent les putes, comme tout le monde, à gagner de l'argent.

La pute prototypique a la possibilité de s'insérer sur le marché où prennent justement racine ces caractéristiques. J'ai commencé à délirer là-dessus alors que j'étudiais la théorie d'Eleanor Rosch<sup>115</sup>, qui dit du prototype que c'est le membre de chaque catégorie cognitive (catégories dont on a besoin histoire de mettre de l'ordre dans la pagaille, en gros) qui se reconnaît le mieux, le plus représentatif. Autour, il y a les membres périphériques, qui ressemblent au prototype mais qui s'en différencient aussi pour s'apparenter à des membres d'autres catégories.

190

Les périphériques sont de mauvais exemples de la catégorie, la faisant paraître diffuse, déstructurée et difficile à analyser. Cette théorie s'applique bien sûr à des membres catégoriels inertes (aux mots et autres abstractions), pas à des êtres vivants, capables d'agir. Mais si on l'extrapole à l'espèce humaine, il serait logique de penser que les prototypes de chaque catégorie essaient par tous les moyens d'éliminer ou d'intégrer les membres périphériques, empêchant de tourner en rond qui discréditent la catégorie... Dans mon cas, après cette tentative de sortir de ma condition par une voie que je croyais « facile », en extrapolant cette théorie à mon échec en tant que pute, je me suis rendu compte que je représentais la périphérie totale et que c'était pas les éléments prototypiques, mais bien leur clientèle, qui me voulait pas dans cette catégorie. Pour plein de raisons : je suis pas prototypiquement belle, mon esthétique est spécialement conçue pour faire fuir les crétiens et attirer des êtres affinitaires, je connais mes droits et je me bats s'ils sont piétinés, je suis allée à la fac, etc.

---

115. Eleanor Rosch, « Human Categorization », dans Neil Warren (dir.), *Studies in Cross-Cultural Psychology*, Academic Press, Londres, 1977.

Une seule fois un client m'a accostée dans la rue en me demandant mon prix, par pure confusion. Quartier Chueca de Madrid, en plein hiver, j'étais engoncée dans un manteau à plumes genre bonhomme Michelin, attendant un copain qui finissait son service au Black & White, à l'entrée du bar. Un homme âgé s'est approché et m'a demandé : « C'est combien ? » J'ai pas su quoi lui répondre, j'ai éclaté de rire et lui ai répondu que j'avais pas ce qu'il cherchait. Mon crâne rasé et ma bouille de gamin lui avaient fait croire que j'étais un travailleur du sexe... Je me rapproche peut-être beaucoup plus du prototype du gigolo que de celui de la pute.

Quand une personne comme moi tente quelque chose qui, après de multiples essais, aboutit pas au succès, elle ressasse et ressasse pour trouver les raisons de l'échec.

Bien, mis à part le fait que j'ai jamais bien géré les questions financières, l'autre conclusion que j'ai tirée est qu'en plus de pas correspondre au prototype de la pute, je suis même pas une pute prototypiquement périphérique. Je suis un monstre. Je fais peur aux clients. Et ainsi, en tant que monstre, je me dis qu'un jour je retenterais le coup.

Et ce jour est arrivé, quand je me suis demandé pourquoi pas mettre en vente précisément cet aspect de moi. Ce qui pour 90 % de la population serait une pute monstrueuse, serait pour les 10 % restants une pute queer, quelque chose de plus adapté à ses goûts, quelques chose de rare, de difficile à trouver, une étrange créature baisable digne de l'*Horror circus*, une vraie chienne. Les prototypes sont faits pour être contaminés, estompés par des hordes d'éléments indéfinis.

Ce monde de catégories est une cage soporifique dans laquelle j'ai pas l'intention de vivre. Et c'est comme ça que, dans une sorte de prostitution non-prototypée, divergente et insoumise, sont nés les Perrrs Horizontals [ChierPxs Horizontals]. Rien à voir avec Mujeres Horizontales parce

que c'était basé sur l'expérience de l'échec. Ma motivation avait changé : je m'étais habituée à la galère, là, ce que je cherchais, c'était d'offrir la possibilité de quelque chose de différent à qui voulait bien le goûter. J'ai donc complètement oublié l'idée des « femmes pour femmes » qui n'avait plus aucun sens et proposé l'idée aux chier<sup>es</sup> de mon entourage. C'était un projet, pour le qualifier d'une façon ou d'une autre, de « prostitution queer ». Évidemment, la multiplicité de genres des personnes y participant rendait l'affaire beaucoup plus marrante. La gamme des services offerts avait également été élargie : safari guidé dans les parcs de cruising du Barcelone nocturne, services spéciaux pour les personnes sourdes-muettes ou à diversité fonctionnelle, exhibitionnisme, pratiques BDSM atypiques, expérimentation avec des sex-toys, etc. Nos corps feraient grincer les engrenages de tout archétype de prostitution. Pour le dire d'une façon plus simple : si on s'éclatait dans notre manière d'être et de faire les choses, ça devait être pareil pour d'autres personnes, et ce plaisir que nous avons à offrir et qui se trouve pas aisément sur le marché sexuel, on le vendait ou on l'échangeait.

192

Un tas de personnes croient, de par leur ignorance, que nous – les gens aux corps non normatifs et aux beautés qui font pas les unes des revues de mode –, sommes une bande d'aigrès, fruits de la rage de pas pouvoir trouver notre place dans leur structure parfaite et que nous faisons ces choses faute de mieux.

Dans leur aveuglement, les gens se rendent pas compte que leurs mariages, leurs familles, leurs parties de jambes en l'air du samedi soir, leurs prières du lendemain, leurs hypothèques, leurs emplois à temps complet, leur bonheur soumis aux lois du troupeau, nous donnent autant la gerbe que nos façons de vivre les dégoûtent. Les gens réalisent pas non plus que si on n'est pas à leurs côtés, c'est par volonté politique et morale, parce qu'on veut pas



renoncer à notre liberté ni nous soumettre à leurs normes et sûrement pas parce qu'ils se réservent un « droit d'admission ». Tous·tës celle·x d'entre nous qui ont participé à *Perrxs Horizontals* aurions très bien pu nous transformer pour nous ajuster à cet archétype de prostitué que la société catégorise (maquillage, chirurgie, perruques... se déguiser en pute ou en gigolo c'est pas la mer à boire), mais on n'en a pas envie. On offrait une prostitution dissidente et finalement ça importait peu qu'elle soit effective ou non, on était moins là pour faire affaire que pour faire la différence. Les féministoïdes et leur discours victimiste nous faisaient pas peur non plus, on sait qu'elles ont tort et qu'elles ont perdu la boule. Une phrase de *King Kong Théorie* illustre bien mon propos :

Ainsi, à partir d'images inacceptables d'un type de prostitution pratiqué dans des conditions exécrales, l'on tire des conclusions sur le marché du sexe en général. C'est aussi pertinent que de parler du travail textile en montrant uniquement des images d'enfants travaillant dans des caves, sans contrat<sup>116</sup>.

193

Une des chiennes, *Beti Wet*, me dit un jour qu'un ami à elle travaillait comme soignant dans un centre de personnes à diversité fonctionnelle. Le gars en question, avec toute la bonne volonté du monde, amenait de temps en temps les internes aux putes. L'expérience était loin d'être traumatisante.

Quand j'ai demandé à *Virginie Despentès* son avis sur le projet *Perrxs Horizontals*, elle m'a dit sincèrement : « Impossible de gagner de l'argent comme ça. » Elle, pute expérimentée, savait très bien où était l'argent, et elle a ajouté : « Vous terrorisez celle·x qui ont du fric et excitez

---

116. *Op. cit.*, p. 109. [NDÉ] Page inconnue.

ceux qui sont fauchés. » Elle avait raison, les gens friqués lâcheraient pas un rond en putes avec une meuf à crête, des tatouages sur la gueule et un look digne du club de Lorena Bobbitt<sup>117</sup>. Et les gens qui seraient enchantés de baiser avec quelqu'unx comme moi me ressemblent tellement qu'ils sont tout aussi précaires ; ce qui peut être très sexy, certes, mais permet peu de luxe.

La clientèle potentielle cherche plutôt une demoiselle, chose que j'ai jamais été. Virginie suggéra qu'une perruque, du maquillage, une minijupe et des talons hauts seraient bienvenus. Et j'aurais sûrement été disposée à le faire. Mais peu après, le jour même, Paul B. Preciado m'a soutenu que ce que nous faisons, nous Perrxs Horizontals, était profondément artistique, politique et nécessaire : nous offrons une forme de prostitution différente, avec des corps et des pratiques non normatives... mais contre de l'argent, même pas en rêve.

Je me suis alors interrogée sur mes motivations. J'en suis venue à la conclusion que c'était principalement la thune mais que c'était pas clair dans ma tête à quel point j'étais prête à sacrifier le contenu politique du projet pour le rendre plus vendeur, plus attractif commercialement, étant donné que c'était précisément ça qui me séduisait et m'excitait le plus. Honnêtement, ça me tente pas du tout de me travestir et de sortir dans la rue à la pêche aux clientxs, je préférerais à la limite arrêter de manger pen-

---

117. [NDÉ] Lorena Bobbitt est célèbre pour avoir coupé le pénis de son mari avec un couteau de cuisine dans la nuit du 23 juin 1993, alors qu'ils étaient au lit dans leur maison de Manassas, en Virginie. Elle s'est ensuite enfuit avec le morceau tranché qu'elle a jeté par la fenêtre de sa voiture. La police parvint tout de même à retrouver le morceau qui sera recousu. Lors de ses déclarations à la police, Lorena déclara qu'elle avait coupé le pénis de son mari parce qu'il se masturbait et qu'il ne voulait pas lui donner d'orgasme. L'accent fut mis aussi sur le fait qu'il était violent, la battait souvent, et l'avait obligée à avorter. Lors du procès en 1994, elle n'est pas reconnue coupable mais est tout de même obligée de passer quarante-cinq jours dans un hôpital psychiatrique.

dant une semaine. C'est sans doute pour ça que je vois les personnes capables de le faire, comme mon amie Verónica Arauzo, comme de véritables héroïnes, car je trouve que pour faire ce qu'elle fait - et que font des milliers de femmes qui se prostituent dans les rues -, il faut un courage extraordinaire et une capacité à surmonter la peur de l'agression, ce qui me fait terriblement défaut.

Qu'en est-il des putes non archétypiques, celles qui dynamitent l'imaginaire collectif de la société, dans lesquelles je m'inclus ? Ben on fait peur, personne nous tend le micro, ils savent que ce qu'on a à dire dépasse de loin ce qu'ils voudraient (ou pourraient) entendre. Une pute qui a fait des études, avec une conscience politique, des idées révolutionnaires ? Une pute guerrillera ? No way.

Comme l'expliquait si bien Itziar Ziga dans son article « ¿Por qué gritamos las putas?<sup>118</sup> », [« Pourquoi nous, putes, criions-nous ? »] lorsque la société parle de prostitution, les putes sont jamais invitées à s'exprimer. C'est pour cette raison et parce que j'ai toujours confiance en ce qui donne de l'urticaire au système puisque c'est ce dont il a besoin pour être modifié ou détruit, que je pense que le futur de la prostitution est entre les mains des putes périphériques, celles qui produisent des courts-circuits dans leurs catégories, qui les démontent et construisent quelque chose sur des bases plus justes, plus humaines et meilleures. C'est le futur que j'imagine. Il sera beau et imparable.

195

Post scriptum (post mortem)

Je voudrais pas clore ce chapitre sans parler d'une des membres de mon autel personnel d'héroïnes, Aileen

---

118. « ¿Por qué gritamos las putas? », dans *Zehar : revista de Arteleku-koidizkaria*, n°64, 2008, p. 118-123.

Wuornos<sup>119</sup> et sans mentionner Gema, la première pute que j'ai connue.

Y a pas mal d'histoires similaires à celle d'Aileen. Une fille qui se prostitue à 13 ans car baiser est la seule chose qu'elle sait faire depuis l'âge de 4 ans (grâce à son pépé qui savait pas lui raconter des contes de fées). Une majorité de femmes a sûrement subi le même sort dès l'enfance (baisées par leurs pères, leurs frères, leurs camarades de classe). Toutes finissent pas par péter les plombs pour devenir des serials killers. Aileen, si. Et elle l'a pas été par autodéfense ou parce que les types étaient dégueulasses, elle l'a fait simplement parce qu'elle désirait tous les tuer, tous ces connards qui baissent leur pantalon et lâchent leurs putains de vingt dollars.

À 14 ans, elle s'est retrouvée engrossée, sans savoir lequel était le papa de toute la bande de mecs de son village qu'elle s'envoyait en échange d'argent. Elle a accouché, laissé le bébé à l'adoption et personne a plus voulu d'elle. Alors elle a vécu deux ans seule, dans un bois, à geler de froid.

Plus tard, elle est partie en Floride, sur les routes. Elle s'est mariée avec un vieux pour lui pomper tout son fric, mais il s'est rendu compte de l'embrouille et il a divorcé.

C'est là qu'elle a connu Kyla, l'ordure méprisable et répugnante qui l'a dénoncée, celle qu'elle aimait pourtant profondément. Si je pouvais voyager dans le temps, rien qu'une fois, je crois que j'irais à la fin des années 1980, au bar où Aileen et Kyla se sont rencontrées, et je prendrais sa place. J'ai parfois senti le profond désir de l'enlacer, de la couvrir de baisers, de lui bouffer la chatte jusqu'à plus soif, de lui donner de l'amour, de tuer pour elle, de me

---

119. Aileen Carol Wuornos (1956-2002) est considérée comme l'une des premières tueuses en série de l'histoire des États-Unis. Elle était aussi prostituée.

livrer à sa folie, son alcoolisme, d'être aux prises de sa jalousie...

On dit que c'est ce qui arrive quand on tombe amoureuse. Je suis peut-être, en quelque sorte, amoureuse de son personnage, mais je sais aussi qu'il y a des milliers de femmes comme elle qui sont pas (encore) mortes. Quand je pense aux circonstances qui les mènent jusque-là, une énergie inexplicable s'allume alors en moi, un mélange de rage et de douleur qui décuple mes forces pour continuer à faire chier, dans la mesure du possible, le maudit ennemi, l'ennemi d'Aileen, le mien, le notre.

Gema, elle aussi, faisait le tapin dans la rue, en plus de faire du trafic de petites quantités de coke. Elle avait une gamine de 10 ans (moi, j'en avais 16) qu'elle aimait mais dont elle avait rien à cirer. Je dormais souvent chez elle, attendant son retour. J'imaginait qu'un client, n'importe lequel, lui tranchait la gorge et une vague de plaisir m'envahissait à chaque fois que j'entendais tourner la clé dans la porte. Je lui préparais un bain chaud et lui faisais un massage. Après, on allait au lit et elle s'élançait sur moi. Elle se laissait pas souvent baiser, elle disait qu'écarter les cuisses, c'était plus si marrant que ça. C'était pas si frustrant, la vérité c'est que Gema me baisait comme personne et en retour elle me demandait que des caresses, des baisers et de l'amour.

La dernière fois que je l'ai vue, il lui manquait la moitié des dents. Cette femme mi-Madonna mi-Sharon Stone que j'avais connue jadis avait disparu, elle était accro à la blanche et c'est à peine si elle se souvenait de moi. Elle est sans doute morte maintenant.

Aileen aussi est décédée assassinée par le système. J'ai parfois pleuré pour elle. On trouve pas mal de trucs sur elle, notamment le film *Monster* (un symbole de plus du sensationnalisme des sangsues hollywoodiennes) et quelques documentaires un peu plus gratifiants.

*Pourvu que ses dernières volontés  
s'accomplissent et qu'elle revienne,  
tel un messie, à la proue d'un  
grand vaisseau-mère.*

# TRANSFÉMINISME : UN FÉMINISME QUI M'INCLUT (ENFIN)

*Certaines femmes maléfiques, rangées du côté de Satan, séduites par les illusions et les fantômes des démons, croient et professent qu'elles chevauchent de nuit aux côtés de Diane, la déesse des païens, et qu'une multitude innombrable de femmes, montées sur des animaux, avancent à grands pas sur la Terre de nuit, obéissant aux ordres de leur maîtresse, et que certaines nuits, la maîtresse les convoque à son service.<sup>120</sup>*

- Cité par l'abbé Regino de Prüm au Xe siècle, appartenant probablement à une résolution du synode d'Ancyra de l'an 314.

Celleux d'entre nous qui sommes nés dans les années 1980 avons, évidemment, sauté des phases de l'évolution du féminisme. Et beaucoup de féministes (aussi bien jeunes qu'âgées) ont jamais eu à passer par les phases les plus désagréables. On peut pas, comme nos prédécesseuses, rester accrochées à un passé uniquement nôtre dans la mesure où on tire des bénéfices des résultats des luttes qui y ont vu le jour.

Pour moi, le féminisme a toujours été inhérent à ma liberté, je m'étais jamais autoproclamée féministe jusqu'à

---

120. Joseph McCabe, *Breve historia del satanismo*, Melusina, Santa Cruz de Tenerife, 2009. [NDÉ] Page inconnue.

ce que les filles de Medeak<sup>121</sup>, durant les journées FeminismoPornoPunk de Arteleku<sup>122</sup>, me disent que ce que je faisais était très politique et très féministe. Dans un premier temps, j'étais sceptique quant à cette affirmation. J'avais depuis longtemps décidé que les luttes politiques c'était pas mon truc, ou seulement d'une manière quasi spontanée, tout simplement parce que toutes ces dynamiques impliquent une forme de collectivité à laquelle j'ai jamais été disposée. J'aime faire les choses seule. En réalité, toutes les doctrines me semblent être des prisons, et si ce que je fais est politique, c'est pas le plus important ni l'élément déclencheur, je fais juste ce qui me passe par la chatte.

Mais en fait, faire ce que ta chatte exige sans te soucier d'à qui ça plaît ou déplaît est profondément politique, et si en plus ces actions cassent les couilles à certains secteurs sociaux (entendez patriarches, machos, honnêtes femmes...), ben ça fait de toi une féministe...

200 On dit aussi que tout est politique. Moi j'en sais trop rien, je suis anar et athée. J'ai pour seule seule doctrine celle que me dicte ma volonté, pour seule religion celle que me dictent mes hormones et mes cycles menstruels, seigneurs et maîtres de ma conduite.

Ça peut paraître superficiel, je sais pas trop comment le dire, mais la politique, en fait, je m'en tape. Pour moi, c'est comme un enrobage, dont toutes les luttes (on dirait) finiraient par avoir besoin. Si je considère que quelque chose est injuste, je préfère mille fois beugler mon désaccord sur la place publique plutôt que de m'enfoncer dans un

---

121. Medeak est un collectif transféministe du Pays basque sud, dont font partie Nagore Iturrioz, Kattalin Pérez Miner, Aurora Iturrioz, Ana Txurruka et Itu (Josebe) Iturrioz. C'est un collectif radical aux étiquettes multiples : gouines, trans, féministes, travestiEs, insurgées, conteuses, queers, dé-générées, perverses, sans oublier activistes/militantes. Plus d'informations sur <[www.medeak.blogspot.com](http://www.medeak.blogspot.com)> ☹.

122. Voir chap. « Performer le pornoterrorisme ».



canapé pour philosopher sur comment sont et devraient être les choses. Je suis pas très fine, je le reconnais, mais le trip politique ça a jamais été mon truc, j'y peux rien.

Je suis aussi capable de m'asseoir dans mon canapé, de me mettre à penser aux infamies et d'écrire sur l'ennemi, de laisser couler ma rage dans un poème, mais tout ça c'est le processus d'incubation de ce que je vais finir par transformer en actes. Je crois que ma pensée s'identifie plus au belliqueux qu'au politique. C'est sûr qu'en savoir plus sur les stratégies, les méthodes, la diplomatie, les mille-et-une façons de tromper le système et d'en tirer parti me serait très bénéfique. Mais il est aussi très probable que si je savais faire ces choses-là, je serais pas celle que je suis aujourd'hui.

La première fois que j'ai dû reconnaître que oui, ce que je faisais était politique, c'était relativement tardif et quasiment de force. Et ça m'a coûté encore plus cher de reconnaître que c'était également féministe, parce que j'ai vécu plusieurs épisodes désagréables avec des personnes se disant féministes. En voici quelques exemples.

Il y a quelques années, j'ai participé à la manif du 8 mars, journée de la femme travailleuse, à Barcelone. Je me suis pointée avec ma fabuleuse Yasmín (ma copine et dominatrice pendant deux ans environ) qui me promenait en laisse, parfois à quatre pattes, avec un grand panneau pendu à mon cou où il était écrit : « Soumise par vocation, pute par profession ». C'était en réaction au sentiment de gêne inspiré, à la manif de l'année précédente, par un groupe assez nombreux de femmes qui criaient, mégaphone en main : « Ni pute ni soumise ». C'était pas la première fois que j'entendais ça, mais bien la première où je me rendais compte des implications tentaculaires d'un tel message, inadéquat même pour une manif de fé-

ministres du Partido popular<sup>123</sup> (oui, ça existe). Je sais que ce message a été construit initialement en réponse directe au machisme, qui considère que la femme non soumise est une pute et vice versa, et qui nous indique les deux seules options considérées comme valides : soumises en tant qu'épouses, putes en tant qu'amantes.

Mais, les putes étant précisément les travailleuses les plus mal traitées par le système, je considère qu'il est profondément injuste que, lors d'une manif pour la femme travailleuse, certaines passent leur temps à crier qu'elles sont pas des putes quand, en réalité, nous toutes, même celles qui ont jamais exercé un tel métier, devrions nous nommer comme telles, pour donner plus de force à leurs voix et à leur lutte, pour qu'elles se sentent pas seules, qu'elles aient pas l'impression que le reste des femmes les a abandonnées. Qu'on les discrimine pas en tant que travailleuses, sur la seule base du fait que, dans 99 % des cas, les bénéficiaires de leurs « faveurs » sont des hommes.

202 Des devises du genre « Ni pute ni soumise » sont une manifestation externe, claire et évidente du fait que, au sein d'un certain courant du féminisme, les femmes comme nous qui décidons en toute conscience de vendre du sexe ou qui aimons nous faire frapper et dominer, ne sommes dignes d'aucun respect.

Lors de cette manif, certaines lisaient mon panneau avec effroi et considéraient, abasourdis, mon attitude de chienne soumise. On m'a interpellé plus ou moins violemment pour que j'explique la raison de mon grand outrage, alors que d'autres souriaient, tout simplement.

En réalité, il n'y avait pas grand-chose à expliquer, tant il est évident que les parallélismes prostitution-esclavagisme, BDSM-mauvais traitements, sont des raccourcis infondés. Il suffit de s'aventurer ne serait-ce qu'un peu

---

123. [NDÉ] Parti de droite traditionnel et catholique de l'État espagnol.

dans ces mondes pour le comprendre immédiatement. Les féministoïdes et le sadomasochisme féminin : ce qui les gêne profondément, c'est la possibilité qu'une femme puisse désirer être frappée, elles captent pas que la volonté et l'accord préalable changent toute la donne, il y a un aveuglement stupide qui ne sert qu'à rendre impossibles de potentielles alliances.

Moi, au moins, je me raconte pas d'histoires. Je sais que mon intense besoin de scandaliser, la satisfaction que me produit le fait de déranger et mon envie irréprouvable de défoncer tout ce que j'aime pas ou qui me revient pas, sont bien plus le produit d'un exhibitionnisme démesuré et d'une rage sans limites que de convictions politiques.

De fait, me déclarer féministe ou considérer que mon travail artistique (ou politique) l'est, ça a toujours été source de contradictions pour moi. Ce que je fais sur scène peut très bien contredire le féminisme, sachant que ce que je fais se contredit constamment.

Pourtant, très récemment, j'ai découvert qu'il existe peut-être une aile du féminisme qui pourrait m'abriter avec tous mes vices et toutes mes vertus, moi, fille égarée, sale, chienne, pute, maso, punk, inconformiste. Et tout ça sans devoir couper mes propres ailes, sans me censurer et sans me faire me sentir mal : le transféminisme. C'est ça, l'avenir du féminisme, et ceux qui refusent de le voir resteront aveuglés par les grandes vérités qui brillent dans ces idées douées de tant de force. Que ceux qui refusent de comprendre que les idées sont – tout comme les personnes – mutantes, aillent se faire foutre et nous foutent la paix.

Voici le manifeste pour l'insurrection transféministe, auquel j'adhère sans hésitation :

Nous lançons un appel à l'insurrection transféministe. Nous sommes issues du féminisme radical, nous

sommes les gouines, les putes, les trans, les migrantes, les noires, les hétérodissidentes.

Nous sommes la rage de la révolution féministe et nous voulons montrer les crocs, sortir des placards du genre et du politiquement correct : que notre désir nous guide en étant politiquement incorrectes, en dérangeant, repensant et resignifiant nos mutations. Le sujet politique du féminisme « femmes » nous est étroit, excluant, laissant dehors les lesbiennes, les trans, les putes, celles qui portent le voile, celles qui gagnent peu et ne vont pas à la fac, celles qui crient, les sans-papiers, les pédés... Revendiquons la dynamitation de la binarité genre/sexe comme pratique politique. Continuons le chemin entrepris, « On ne naît pas femme, on le devient », continuons de démasquer les structures du pouvoir, la division et la hiérarchisation. Si nous n'apprenons pas que la différence homme/femme est une production culturelle, au même titre que la structure hiérarchique qui nous opprime, nous renforcerons la structure qui nous tyrannise : les frontières homme/femme. Toute personne produit du genre : produisons de la liberté. Argumentons avec des genres infinis. Nous appelons à la réinvention à partir du désir, à la lutte pour la souveraineté de nos corps face à tout régime totalitaire. Nos corps nous appartiennent ! Tout comme leurs limites, mutations, couleurs et transactions. Nous n'avons pas besoin de protection quant aux décisions que nous prenons sur nos corps, nous transmutons de genre, nous sommes ce qui nous plaît, travestis, gouines, high fems, butchs, putes, trans, nous portons le voile et parlons wolof. Nous sommes réseau : horde furieuse.

Nous appelons à l'insurrection, à l'occupation des rues, aux blogs, à la désobéissance, à ne pas demander la permission, à générer des alliances et des struc-

tures propres : ne nous défendons pas, faisons-nous craindre ! Nous sommes une réalité, nous opérons dans différentes villes et contextes, nous sommes connectés, nous avons des objectifs communs et vous ne pouvez plus nous faire taire. Le féminisme sera transfrontalier, transformateur, transgenre ou ne sera pas, le féminisme sera transféministe ou ne sera pas.<sup>124</sup>

En avril 2010 ont eu lieu les Jornadas Transfeministas [Journées Transféministes] de Barcelone, un rendez-vous destiné à définir, dans les grandes lignes, les bases du transféminisme : deux journées d'assemblées, de discussions, de propositions, de débats... Après ces deux jours, j'étais décidément pas très avancée sur ce que c'était, mais j'avais bien compris ce que ça pouvait absolument pas être. Voici le texte de mon intervention, intitulé « Transféminisme éthique et cohérent », qui rend bien compte de ce que j'en pense :

205

je parle d'une voix cassée qui a besoin de se reconstruire depuis un lieu plus fort que le précédent, ou du moins plus authentique, moins traître, moins mouvant. j'ai le pressentiment que ceci, ce qu'on pourrait appeler le transféminisme histoire de lui donner un nom, sera quelque chose de grand et d'important. j'ai le pressentiment qu'il en sera ainsi. ça me fait aussi peur que ça me donne confiance. peur car je sais parfaitement comment ça sera pas : ce sera pas avec des personnes qui savent pas faire la distinction entre un projet et une entreprise. ce sera pas avec ceux qui censurent la pornographie. ce sera pas avec ceux qui victimisent la prostitution et la confondent gravement avec l'esclavagisme, entra-

---

124. [NDÉ] Voir l'entrée « 2010 - Manifesto Transfeminista - Red PutaBollo-NegraTransFeminista » sur Wikipedia.

vant les vies des personnes qui travaillent pour vivre mieux.

ce sera pas avec ceux qui crient ni pute ni soumise, ni avec ceux qui pensent que le sadomasochisme est aberrant et peu respectable,

ni avec ceux qui s'offusquent de l'exubérance et de l'effronterie,

ni avec ceux qui, bien qu'ayant une chatte, performant le macho ibérique, n'en gardant que le pire.

ce sera pas avec celles qui savent pas que queer c'est pas une mode, ni avec ceux qui, alors même qu'ils sont conscient·x de ce que ça implique, décident de perpétuer les catégories que nous prétendons détruire. ce sera pas avec des gens sans éthique ni conscience politique.

ce sera pas avec des gens qui dorment pas tranquilles la nuit.

ce sera pas avec des momies, des despotes, des commerçant·x, des sangsues, des escrocs, des agresseuse·x ni avec des féministoïdes de merde.

confiance parce que je sais très bien que, malgré les obstacles, nous sommes une résistance puissante, avec bien des raisons et des arguments pour démonter tous les mensonges.

car nous avons envie de changer les choses même si ça brûle et que c'est pas facile,

car nous sommes les bâtard·x d'un passé qui imaginait pas un avenir comme celui-ci,

on est beaucoup et on n'a pas peur ni de nous tromper ni de bien faire.

et dans cet espace tactique, nous devons fuir l'auto-complaisance et nous approcher de façon sincère de l'autocritique

c'est très bien de monter une structure forte et solide,

monstrueuse, subversive, mais que jamais ce soit une structure hermétique et sectaire.

c'est parfait qu'on fasse peur (si tout baigne, ðls auront beaucoup à craindre), mais nous devons avoir la sensibilité suffisante pour nous rendre compte de ce contre quoi et contre qui nous luttons, pour être responsables de ce qu'on renvoie vers l'extérieur, et aussi être capables de séduire (et pas effrayer) de nouvelles alliances.

hordes oui, sectes non.

nous devons apprendre à nous protéger de menaces pouvant arriver parfaitement camouflées.

l'ennemi n'avance pas toujours l'épée à la main, il vient parfois avec la langue pendante, prêt à nous lécher le cul.

les féministoïdes et les expertx en tendances cool mettent maintenant le mot queer dans tout ce qu'ðls font pour pas passer pour des rétrogrades dans leurs discours sur la femme, leurs discours sur les lesbiennes, pour apaiser les critiques, pour pas stagner dans leurs grottes, pour monter leur business sur le dos de nos rêves.

mais ðls ont pas embrassé, en aucun cas, ce que suppose et signifie le queer, ça les intéresse pas, les convainc pas, et de fait, ça les gêne profondément.

queer signifie que continuer à parler de « la femme » n'a pas de sens, même si, plus qu'un sujet, c'est déjà – heureusement –, une abstraction.

queer signifie que des catégories telles que pédé-hétéro-lesbienne n'ont plus de sens non plus et sont, par ailleurs, contradictoires et contre-productives. il y a tellement de pédés, de gouines, de trans à travers le monde... et on n'est pas plus de 5 % de l'ensemble de ces gens, une minorité dans une autre minorité qui préférerait qu'on n'existe pas.

même si c'est que par stratégie, ça suffit de parler au nom de tant de gens qui non seulement ont rien à voir avec nous mais qui en plus sont contre nous.

la grande majorité des pédés et des gouines du monde occidental, européen et étasunien, blanc, urbain, veut être normale afin qu'on les tolère, pour payer religieusement l'impôt rose de leurs ghettos, se marier, fonder des familles et que leurs enfants fassent la première communion.

ça suffit de nous appeler par leurs noms.

nous avons les nôtres : transféministes, queers, hackers, putes, migrantxs, nuisibles, combattantxs, prostitué·s, zéroeuroïstes, pirates, saboteuseuses, difformes, monstres, louves, chierPxs, drôles d'oiseaux.

je crois, de mon humble perspective, que si mouvement nouveau il doit y avoir, différent et fort, celui-ci devrait pas se laisser guider par des critères aussi stupides que de savoir avec qui nous baisons ou ce que nous avons entre les cuisses.

il me semble bien plus intéressant et pertinent de savoir s'il y a une éthique derrière nos actes, une conscience vraiment politique, une responsabilité.

et cette conscience, dans le mouvement transféministe que j'imagine, naît de la volonté que les autres cessent d'avoir un pouvoir de décision sur nos corps et nos sexualités, protégés précisément par ces catégories absurdes dont nous devons nous détacher avec sincérité pour pouvoir construire notre château fort.

le queer a fini par être, en europe et aux états-unis, un prétexte de fêtardxs pour se parer de perruques, de paillettes, baiser tout ce qui bouge, se faire du blé – car là où tu mets queer, t'auras des gens prêts à payer l'entrée – et rien d'autre.

tout a commencé par une progressive frivolisation des idées.



ici il va nous arriver la même chose si on fait rien pour l'éviter.

Je défendrai le queer, le transféminisme, et défendrai avec toute mon énergie les personnes avec qui on va s'embarquer dans cette aventure.

J'en ai envie, j'en ai la force et j'ai pas peur de l'avenir car, d'une certaine façon, je sais qu'il nous appartient.

Plus tard ont eu lieu les Jornadas de la Disidencia Sexual [Journées de la Dissidence Sexuelle] à Castellón<sup>125</sup> et celles du transféminisme de Séville<sup>126</sup>. On a continué à débattre et de multiples désaccords ont vu le jour. Je crois qu'un mouvement qui s'annonce si sauvage et guérillero engendre de grandes craintes de perdre son statut et une insécurité terrible. Je crois que beaucoup veulent pas d'une lutte réelle et d'un changement drastique du féminisme.

Et je crois aussi que le transféminisme – précisément du fait de sa puissance potentielle pour démonter autant de structures et en détruire tant d'autres –, est sérieusement menacé sur plusieurs fronts, en partie internes.

209

On a dit qu'il pouvait y avoir plusieurs transféminismes, qu'ils étaient tous valables... J'espère que ça va pas être le gros bordel, quelque chose sans puissance ou chacunx défendrait son bout de gras sans se soucier de la cohérence avec ce manifeste que beaucoup ont signé, apparemment sans avoir voulu réellement le lire et l'assumer pleinement.

Il me semble qu'affirmer ça c'est nous mettre des bâtons dans les roues. On doit se mettre d'accord sur certaines choses fondamentales pour qu'une identité collective transféministe par laquelle démarrer la lutte soit possible. Ces bases sont peu nombreuses et simples, selon moi : le transféminisme est la lutte des identités trans, pour leur

---

125. <[www.desobedienciasexual.blogspot.com](http://www.desobedienciasexual.blogspot.com)>

126. <[www.ayp.unia.es/index.php?option=com\\_content&task=view&id=636&Itemid=91](http://www.ayp.unia.es/index.php?option=com_content&task=view&id=636&Itemid=91)> ♀

dépathologisation. C'est aussi la lutte des prostituées. Le transféminisme est queer et rejette la binarité homme/femme et il est l'ennemi des politiques féministes rances (celui qui veut abolir la prostitution, qui est pas pro sexe, qui condamne la pornographie, qui plaide pour des espaces « sans hommes », etc.), parce qu'il lui doit rien. Plutôt tranquille comme programme, non ?

J'ajouterais que le transféminisme est précaire de base car ceux d'entre nous qui luttons depuis les égoûts avons toutes les difficultés du monde à en sortir. Il est très probable que le jour où le transféminisme s'institutionnalisera (beaucoup le désirent), il cessera d'exister. Je dirais aussi que le transféminisme est la lutte de ceux d'entre nous qui travaillons dans la postpornographie et la sexualité, même si c'est pas si important.

On a aussi dit un truc du genre : « On est toust<sup>es</sup> dans le même bateau ». Mon cul ouais ! On navigue tant bien que mal sur des matelas, des barques individuelles, des embarcations de fortune, on part à la nage et on doit fixer un cap commun pour arriver quelque part. C'est la seule façon que je pourrais avoir de comprendre un transféminisme multiple. Sinon ce grand navire peut couler à cause de quatre crapules et tout le monde va aller au diable.

210

*Je sais pas très bien ce qui va arriver.  
Tout ce que je sais c'est que  
pour une fois que j'ai trouvé  
un lieu politique/guerrier et féministe  
depuis lequel me battre,  
personne va pouvoir m'en éjecter.*

## PROUD OF MY SICKNESS<sup>127</sup>

*I think extreme sexual practice is a ripe palate, in terms of theatrics, pathos, and definitely more apt to read beyond sexuality if it is not in your everyday erotic life. Also, as with the bleeding, I feel it is important to penetrate, rather than allude to penetration. It is interesting as the performer, to feel this split in being in performance mode (a heightened objectified state) and feeling the pleasure/pain of penetration. Sometimes I feel split down the middle. Sometimes this experience reaches somewhere else, beyond the action, or act of terror.<sup>128</sup>*

Ron Athey

**L**e rideau de velours noir s'ouvre. Mes yeux, au premier rang, restent quelque peu éblouis, on était jusqu'alors dans une obscurité quasi totale.

211

Sur une table haute et entourée de quatre plaques de verre : un corps grotesque, à quatre pattes, tatoué comme un vieux cracheur de feu de foire, paré d'une longue perruque blonde lui tombant sur le visage.

---

127. [NDÉ] En anglais dans le texte, « Fièrx de ma maladie ».

128. « Je pense que les pratiques sexuelles extrêmes sont, en termes de théâtralité et de pathos, un terrain propice et définitivement plus apte à lire derrière la sexualité, si elle n'est pas dans ta vie érotique quotidienne. Aussi, quant au saignement, je sens que c'est important de pénétrer, plutôt que de faire allusion à la pénétration. En tant que performeur, c'est intéressant de sentir cette rupture entre le fait d'activer le mode de la performance (un état réifié augmenté) et celui de sentir le plaisir/la douleur de la pénétration. Parfois je sens que je me casse en deux. Parfois cette expérience atteint un autre endroit, au-delà de l'action ou de l'acte de terreur. » Extrait de l'entrevue réalisée par l'autrice avec Ron Athey en janvier 2010. [NDÉ] Ron Athey est artiste performeur et philosophe. La référence à son nom est indispensable si l'on veut parler des performances des années 1990. En 2024, il est toujours en activité.

L'image est déconcertante.

Il attrape une brosse et commence à brosser énergiquement la chevelure, sans aucune délicatesse. On dirait un grossier fermier peignant la crinière de son cheval. Un son très désagréable s'élève alors que le public commence à s'étourdir. C'est une espèce de bourdonnement radio-phonique.

Les mouvements sont de plus en plus violents. Le corps se dresse et Ron se crêpe la perruque, de sorte qu'on puisse entrevoir son cou, son menton et finalement son visage. Il lâche le peigne et se met à s'enlever des épingles des cheveux. Je me rends vite compte que c'est pas des épingles : ce sont des aiguilles épaisses. Le salaud avait la perruque plantée sur la tête et le sang commence à gicler abondamment au fur et à mesure qu'il se les enlève. De fins sillons rouges coulent le long de sa poitrine et de ses bras. Quand il a complètement ôté sa perruque, le sang coule à flots. De sa tempe, un jet gicle sur le côté, au rythme de ses battements de cœur. Il prend l'une des quatre plaques de verre, la place horizontalement et s'incline sur elle, dégoulinant. Une caméra zénithale nous montre, sur un écran placé derrière, une grande flaque se formant sur le verre. Lorsqu'il la replace verticalement, un curieux dessin se forme. Il répète l'opération avec une autre plaque de verre. La femme assise à mes côtés a la bouche grande ouverte et la couleur de sa peau est quasi verdâtre. Celle qui m'accompagne a viré pâle et de sa main, fortement cramponnée à la mienne, émane une sueur glacée. Pour moi, c'est tout le contraire, je sens que tous les liquides de mon corps sont descendus dans ma culotte et la chaleur de ma chatte est insupportable.

Je suis super excitée et au fur et à mesure que son sang gicle, le mien frappe plus fort dans mon clitoris, je suis en train de baiser avec lui et son sang, et je sens que je

pourrais gicler moi aussi seulement en frôlant un peu ma chatte.

Pour nous achever, un mec monte sur scène avec un pichet de quelque chose ressemblant à de la limonade et une serviette, les dépose sur la table et s'en va. C'est pas de la limonade, c'est du lubrifiant. Il s'en met partout et lève les mains. Il est complètement rouge et le lubrifiant coule de ses doigts comme de la morve ou du blanc d'œuf à moitié incubé. Il saisit la perruque, la trempe dans la matière boueuse qui s'est formée sur le sol, se la met sur la tête et se retourne. Nous contemplons son fameux « anus solaire ». C'est un tatouage représentant un soleil énorme, avec son trou de balle au centre. À ce stade, je suis dans tous mes états. Ma compagne a lâché ma main et se cramponne maintenant à mon bras, la femme d'à côté ose à peine ouvrir l'œil. Aucune de nous ne sait que ce qui nous attend est encore plus extraordinaire.

Il pane sa main gauche avec le lubrifiant et le sang répandu et s'insère le poing dans le cul. Ni plus ni moins. Sans préludes, ni dilatations, que dalle. Il le fait comme si son cul était dilaté en permanence. Moi, je sais que c'est pas le cas. C'est sa façon de nous dire : « Je suis en rut, j'ai la prostate à deux doigts d'exploser, je suis chaude comme une chienne. »

Et pendant qu'il entre et sort son poing, mon vagin se relâche et se contracte, l'accompagnant dans son rythme lent et rigide.

Je suis au bord de l'orgasme.

Il tremble, tout son corps se secoue légèrement, il n'a pas honte de son plaisir ni de sa faiblesse. Cette tremblote dans ses jambes et ses mains m'inspire une profonde tendresse. Je ressens pas seulement un coup de chaud, c'est de l'amour. Quelqu'unx l'aide à descendre et il sort de scène. S'en suit un silence qui me paraît éternel, le public est pétrifié. Des applaudissements timides commencent, aug-

mentent jusqu'à s'élever bien haut, on entend des « bravos » et des sifflements. J'applaudis jusqu'à m'en péter les mains. Ma compagne a laissé tomber ses bras le long de son corps et reste impavide, sans applaudir. Moi j'ai les larmes aux yeux et la culotte plus mouillée que jamais.

Les applaudissements cessent et je continue de regarder le tableau réalisé sur les plaques de verre. C'est sauvage et beau et le sang qui a commencé à sécher a la couleur de l'excrément.

Les plaques de verres, placées là par le ministère de la Santé pour s'assurer qu'aucune goutte de sang n'atterrisse sur nos corps et nous infecte de VIH, sont une métaphore terrible de l'ignorance et de l'incompréhension. Ron Athey, mon saint Sébastien personnel, a transformé cet élément absurde et inepte mis en place « pour nous protéger » en œuvre d'art, en une trace de sa catharsis rouge, en un plaidoyer à la maladie dont il se sent fier.

214 Ma compagne me dit : « J'ai pas aimé, c'était épouvantable. » Et elle a raison, ça l'est. Mais le truc, c'est que cette épouvante me paraît sublime, m'excite, m'émeut, me comble. Elle me fait prendre conscience de ma propre maladie, de l'épouvante de mon désir et de mon amour, de ma douleur et de ma tristesse. L'incommensurable est toujours épouvantable pour tout le monde, je me suis arrangée pour le convertir en quelque chose que j'aime. Pure stratégie, sans doute.

Je gravis les marches pour sortir du théâtre et j'observe les gens. Je me demande combien d'entre eux ont eu la culotte mouillée, le membre bandant ou l'anus dilaté. D'un côté, ça me blesse de penser que je suis la seule, mais ça me rend fière d'un autre. Pour 99 % des gens, je suis malade de ressentir ce que je ressens, de canaliser mon excitation par des voies qu'on emprunte généralement seule ou très strictement accompagnée. Et quand j'arrive dans la rue et que je m'allume une clope et que ma compagne

me met sa langue dans la bouche alors que mon esprit s'inonde dans le sang de Ron, je me rends compte pour la première fois que oui, je suis gravement malade.

Une maladie aussi confortable que peut l'être ton canap après un long voyage. Le mal et la douleur produits me sont bénéfiques à parts égales, m'octroyant le pouvoir de la différence, me démarquant de la masse que je déteste tant. Ma maladie se présente comme un bien précieux, mais de ceux qu'on choisit pas, ceux dont nous sommes les élus. « Vertu », l'appellerait une société mentalement saine. Je continue de l'appeler « maladie », me réappropriant le langage de l'ennemi pour lui dire que oui, je suis une malade, et qu'en plus (comme je l'ai dit à Ron ce soir-là après lui avoir confessé ce que je ressentais, *proud of my sickness*) j'en suis fière.

Deux jours plus tard, on devait se retrouver à l'Eagle, le bar des *lederones* de Madrid. Normalement, dans ces endroits, les femmes sont pas les bienvenues, mais moi et mes amies on ressemble pas exactement à des femmes. Ça m'étonne pas qu'on impose ce genre de restrictions, le quartier Chueca de Madrid pue de tous les côtés.

215

J'ai donné rendez-vous à Ron là-bas parce que c'est une pédale *lederona* et c'est pas facile de trouver ce genre de clubs dans une ville inconnue. C'est plus facile de demander où sont les lieux de pédés avec de la musique house que les lieux où les hommes se mettent des poings dans le cul. On a continué là notre conversation sur les effets dévastateurs de sa performance sur mon être. Sur son crâne rasé, il restait aucune trace des aiguilles de 2 mm qu'il portait clouées durant son show.

L'espace d'un instant je me suis dit que c'était du maquillage mais apparemment Ron est surhumain, il cicatrise en deux jours malgré sa séropositivité (comme pratiquement tous mes amis *lederones*).

Je lui ai demandé si lui aussi se sentait « malade » et la réponse fut un oui catégorique. Mais il se sentait malade non pas en sachant que toute analyse de sang le confirmerait ni parce qu'aux yeux de tout bon citoyen, son corps et ses actes seraient dignes des frontières d'un cirque ou d'un asile, mais parce que nous avons fini par croire aux étiquettes, comme une tactique guerrière, nous avons fini par nous les réapproprier pour que les gens voient ce qu'il y a d'épouvantable dans le fait de parvenir à résister à leurs grossières insultes tout en les convertissant en quelque chose dont on peut se sentir très fièr~~s~~.

***Au final, on est des survivants  
et ça a pas été un long fleuve tranquille  
d'en arriver là mais on y est arrivés  
et personne pourra nous enlever  
notre identité.***

216 Cette conversation de comptoir avec Ron s'est faite plus longue...

Diana : Je crois que ton travail peut être considéré comme « pornoterroriste » car il est épouvantable pour beaucoup de gens (et tout particulièrement pour l'hétéronormativité), et je veux te demander quelle est la signification du pornoterrorisme pour toi et si ton intention en tant qu'artiste de performances est de terroriser, dans une certaine mesure.

Ron : Initialement, mon intention, en utilisant du sexe en direct dans la performance, n'a jamais été d'exciter sexuellement, mais d'être un acte de rébellion. Vers le milieu des années 1990, j'ai fait une perf appelée *Deliverance* : avec un autre homme, on baisait avec un double gode pendant que je lisais. C'était à une époque de polarisation, durant le pic de la pandémie du VIH,



où il y avait les chiennes sages et les chiennes méchantes. Les méchantes étaient également penseuses et intellectuelles, l'acte réalisé sans réponse sexuelle. Plus tard, dans *Solar Anus*, c'est les talons aiguilles avec godemiché de Pierre Molinier qui m'ont inspiré. Mais, submergé dans ce projet, que je considère écrit-sur-le-corps, il y avait ce corps post-sida (et pas si différent, Molinier avait entre 70 et 77 ans sur ces photos). Donc, en dénaturant mes traits, me couchant et baisant avec moi-même, avec une musique de violon, c'était comme un « nique-toi » poétique. Le lien avec le présent, dans *Self-Obliteration #2 : Sustained Rapture*, je m'auto-fiste avec un mélange de sang et de lubrifiant, utilisant la pénétration comme dispositif pour atteindre l'extase, ce qui n'est pas très différent du sexe hardcore. Et, par conséquent, du pornoterrorisme.

D - T'es-tu déjà considéré comme un pornoterroriste ?  
R - J'ai jamais eu l'idée de le performer, et je crois que ma manière de penser est très différente de ce que pensent certains de mes publics, dans des endroits aussi divers que Varsovie, Zagreb, Ancône... beaucoup ont dû être terrorisés, c'est peu dire. Particulièrement quand je faisais plus de performances dans des clubs, avec cette idée que la majorité des gens connaissent pas mon travail et la musique s'interrompt et alors... Pour être clair, même s'il y a de la polémique dans la majorité de mes travaux, je déploie pas une stratégie d'action politique.

# JE SUIS PAS SEULE : D'AUTRES PORNOTERRORISTES

*Nous devons être fortes  
et nous unir toutes.*<sup>129</sup>

- Manuela Trasobares

**L**e pornoterrorisme n'est ni une invention ni un concept ni une tendance ni un style ni un masque ni une création. C'est un substantif simple, commun, abstrait qui peut s'accorder en nombre, et pornoterroriste est un adjectif qualificatif substantifié.

218

C'est la propriété de personne, c'est du langage. Du coup je crois que, même si j'ai été la personne qui s'est consciemment approprié le mot pour donner un nom à ce que je fais, c'est loin d'être quelque chose qui m'appartient. Heureusement, le monde peut être plein de pornoterroristes.

De l'enfant qui se branle sur la plage et scandalise les dames jusqu'à la pute effrontée qui se poste à l'angle d'une avenue touristique au lieu de se planquer dans des ruelles. Des personnes dont les activités artistiques, politiques et intellectuelles pourraient être qualifiées de pornoterroristes, il y en a eu avant et il y en aura après moi.

Ces dernières années, j'ai rencontré quelques-unes de ces personnes, presque par miracle (parce qu'on n'est pas si nombreuses). Ielxs ont croisé mon chemin pour rester dans ma vie de façon permanente, d'une manière ou d'une autre. Certainx sont des proches, amix, chierx, amants, frères et sœurs. D'autres sont des gens que j'admire à distance pour leur travail et leur labeur.

---

129. [NDÉ] Référence inconnue.

Ce serait injuste et peu honnête de ma part de pas les citer dans ce livre. Ce que je fais est plus inspiré et influencé par ces personnes qu'on peut le croire. Je m'attarderai pas à décrire en long, en large et en travers ces personnes, mais vous trouverez ci-dessous une brève note informative sur chacune d'entre elles.

Il est tout à fait possible que ces personnes se considèrent pas elles-mêmes pornoterroristes, comme je l'ai dit, c'est qu'un adjectif, mais toutes (directement ou indirectement) travaillent ou ont travaillé la sexualité d'une façon subversive et guérillera, et méritent, à mon sens, d'être mentionnées ici.

Il est aussi très probable que j'en oublie beaucoup, car je reçois et classe l'information extérieure de façon très chaotique et peu méthodique. Et il est aussi possible que certains blogs et pages web que je cite cesseront un jour d'exister ; puisse la permanence de ce livre survivre à l'éphémère d'internet.

Cette liste de liens peut être comprise comme un glossaire de pornoterrorismes.

219

*Mais pour moi, ce sera toujours  
bien plus que ça, car ce sont des gens  
qui m'ont inspirée, guidée,  
donné de la force  
et qui ont illuminé  
(et continuent de le faire)  
mon chemin.*



### **Annie Sprinkle (États-Unis)**

#porno #postporn #performance #trans #écosexualité,  
#prostitution #féminisme #queer #activisme

📖 *Post-porn modernist : My 25 Years as a Multimedia whore*

📖 *Herstory of porn ; Les/Linda&Annie : A Transexual Love Story*

<[www.anniesprinkle.org](http://www.anniesprinkle.org)>

<[www.loveartlab.org](http://www.loveartlab.org)>

### **Ron Athey (États-Unis, Royaume-Uni)**

#performance #bodyart #hardcore #BDSM #queer  
#masculinités

📖 *Pledging the Blood*

📖 *The Solar Anus ; Saint Sebastian/Zen Garden ; Self-Obliteration*

<[www.ronathey.com](http://www.ronathey.com)>

220

### **Wendy O. Williams (États-Unis)**

#punk #musique #porno #féminitéindomptable

🎵 *Plasmatics*

📖 *Wendy O. Williams and The Plasmatics : The DVD - Ten Years of Revolutionary Rock and Roll*

<[www.wendyowilliams.com](http://www.wendyowilliams.com)>

### **Lydia Lunch (États-Unis)**

#punk #performance #spoken word #porno  
#féminitéindomptable

🎵 *Teenage Jesus & The Jerks ; Big Sexy Noise.*

📖 *Paradoxia. Journal d'une prédatrice*

📖 avec Richard Kern

<[www.lydia-lunch.org](http://www.lydia-lunch.org)> ☠

### **GG Allin (États-Unis)**

#punk #musique #performance #hardcore  
<www.ggallin.com>

### **Virginie Despentes (France)**

#punk #littérature #cinéma #féminisme #prostitution  
#féminitéindomptable  
📖 *King Kong Théorie; Les Chiennes savantes; Baise-moi; Les Jolies choses*  
📖 *Baise-Moi; Mutantes: Féminisme porno punk*

### **Paul B. Preciado (Espagne, France)**

#littérature #philosophie #masculinités #trans #féminisme  
#queer  
📖 *Testo junkie: Sexe, drogue et biopolitique; Manifeste contra-sexuel.*

### **Itziar Ziga (Navarre, Barcelone)**

#littérature #journalisme #féminitéindomptable  
#prostitution #féminisme #activisme  
📖 *Devenir chienne; Un zulo propio; Sexual herria; Malditas: una estirpe transfeminista*  
<www.hastalalimusinasiempre.blogspot.com>

221

### **Helen Torres (Argentine, Barcelone)**

#littérature #activisme #féminitéindomptable  
#féminisme  
📖 *Autopsia de una langosta*  
<www.helenlafloresta.blogspot.com>

**Idea Destroying Muros / Video Arms Idea  
(Italie, Valence)**

#artvidéo #performance #installation #actiondirecte  
#féminitéindomptable #féminisme #hardcore #postporn  
#trans #prostitution #queer #technologie #activisme  
<www.ideadestroyingmuros.info>  
<www.ideadestroyingmuros.blogspot.com>

**Post-Op (Barcelone, Galice, Euskal Herria, León)**

#performance #photographie #artvidéo #actiondirecte  
#postporn #trans #féminitéindomptable #prostitution  
#dragking #masculinités #féminisme #queer #activisme  
<www.postop.es>

**o.r.g.i.a (Valence)**

#féminisme #postporn #queer #performance #littérature  
#photographie #art vidéo #installation #activisme  
<www.orgiaprojects.org>

222

**Rocio Boliver aka La Congelada de Uva (Mexique)**

#performance #féminisme #postporn #porno #activisme  
#actiondirecte #féminitéindomptable  
<www.rocioboliver.com> 🌐  
www.boliverroocio.com

**Klau Kinky (Chili, Barcelone)**

#activisme #logicielopensource #technologie #queer  
#féminisme #postporn  
<www.mutangerlab.wordpress.com>  
<www.anarchagland.tumblr.com>

**La Quimera Rosa (Argentine, France, Barcelone)**

#performance #photographie #artvidéo #trans #postporn  
#actiondirecte #féminisme #queer #dragking #activisme  
#surréalisme.

<[www.laquimerarosa.blogspot.com](http://www.laquimerarosa.blogspot.com)>`

**Go Fist Foundation (Euskal Herria, République Tchèque, Barcelone)**

#performance #actiondirecte #trans #anarchisme  
#hardcore #postporn #féminisme #dragking #queer  
#prostitution #punk #activisme  
[www.gofistfoundation.pimienta.org](http://www.gofistfoundation.pimienta.org)

**Medeak (Euskal Herria)**

#féminisme #activisme #actiondirecte #dragking  
#trans #queer #postporn  
<[www.medeak.wordpress.com](http://www.medeak.wordpress.com)>

**María Llopis (Castellón, Barcelone)**

#littérature #postporn #porno #queer #activisme  
#féminisme #maternitéssubversives

📖 *El postporno era eso*

<[www.mariallopis.com](http://www.mariallopis.com)>

<[www.girlswholikeporno.com](http://www.girlswholikeporno.com)>

223

**Jaym\*/Jaime del Val (Madrid)**

#performance #philosophie #trans #prostitution #musique  
#féminisme #postporn #queer #technologie #activisme  
<[www.reverso.org](http://www.reverso.org)>

**Angélica Liddell (Catalogne, Madrid)**

#théâtre #littérature #poésie #performance #bodyart

**Graham Bell Tornado (Écosse, Valence)**

#performance #musique #vidéo #féminisme  
#féminitéindomptable #activisme #queer  
#postporno #surréalisme  
<[www.erreriahouseofbent.wordpress.com](http://www.erreriahouseofbent.wordpress.com)>

**Francesco Macarone Palmieri aka Warbear  
(Rome, Berlin)**

#performance #philosophie #musique #postporn #fémi-  
nisme #queer #BDSM #masculinités #activisme  
📖 *Anus is an Open Scar*  
<[www.warbear.org](http://www.warbear.org)> 🐾

**Shu Lea Cheang (Taiwan, Tokyo, New York, Paris)**

#cinéma #art #vidéo #installation #postporn #féminisme  
#trans #queer #technologie  
📖 *I.K.U*  
<[www.shulea.worldofprojects.info](http://www.shulea.worldofprojects.info)>

224

**Bea Espejo (Barcelone)**

#littérature #prostitution #trans #féminisme #activisme  
📖 *Manifesto Puta*

**Javier Amilibia Hergueta (Barcelone)**

#poésie #philosophie  
<[www.raroprivilegionacerhumano.wordpress.com](http://www.raroprivilegionacerhumano.wordpress.com)>

**Pia Covre (Italie)**

#littérature #prostitution #féminisme #activisme  
#actiondirecte  
<[www.lucciole.org](http://www.lucciole.org)>



### **Richard Kern (États-Unis)**

#cinéma #photographie #porno #musique

📖 *The Right Side of My Brain; You Killed Me First; Fingered*

<[www.richardkern.com](http://www.richardkern.com)>

### **Bruce LaBruce (Canada)**

#cinéma #photographie #porno #postporn #queer

📖 *Raspberry Reich; Super 8 1/2; Hustler White; No Skin Off My Ass*

<[www.brucelabruce.com](http://www.brucelabruce.com)>

### **Del LaGrace Volcano (États-Unis)**

#photographie #cinéma #installation #trans #dragking  
#féminitéindomptable #masculinités #queer #activisme  
#féminisme #postporn

📖 *Sublimes Mutations; SEX WORKS*

<[www.dellagracevolcano.com](http://www.dellagracevolcano.com)> ♀

### **Marianíssima (Portugal, Barcelone, Londres)**

#photographie #art #vidéo #installation

#féminitéindomptable #féminisme #queer #postporn

<[www.marianissimaairlines.com](http://www.marianissimaairlines.com)> ♀

<[www.mecheverri.com](http://www.mecheverri.com)>

### **Lucía Egaña Rojas (Chili, Barcelone)**

#artvidéo #collage #poubelle #postporn #porno

#féminisme #activisme

📖 *Mi sexualidad es una creación artística*

<[www.lucysombra.org](http://www.lucysombra.org)> ♀

<[www.luciaegana.net](http://www.luciaegana.net)>

**Luis Pedro Castro aka Strangelfreak  
(Portugal, Barcelone)**

#photographie #masculinités #queer #activisme  
#féminisme #trans #postporn  
<[www.strangelfreak.blogspot.com](http://www.strangelfreak.blogspot.com)>

**TokioSS (Asturies, Barcelone)**

#artisanatcuir #BDSM #performance #musique  
#postporn #queer #activisme #actiondirecte #trans  
<[www.tokioSS.net](http://www.tokioSS.net)> ♀

**Ana Elena Pena (Murcie, Valence)**

#peinture #performance #musique #littérature #féminisme  
#postporn  
📖 *Hago pompas con saliva*  
<[www.anaelenapena.blogspot.com](http://www.anaelenapena.blogspot.com)>

**Tim Stüttgen (Berlin)**

226

#littérature #performance #activisme #queer #féminisme  
#féminitéindomptable #masculinités #postporn #trans  
📖 *Post/Porn/Politics. Queer Feminist Perspective on the  
Politics of Porn Performance and Sex Work as Culture Pro-  
duction*

**OlgaZmick (France, Barcelone)**

#photographie #queer #postporn  
<[www.fotologue.jp/olgaz](http://www.fotologue.jp/olgaz)> ♀

**Rodrigo Van Zeller (Portugal, Barcelone)**

#photographie #queer #postporn #activisme  
#féminisme #performance  
<[www.rodrigovanzeller.com](http://www.rodrigovanzeller.com)> ♀

**Sonia Gómez (Barcelone)**

#théâtre #danse #performance #féminisme  
#prostitution  
<[www.ciasoniagomez.blogspot.com](http://www.ciasoniagomez.blogspot.com)>  
<[www.soniagomez.com](http://www.soniagomez.com)>

**Tejal Shah (Inde)**

#photographie #vidéo #queer #postporn #féminisme  
#activisme  
<[www.tejalshah.in](http://www.tejalshah.in)> 📧

**Franko B (Italie, Londres)**

#performance #installation #bodyart #hardcore  
#queer #masculinités  
📺 *I Still Love; I'm Thinking Of You*  
<[www.franko-b.com](http://www.franko-b.com)>

**Kyrahm Nietzsche et Julius Kaiser (Italie)**

#performance #bodyart #queer #trans #féminisme  
#postporn #activisme  
<[www.kyrahm.com](http://www.kyrahm.com)>  
<[www.juliuskaiser.com](http://www.juliuskaiser.com)>

227

**CUDS-SubPorno (Chili)**

#activisme #queer #trans #féminisme #postporn  
#actiondirecte #artvidéo #philosophie  
#littérature #masculinités #féminitéindomptable  
<[www.disidenciasexual.cl](http://www.disidenciasexual.cl)> 📧  
<[www.subporno.blogspot.com](http://www.subporno.blogspot.com)>

**Eli Neira (Chili)**

#performance #féminisme #féminitéindomptable  
#activisme #poésie #postporn  
<[www.elizabethneira.blogspot.com](http://www.elizabethneira.blogspot.com)>

**Felipe Osornio aka Lechedevirgen Trimegisto (Mexique)**

#performance #théâtre #féminisme #bodyart #postporn  
<[www.lechedevirgentrimegisto.blogspot.com](http://www.lechedevirgentrimegisto.blogspot.com)> 📧  
<[www.lechedevirgen.com](http://www.lechedevirgen.com)>

**Joyce Jandette (Mexique)**

#performance #féminisme #queer #postporn #activisme  
<[www.musicasvisibles.wordpress.com](http://www.musicasvisibles.wordpress.com)> 📧

**Julio Láudano (Mexique)**

#performance #queer #postporn #horreur #bodyart  
<[www.juliolaudano.com](http://www.juliolaudano.com)> 📧

**Nadia Granados aka La Fulminante (Colombie)**

#féminisme #performance #féminitéindomptable  
#postporn #vidéo #cabaret  
<[www.lafulminante.com](http://www.lafulminante.com)>  
<[www.nadiagranados.com](http://www.nadiagranados.com)>

228

**[Constanzx] Álvarez Castillo (Chili)**

#féminisme #postporn #performance #littérature  
#activisme #queer  
📖 *La cerda punk : Ensayos desde un feminismo gordo, lesbiko, antikapitalista & antiespecista*  
<[www.missogina.tk](http://www.missogina.tk)> 📧

**Silvia Resorte et Wilko Tóxico**

#punk #musique #postporn #BDSM #féminisme  
#activisme  
🎵 *Último Resorte ; Algo Tóxico*  
<[www.ultimoresorte2.blogspot.com](http://www.ultimoresorte2.blogspot.com)>

**TransNoise (Grèce, Galice, Barcelone, Berlin)**

#technologie #performance #noise #féminisme  
#logicielopensource #queer #trans #activisme  
<[www.transnoise.tumblr.com](http://www.transnoise.tumblr.com)> ♀

**Alfil (Barcelone)**

#photographie #vidéo #BDSM #shibari  
<[www.afil-barcelona.blogspot.com](http://www.afil-barcelona.blogspot.com)>

**Antonio Graell (Madrid)**

#photographie #BDSM  
<[www.graell.com](http://www.graell.com)>

# POÉSIE PORNOTERRORISTE ET AUTRES DIVAGATIONS

*Parfois animal vibrant au muscle aveugle,  
Toujours raison, assassine de tous les présents,  
          toujours amie de ce qui n'est pas encore,  
                          qui pressent et détruit  
                          ce qui est, car précisément étranger  
à ce qui recrée, ce qui sauve, ce qui est rêvé.  
          Maudits soient les rêves.*

*Je nomme ce qui est terrible  
et ce qui est terrible nomme l'être humain  
          "cher frère siamois combustible".*

*Des noms voraces à la hâte exponentielle,  
          sans honte, nous dévorent.*

*Avant qu'arrivent les noms*

230

*nous pouvons déjà nous dévorer comme avant  
mais à présent, la peur au ventre. Avec la stupidité  
de celui qui craint ce qu'il sait.*

*La vitesse dissimule la dévastation  
          et constitue ses fondements.*

*Il nous reste deux journaux télévisés.*

*Maudits soient les rêves.<sup>130</sup>*

*- Javier Amilibia Hergueta*

---

130. Mon frère et cher ami Javier Amilibia est mort à la suite d'une crise cardiaque au mois de juin 2014, mais ses mots resteront toujours, ainsi que l'amour qu'il m'a donné et la sagesse que j'ai acquise à ses côtés. <[www.raroprivilegionacerhumano.wordpress.com](http://www.raroprivilegionacerhumano.wordpress.com)> [ND E] Référence inconnue.

je chie des braises de charbon.  
elles tombent dans les toilettes comme des blagues  
de volcan.

tsssss tsssss

c'est parce que je suis en éruption  
et que je m'embrase pas.  
dedans, il fait même presque froid.  
je suis un glaçon qui prend feu,  
sans fondre.

je veux mettre le feu au monde :  
une aube terrible.

les contrats de l'ennemi,  
son Histoire mal racontée,  
ses diagnostics cliniques,  
ses sentences de mort,  
ses livres de psaumes,  
ses manuels de bonnes manières,  
ses traités de politique...

je veux me déverser en lave sur eux.  
papiers pulvérisés jusqu'à  
disparition complète.

sans instructions ils sauront pas  
comment nous vaincre  
mon orgasme apocalyptique se répand.  
tout est feu, cendre, aube.

je jaillis sur toi, monde,  
pour mieux te haïr.

Ma chair, mon sang, ma peau, mon royaume.  
Où je commande, où je décide.  
Je sors d'une attente désirée,  
marche sur le mur de votre frontière répugnante  
à pas de géant, j'entre dans vos cliniques, vos  
dispensaires, vos écoles, vos blocs opératoires.  
J'entre dans vos bibliothèques et engloutis un à un  
tous les manuels que vous utilisez pour nommer  
mes émotions.

Ma peau, ma chair, mon sang, mon temple.  
Où prient les profanes, les expulsées de la foi,  
les perverses et les anormales.

Je braque vos pharmacies à bout portant  
et ingère vos breuvages pour fous.

232 Ce que vous ne saurez jamais c'est que ce que je fais  
je le fais sans croire à votre discours,  
sans faire confiance au futur que me réservent vos pré-  
dictions,  
sans vous laissez me connaître.

Ma chatte, ma bite, tous mes orifices, mon orgasme :  
où j'ai construit un monument toujours  
lubrifié à la gloire du désir.

J'entraîne des hormones à la manière de petits soldats,  
les prépare pour prendre d'assaut vos palais d'amour-bigot,  
et sauver vos chiots mutilés au nom  
du bien-être.

Je suis actrice de votre drame et l'ai transformé  
en comédie,

vous vouliez que je sois le petit chaperon rouge et j'ai  
échangé de rôle avec le loup,  
qui lui aussi en avait plus qu'assez.

Je traverse les frontières de vos propres névroses,



et m'installe juste là où je veux être,  
où je rayonne comme un insecte mutant et gênant  
que vous ne pourrez pas tuer.  
Mon corps, mon corps, mon corps.  
Où je commande, connards !

J'ai parcouru avec mes pattes de biche  
tous les chemins du péché.  
J'ai barboté dans les lagunes  
de la Luxure sans m'y noyer.  
J'ai dévoré tous les mets que la Glotonnerie  
m'a offert jusqu'à m'assouvir et  
j'ai pas perdu la raison.  
J'ai négocié avec l'Avarice une certaine façon  
d'arrêter de tout désirer et  
j'en suis revenue les poches vides.  
La Colère, je l'ai embauchée pour  
mes luttes personnelles et  
lorsque je me trouve sans forces, je vais à elle  
me remplir le réservoir.  
La Jalousie, je l'ai rencontrée dans un hôtel  
de passe, elle était tout ce que je suis pas  
et voudrais être : assassine, démente, impitoyable,  
la plus pute de toutes,  
une martyre intégrale que je vénère  
deux fois l'an.  
Je suis née avec l'Orgueil dans les veines et  
notre relation se limite à  
des menstruations et des cycles hormonaux ;  
si la moutarde lui monte toujours au nez  
une chienne l'éteint de ses fluides et,  
si je le sens absent,  
je me regarde dans le miroir.  
J'ai assisté aux funérailles de la Paresse,  
il y a environ deux semaines.  
Maintenant elle m'apparaît la nuit,  
cruel fantôme, qui par chance,  
au réveil, s'évapore entre

mes doigts.  
Et mes pattes de biche  
m'ont amené ici,  
dans cette lagune perpétuelle  
où tout est doux péché et  
où tout, pour sûr,  
conduit à la perte.  
Que Dieu me pardonne  
si un jour je ne suis pas fidèle à mes désirs.

vous êtes des fils de putes,  
vous qui me regardez  
depuis ces geôles de châtiment,  
depuis ces postes de travail,  
depuis ces locations de merde,  
vous êtes des fils de putes.

j'ai perdu la fantastique vertu  
de ressentir de la pitié et je me suis transformée,  
sans le vouloir,  
en fille de pute.

le changement climatique, je m'en fous,  
les tueries, la faim, les espèces en voie  
de disparition,  
toute injustice qui m'éclabousse pas,  
toute méchanceté qui porte pas mon nom,  
je m'en branle.

236

je suis devenue un monstre et viens jusqu'ici  
pour vous convaincre de mon immondice.  
Si j'ai un jour ressenti de l'amour pour vous,  
c'est que j'étais bourrée,  
si j'ai eu pitié, c'est que j'avais mes règles,  
si j'ai été consolée, pure fantaisie.

La vérité c'est que je sens rien.  
peut-être une pincée de haine et une autre de désir.  
que je vous haisse veut pas dire que je peux pas vous baiser.  
vous êtes des filles de pute.

je vous le dis comme ça, sans aucun formalisme  
sans artifice  
sans plus...

J'ai perdu la foi, je suis une âme perdue,  
J'ai plus peur du vide ni de la mort  
et je veux qu'aucune fille de pute me sauve.

*Version porno du poème n°15  
de Pablo Neruda*

J'aime quand tu m'embrasses  
parce que tu es comme cinglée,  
le regard vide et l'air halluciné,  
comme si tu avais oublié de prendre tes cachets,  
et comme si un doigt avait fermé ta plaie.  
Puisque que mon envie déborde tout le désir,  
avec ta langue furtive, tu débordes mon envie.  
Larve incomplète tu ressembles à mon envie  
et tu ressembles au mot nymphomanie.  
J'aime quand tu lèches et que tu es comme dans ta bulle  
quand tu te frottes et émettes tes babils.  
Et tu ne m'entends pas et ma main jamais ne t'atteint :  
laisse-moi jouir avec ce gémissement qui est le tien.  
Laisse-moi aussi t'embrasser avec ces lèvres,  
rouges comme le sang, fraîches comme une source.  
Tu es comme la nuit liquéfiée et obscure,  
ton cri est celui d'un astre, si sauvage et vivace.  
J'aime quand tu jaillis parce que tu es comme vaincue,  
pâle et pieuse, comme si tu étais morte.  
Une caresse alors, un murmure suffisent.  
Et je suis chaude, chaude que ce ne soit pas vrai.

Pompe, pompe, pompe,  
fille électrique, réanime-moi,  
car je suis morte,  
arrêtcardiovascularisé  
de ces orgasmes si sauvages.  
Laisse ta chatte faire  
le bouche-à-bouche à la mienne,  
j'ai zéro oxygène  
dans le sang qui m'enflamme le clitoris.  
Respire, respire, respire,  
revitalise mes soupirs  
avec ton haleine de créature sauvage.  
Insère-moi les doigts jusqu'à me toucher  
le cœur  
(tu te rendras compte qu'il ne bat pas).  
238 Dilate-moi  
bouge-moi,  
empale-moi,  
fais que je ne distingue pas la frontière entre  
la douleur et le plaisir,  
entre le sadisme et la tendresse et  
fais-moi éjaculer du nectar,  
chérie.

si j'extirpe l'homme et la gouine qui sont en moi et  
les manières<sup>131</sup> de mon cul et que je m'arrache un œil  
que reste-t-il de moi ?  
Je me suis construit avec les métaphores des autres  
et, dépouillé de tout ce qui me va pas,  
je me retrouve bien maigre et tremblant de froid,  
face à une structure qui me dégoûte.  
Et que se passe-t-il si je veux être quelque chose de dif-  
férent ?  
Que se passe-t-il si je veux arracher cette merde qui pend  
de moi et  
me fabriquer un vagin ?  
Que se passe-t-il si je ne veux être fait que de chair qui  
saigne,  
de chair qui  
meurt si tu la presses, si je veux être quelque chose d'inu-  
tile 239  
qui n'ait pas de sens ?  
J'en ai assez du cellophane qui recouvre tout,  
de la prophylaxie, des mensonges,  
des choses polies et brillantes.  
Je veux découvrir ce qui se trouve sous toute cette merde  
qui nous étouffe  
tant,  
je veux retrouver ma voix parmi toutes ces ordures,  
je veux chier

---

131. [NDÉ] Une expression particulièrement difficile à rendre en français se cache dans ce vers. Il s'agit de l'expression *tener pluma*, qui littéralement signifie « avoir des plumes ». Dans l'imaginaire lgbtqia+ hispanophone ça désigne le fait d'avoir des codes ou des « manières » (consciemment/volontairement ou non) qui identifient certaines personnes comme queer sans qu'èls le verbalisent. Par exemple dire à quelqu'unx « *se te ve la pluma* », c'est lui signifier qu'on voit (ou qu'on peut penser) qu'èl est queer.

sur tout avec ma voix de pute, folle.  
Finalement j'ai une chatte, je l'ai pas choisie mais elle me  
déplaît pas.  
Je suis la fille qui veut tout,  
une perpétuelle insatisfaite,  
quelqu'une en qui on peut pas avoir confiance.  
Je veux me sauver.  
Qu'il existe un paradis où n'entrent que  
les perturbées, les  
travesties, les transgéniques, les dégénérées.  
Je veux que les infidèles brûlent pour toujours dans un  
enfer  
Mais sans sexe et sans flammes.  
Je veux me venger, je sais pas encore de quoi.  
Je veux me sauver, comme toute fille de voisine.



## POST ORGASMIQUE (ET CONTENTE)

Ce livre dit rien qui a pas déjà été dit. Il le dit même pas de manière originale, et prétend être à l'origine d'aucun mouvement ; c'est pas l'œuvre d'un gourou ni d'une visionnaire ni d'une génie.

La plus grande qualité de ce texte est d'utiliser des mots qui veulent dire précisément ce qu'ils disent, des mots qui ont parcouru plus de bouches que d'yeux ou de stylos, des mots qui viennent de la rue, du lit, de la prison, du bordel, du cœur, de la vie. Des mots qui sont de passage dans les bibliothèques et qui visitent les salles de classe et de conférence comme on rend visite à une cousine éloignée.

Ce livre prétend raconter des choses sur la pratique queer et le postporn à qui a jamais ouvert un bouquin de Foucault, Butler ou Preciado et sait pas qui est Annie Sprinkle.

241

C'est un livre écrit par une poétesse et performeuse inconformiste, pas par une écrivaine.

Ça a été un tourment et un plaisir de l'écrire, j'espère qu'il en a été de même pour qui s'est aventuré à le lire.

*Le monde est plein de gens  
qui font leur travail.  
C'est bien, moi aussi je fais le mien,  
et le voici.*

## REMERCIEMENTS

**O**n trouve pas, parmi les principaux coupables de tout ça, ni l'ennemi ni cette chienne de vie ni les envies de revanche ou de vengeance. Les premiers et plus coupables d'entre tous sont mes géniteurs, José Ramón Junyent Bàrcena et Pifi Torres Agüero, pour la liberté, la tendresse, la sincérité et la bonne éducation qu'ils m'ont donné. J'espère que mon père saura me pardonner d'avoir commencé à m'appeler Diana J. Torres, mais je veux qu'il soit facile de se rappeler et de prononcer mon nom.

À Lucía Egaña Rojas, une excellente camarade qui a matérialisé avec son cœur, son corps et son temps le plus beau désir jamais demandé à la vie, une nuit de Saint-Jean. Pour avoir aussi lu ce livre avant n'importe qui d'autre et pour m'avoir offert sa précieuse opinion et ses corrections. Ce livre a été quasi intégralement écrit sur son ordinateur portable, beaucoup plus commode pour écrire que ma machine boiteuse.

À Helen Torres parce qu'elle sait écouter et comprendre mieux que personne et parce qu'elle jouit comme jouissent les reines amazones. Pour m'avoir tiré le I Ching de ce projet et avoir obtenu un résultat aussi beau que la « révolution ».

À Amie Tetlowsky pour m'avoir enseigné l'art fabuleux d'hurler à la lune, la technique pour se rencontrer soi-même dans sa solitude et pour m'avoir offert l'opportunité du désert.

À Yasmín Rasidgil pour avoir partagé avec moi la promenade initiatique de la frontière entre la douleur et le plaisir, pour m'avoir offert ses plus précieuses entrailles. J'ai écrit ce livre pour qu'elle me lise une bonne fois pour toutes.

À Chiara Schiavon pour m'avoir fait redescendre et m'avoir ramenée à l'humilité, pour m'avoir enseigné la beauté de ma monstre et montré l'art divin de la Rage.

À Itziar Ziga pour m'avoir allaitée de son savoir et aidé à mieux me connaître.

À Claudia Ossandón, fille-techno dalmate, parce que sa compagnie est toujours synonyme d'aventure, et que nos aventures nourrissent mes mots, pour m'avoir fait comprendre que le monde sera jamais libre si on commence pas par le logiciel.

À Virginie Despentès pour l'inspiration, la force et son accolade toujours si réconfortante.

À Paul B. Preciado pour être toujours si conscient de l'importance des réseaux (et pour m'avoir incluse dans ses projets), pour m'avoir catégoriquement interdit le testogel et pour avoir repoussé mes propositions indécentes avec autant d'élégance.

À Patricia Heras parce qu'avec elle j'ai appris à manger des chattes et les belles tragédies du romantisme, pour être ma plus ancienne cicatrice et parce que les moments que nous avons partagés avant qu'elle décide de voler de ses propres ailes depuis ma fenêtre comptent parmi les plus beaux cadeaux qui m'aient été offerts par la vie.

À Majo Pulido et Elena Pérez (Post-Op) pour m'avoir branchée sur le bon clavier, pour les bonnes vibrations et leur affection inconditionnelle.

À la Quimera Rosa, Yan et Ceci, pour leur débordante imagination et leur amour d'un autre monde.

À Javier Amilibia pour la fraternité, la bonne poésie, les grandes vérités et pour les cours sur le lesbianisme.

À Mariana Echeverri et Monikako pour m'avoir donné foi dans le futur.

Aux Video Arms Idea (Chiara Schiavon, Mery Favaretto, Giulia Perli, Jordana Canova et Elena Cadore) pour être

si foutrement malignes, sauvages et tendres et parce que leur travail est admirable à tous points de vue.

À ma chatte Istar pour m'avoir connecté à mon côté maternel, pour avoir toujours un ronronnement séducteur d'avance et m'avoir enseigné à quel point le mépris pouvait être sexy.

À Flori Araujo pour être l'artisane de nos perversions et une de mes amitiés la plus résistante aux adversités.

À Zou parce que le travail qu'il fait avec les personnes à diversité fonctionnelle est essentiel et pour m'avoir mise en contact avec Rafa.

À Silvia García de Diego parce que ce serait la première personne à qui je ferais appel si j'avais besoin d'un câlin urgent ou d'un peu de bon sens dans ma vie.

Aux sœurs Iturrioz (Auro et Itu), Txurrus et Katalli pour être si combattantes et pour mener un projet politique si audacieux que celui de vivre la vie que certains veulent pas qu'on vive.

244 À María Llopis pour être une référence et une grande amie qui arrose ma pensée avec des idées que j'aurais jamais eues par moi-même.

À Karolina aka Spina et Idioa Millán parce que des personnes comme celles-ci maintiennent allumée la flamme incendiaire dont toutx pornoterroriste a besoin pour continuer à y croire.

À Jaime del Val pour la découverte si surprenante que m'ont offert ses travaux sur les microsexes et les accouplements aliens. Parce qu'il a tout d'un sage révolutionnaire.

À Álex Brahim, parce que comme Paul B. Preciado, c'est un spécialiste pour établir des liens et qu'en plus, il a très bon goût.

À Michael Andrew Clark pour avoir créé de si délicieux bruits pour mes performances et pour être si charmant.

À Sayak Valencia, pour avoir aussi été l'une des premières à lire ce texte et à m'avoir donné son opinion si

motivante, et car c'est l'une des personnes les plus courageuses que je connaisse.

À MariKarmen Free, Filippo/Brenda, Agustina, Lucrecia et Arnau pour leur désobéissance sexuelle et leur capacité à mobiliser les masses.

À María Percances pour avoir donné à l'humanité un exemple clair des bombasses que nous pourrions être si nous savions quelque chose sur la philosophie zombie et pour être si foutrement honnête dans tout ce qu'elle fait.

À Miriam Solá, Alba Pons et TransBlock pour faire du transféminisme quelque chose pour lequel ça vaut la peine qu'on lutte.

À Pedro Soler pour sa façon d'être si martienne et pour sa capacité à organiser des choses qui sont toujours si inspirantes. Parce que si tous les hommes étaient comme lui, le monde serait un endroit complètement différent.

À Pablo Raijenstein pour le germe implanté en moi et qui a donné comme fruit ce que je suis aujourd'hui, pour m'avoir surprise avec sa carrière de plieur de petites cuillères.

À Josefa Ruiz-Tagle pour son inestimable collaboration dans la révision de ce texte.

245

*Aux personnes à qui  
j'ai demandé de l'aide  
pour ce livre  
et qui ont pas pu, ou su,  
ou voulu le faire : merci  
car avec votre aide  
ce livre aurait été différent  
et je l'adore tel qu'il est.*

# ÉPILOGUE POUR UNE ADORABLE CREATURE PORNOTERRORISTE

Itziar Ziga,  
la (presque) première victime  
du pornoterrorisme<sup>132</sup>

*Je n'ai pas besoin de dignité.  
Je suis grandiose.*<sup>133</sup>

- Beatriz Espejo

246

**A**cette époque-là, je ne connaissais pas encore très bien la Pornoterroriste. D'ailleurs, elle s'appelait Diana. On s'est donné rendez-vous au bar de Joaquín Costa, où elle allait lire des poèmes cette après-midi-là, deux heures avant le début du show. Les bières se précipitaient dans notre gosier tel un Niagara doré. Elle allait offrir une de ses lectures habituelles. Elle n'a même pas réussi à se déshabiller. Je raconte ça parce que depuis, j'ai vu Diana baiser une tête de porc sur scène, chier de la pâte d'amandes, s'arracher la peau, inonder généreusement le public de ses torrents orgasmiques, être fouettée par des mineurs, présenter, crucifiée et souriante, une amie martyre de la police...

---

132. J'étais pourtant si fière de pouvoir m'autoproclamer première victime du pornoterrorisme ! Une aprèm, alors que je baisais dans le lit de Diana (mais pas avec elle ce jour-là), je me suis coupé le genou avec une des pages de son livre. Ça a pas mal saigné et j'ai mis du temps à m'en rendre compte. Je peux montrer ma magnifique cicatrice à qui souhaite des preuves. Mais il semblerait que j'ai encore une fois raté une occasion d'être pionnière. Maudite Lucia, tu m'avais devancée !

133. [NDÉ] Référence inconnue.

Une fois même, à Altea, elle m'a demandé que je lui épèle la chatte à la cire en direct alors qu'elle lisait un poème (elle qui avait résisté à la torture de trépané que suppose le fait de se tatouer les deux côtés du crâne, ne put pas résister à ce passage obligé de la féminité normative. À la deuxième bande arrachée, elle s'est levée en hurlant : « Les meufs, vous êtes complètement folles, ça c'est du masochisme, pour sûr. » Le lendemain matin, elle faisait voyager sa chatte comme si elle avait petit-déjeuner des sardines à Tchernobyl).

Mais lors de cette innocente après-midi, elle allait seulement réciter quelques vers. Je lui ai demandé, plus innocemment encore, si elle comptait les lire ou si elles les avaient déjà mémorisés. « Je présente pratiquement jamais deux fois les mêmes poèmes », m'a-t-elle répondu, sans pression, à la troisième bière. Tout en ne perdant pas le fil de la conversation avec Amie et moi, elle traçait des lignes sur des bouts de papier posés sur la table du bar. Des vers qui sonnèrent sublimes cette après-midi-là, à peine deux heures plus tard, face à public que Diana réussissait toujours à faire s'extasier.

Putain de génie des mots ! (Mon stupide correcteur Word me signale en rouge que Diana ne peut pas être « une génie ». Bien qu'elle ait le crâne rasé et que les médecins lui aient toujours assuré que son corps abrite une quantité de testostérone trop élevée et déconseillée pour ce que doit être et ce à quoi doit ressembler une femme, elle déteste la misogynie tout autant que moi.)

De toutes les images toxiques d'elles qui m'assaillent, peut-être que celle que je vais évoquer maintenant est la plus représentative de la délicieuse pornoterreur que répand Diana dans tout ce qu'elle fait. Je sais qu'elle a déjà elle-même décrit cet exploit dans les pages qui précèdent, mais comme ça, vous aurez deux versions de la même éphéméride historique. Je suis prête à parier que le type de

la sécu de l'université de Valence, dont les chaussures réglementaires furent souillées par le jaillissement du succube qui signe ces pages en mode fontaine de parc à enfant, aurait encore une autre façon de raconter les choses.

Bien que je doute qu'il ait été capable de raconter quoi que ce soit de ce qu'il avait vu lors de cette douce après-midi de mai à sa femme en rentrant. Ni même de traiter l'information en lui-même (s'il se trouvait qu'il ait un for intérieur).

Vous aurez deviné que je fais référence au passage de la branlette collective sur le campus. Quand les types de la sécurité ont débarqué, comme on pouvait s'y attendre, moi je n'ai pas pu continuer à me toucher.

Quand on a grandi à Rentería<sup>134</sup>, la simple vision d'un uniforme referme d'un coup la chatte et le poing. Mais Diana, elle, complètement nue sur l'herbe, a continué à se stimuler jusqu'à exploser en un jet cristallin qui s'éleva à quelque quarante centimètres du sol pour atterrir sur les pieds de l'autorité abasourdie. Le soleil méditerranéen scintilla à travers ses eaux. Et les très crétiens ne trouvèrent absolument rien à dire.

Je doute fort qu'ils avaient déjà vu une femme se masturber, et encore moins jaillir aussi généreusement.

S'en est suivie une altercation à plusieurs voix, des plus absurdes, alors qu'Elena jaillissait aussi (elle vient d'Irún<sup>135</sup>, mais il semblerait qu'elle ait surmonté la phobie mieux que moi).

Diana, quant à elle, remit sa minijupe et, les seins à l'air, descendit tranquillement de la scène. Détendue après l'orgasme et satisfaite d'avoir enfin mené à exécution son plan d'une branlette publique et collective. Sans l'ombre d'une crainte, d'une honte ou d'une angoisse.

---

134. [NDÉ] Ville du Pays basque sud (Gipuzkoa) où la répression policière a été particulièrement forte lorsqu'ETA était en activité.

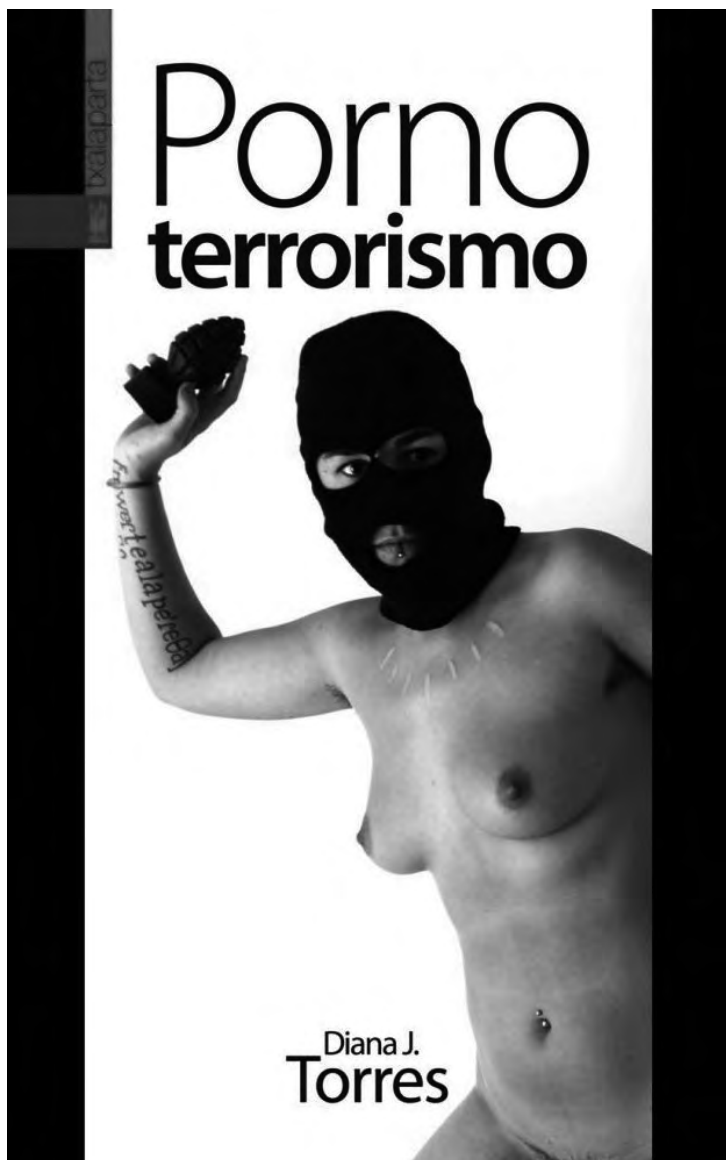
135. [NDÉ] Autre ville du Pays basque sud (Gipuzkoa).



Faites attention, si vous croisez son chemin, c'est une chienne insatiable. Elle est toujours en train de manigancer de nouvelles branlettes collectives, c'est comme une obsession. Un objectif pornoterroriste que son adorable et maléfique petite tête ne perd jamais de vue.

*Même les chaussures  
les plus à craindre  
finiront éclaboussées  
de sa luxure.*

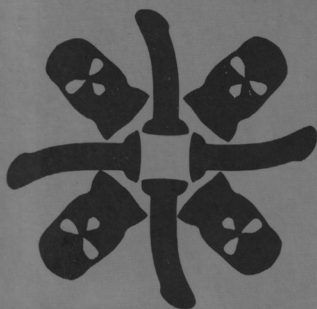
Pour le plaisir des yeux, nous reproduisons ici les couvertures des autres éditions de *Pornoterrorismo* citées dans cet ouvrage.



Txalaparta, Iruñea (Pays basque sud/Espagne), 2011.

# *Pornoterrorisme*

*Préface de Annie Sprinkle & Beth Stephens*



*Diana J. Torres*

*Ouvrage traduit de l'espagnol  
par Hartzea Lopez Arana*



GATUZAIN

Gatuzain, Ustaritz (Pays basque nord/France), 2012.

# PORNOTERRORISMO

DIANA J. TORRES



SUR+

Sur+, Oaxaca (Mexico), 2013.



## MAIS, C'EST QUOI MILGRANA ?

*milgrana*, littéralement « mille grains »,  
terme ancien désignant la grenade.

Des éditions qui auraient pour horizon symbolique et matériel d'être une réelle « maison », qui abrite et soutient des voix multiples, radicales, féministes, antiracistes, anticapitalistes, queers, non-hexagonales.

Soit une ligne éditoriale fondée sur la traduction, la publication de textes qui proviennent de diverses aires géographiques, linguistiques, culturelles et qui viennent questionner l'universalisme républicain franco-français.

Nous souhaitons amorcer une analyse fine des problématiques et enjeux littéraires et éditoriaux dans une perspective décoloniale.

Mettre en pratique ce droit antique à l'hospitalité, qui consistait, pour ceux qui voyageaient, à trouver gîte et protection les unxs chez les autres.

Accueillir les hystériques, les sauvages, les barbares, les invisibles, les invertés et les silencieux.

*Celleux qui prennent des risques.*

*Qui questionnent l'inquestionnable.*

*Qui tempêtent, écument et réclament.*

*Qui viennent ébranler les certitudes et ce faisant s'exposent, elleux-aussi, au(x) trouble(s).*

*Des voix qui font le mur et qui défient l'ordre établi.*

Nous imaginons différentes collections :

- ★ Grain à moudre : théorie critique, débat d'idées.
- ★ Égrainée : fiction.
- ★ Mauvaise graine : poésie, écriture de soi.

Du politique au personnel,  
De l'émotion à l'émeute,  
Accompagner la création d'un réseau vivant et mouvant  
de textes et de personnes, divergentes, dissidentes.

Par-delà les frontières (linguistiques, intellectuelles,  
étatiques, carcérales, et toutes les autres,  
toutes mortifères),  
Penser ensemble des formes  
d'émancipation collective désirables,  
dans leurs (nos) complexités  
et leurs (nos) contradictions.

milgrana souhaite permettre ceci :  
*la coalition d'une pluralité.*

Ps : nous ne sommes pas des professionnels du monde  
du livre et nous apprenons tout en faisant.  
En espérant que nous apprendrons aussi  
avec vous qui nous lisez.

Plus d'informations sur  
[milgrana.org](http://milgrana.org) 🖱️

L'ouvrage a été imprimé sur :  
Woodstock Betula 260g  
Stora Classic 1.8 80G

Typographies :

• Amiamie (Mirat-Masson)

• **ANTON (VERNON ADAMS)**

• Baskervvol BBB (Eugénie Bidaut, Julie Colas, Camille Circlude,  
Louis Garrido, Enz@ Le Garrec, Ludi Loiseau, Édouard Nazé,  
Julie Patard, Marouchka Payen, Mathilde Quentin)

• *BBB Poppins TN (Eugénie Bidaut, Camille°Circlude)*

• Garamon(d/t) (Paul Tubert)

Achévé d'imprimer en décembre 2024  
sur les presses de l'imprimerie SEPEC, à Péronnas  
alors que le gouvernement de Michel Barnier  
vient d'être renversé •  
Dépôt légal : janvier 2025  
Imprimé en France, sur du papier  
provenant de la gestion durable des forêts

Premier tirage, 1 500 exemplaires